

NOUVEAU!  
PLUS LES 2 MOIS

N° 5 - Bimestriel

MONDADORI FRANCE

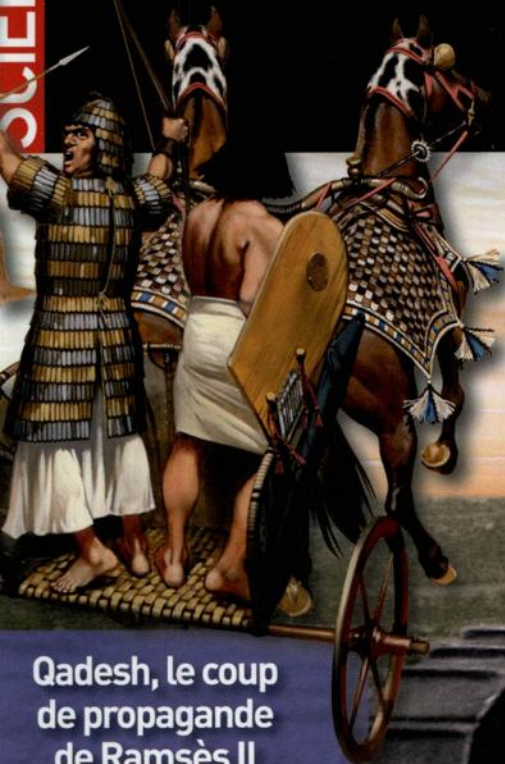
Exclusif!

À la poursuite  
de l'USS Drum

# SCIENCE & HISTOIRE

# GUERRES

## & Histoire



Qadesh, le coup  
de propagande  
de Ramsès II



Stuka vs Sturmovik:  
le match de l'appui  
au sol



Towton, enquête sur  
une tuerie médiévale



Dossier

# 1918

# L'armée française à son zénith

Doctrine, opérations, matériels :  
France 3 – Allemagne 0

Seul contre la flotte  
rouge, un nageur de  
combat US raconte



DOM: 6,50 € - BEL: 6,30 € - CH: 7,90 FS - CAN: 9,25 \$CAN - ESP: 6,30 € - GR: 6,30 € - ITA: 6,30 €

L 17103 - 5 - F: 5,95 € - RD

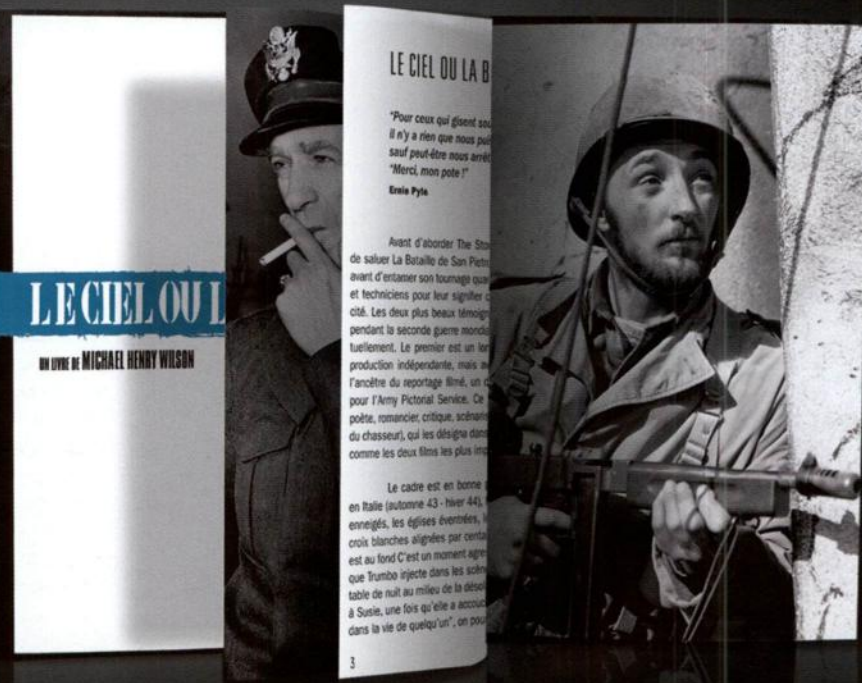
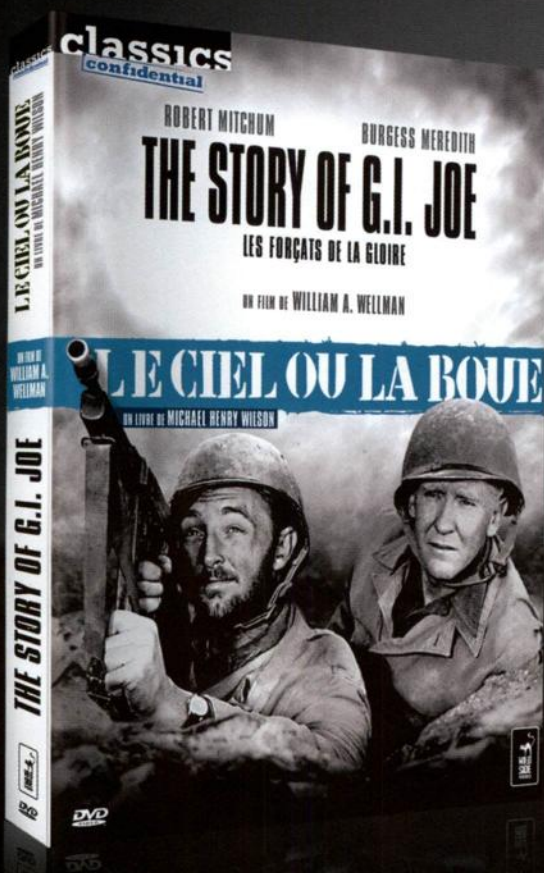




**classics**  
confidential

La première collection au monde proposant des chefs-d'œuvre du patrimoine cinématographique en DVD, accompagnés de livres écrits par de vrais amoureux du 7<sup>ème</sup> art et illustrés de photos et de documents d'archives rares.

# L'UN DES PLUS GRANDS FILMS DE GUERRE DE TOUS LES TEMPS...



## THE STORY OF G.I. JOE

UN FILM DE WILLIAM A. WELLMAN

LE CIEL OU LA BOUE UN LIVRE DE MICHAEL HENRY WILSON (80 PAGES)

### A VENIR DANS LA COLLECTION :

NIGHTFALL UN FILM DE JACQUES TOURNEUR, UN LIVRE DE PHILIPPE GARNIER • LA PORTE DU DIABLE UN FILM D'ANTHONY MANN, UN LIVRE DE BERNARD EISENSCHITZ  
ET DANS LA SÉRIE ART OF NOIR, WOMAN ON THE RUN UN FILM DE NORMAN FOSTER, UN LIVRE D'EDDIE MULLER

### ÉGALEMENT DISPONIBLES :



LA FEMME AU PORTRAIT & LA RUE ROUGE DEUX FILMS DE FRITZ LANG, UN LIVRE DE JEAN OLLÉ LAPRUNE • LA CHEVAUCHÉE DES BANNIS UN FILM DE ANDRÉ DE TOTH, UN LIVRE DE PHILIPPE GARNIER • MENACES DANS LA NUIT UN FILM DE JOHN BERRY, UN LIVRE DE SAMUEL BLUMENFELD • LA FORÊT INTERDITE UN FILM DE NICHOLAS RAY, UN LIVRE DE PATRICK BRION • LE CONVOI SAUVAGE & LE FANTÔME DE CAT DANCING DEUX FILMS DE RICHARD C. SARAFIAN, UN LIVRE DE PHILIPPE GARNIER

DISPONIBLE EN ÉDITION PRESTIGE DVD + LIVRE

CineTélé  
**Obs**

**DVDCLASSiK**

[WWW.WILDSIDE.FR](http://WWW.WILDSIDE.FR)





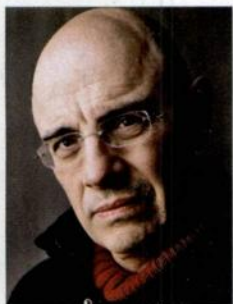
# EDITORIAL

**A**mi(e)s lectrices et lecteurs, fidèle à sa vocation généraliste, *Guerres & Histoire* vous convie d'un thème à l'autre, d'une époque à l'autre. Du côté des thèmes, cette nouvelle livraison mêle une enquête sur un genre archéologique qui fait florès — la fouille d'un site de bataille médiévale — à l'analyse des techniques et des systèmes militaires en passant par le récit, digne de Tom Clancy pour son contenu, que nous fait un plongeur de l'US Navy d'une opération sous-marine au temps de la guerre froide. Quant à l'éclectisme chronologique, qui nous caractérise aussi, ce numéro surfe entre la première bataille documentée — celle de Qadesh, entre Égyptiens et Hittites, il y a trente-deux siècles — et un conflit récent et parfaitement ignoré, celui du Liberia. Les images chocs que nous publions de cette guerre africaine rappellent aussi l'Antiquité, d'une certaine façon, par les pratiques exubérantes des enfants soldats qui ressemblent à celles qu'Homère prêtait aux amis d'Achille et d'Hector.

Au-delà de la variété des thèmes, on peut discerner un fil conducteur à ce numéro. Pourquoi certaines innovations militaires fleurissent ici et point là ? Pascal Guy pose la question à propos de l'aérostation inventée par les savants de la Révolution, en 1794. Elle fait ses preuves. Alors pourquoi Napoléon la met-il de côté ? Et il faudra attendre soixante ans pour revoir des ballons au-dessus des champs de bataille. Le dossier tout entier est traversé par cette même interrogation sur l'incitation à l'innovation. Comment l'armée française, la plus moderne, la plus novatrice en 1918 a-t-elle pu prendre le retard que l'on sait en 1940 ? Les vaincus apprennent mieux que les vainqueurs, dit-on. C'est souvent vrai. Si, d'ailleurs, nos militaires sont si bons en 1918, c'est parce qu'ils avaient été si mauvais en 1870 (et, hélas, aussi en 1914). Mais d'autres facteurs jouent, comme le renouvellement des générations. Paradoxalement, en effet, la jeunesse (relative) de nos généraux de 1918 explique qu'ils sont encore aux commandes dans les années trente, reliques étoilées d'un passé glorieux. Pétain barre la route à Juin et de Gaulle, comme Grandmaison avait masqué Fayolle. De même que les généraux soviétiques, quadras de 1944-1945, sont toujours en poste vingt ans après, ce qui explique en partie l'ossification de l'armée dont hérite Brejnev. Toujours dans cette ligne, l'on voit, avec l'article sur Fuller (p. 86), que les Britanniques ont compris l'usage moderne du char dès les années vingt. Mais ce sont les vaincus — Allemands et Soviétiques — qui font leur beurre de cette percée doctrinale. Ainsi, l'invention française de la division aérienne en 1918 n'accouche pas, en 1939, d'une doctrine cohérente d'appui au sol, à la différence de la Luftwaffe et des VVS soviétiques (voir l'article de Benoist Bihan p. 92). Bonne lecture ! ■

Jean Lopez, rédacteur en chef

## NOTRE COMITÉ ÉDITORIAL



■ **Jean Lopez**  
Rédacteur en chef.  
Scrute les deux guerres mondiales depuis qu'il sait lire. Un des spécialistes français de l'Armée rouge et du conflit germano-soviétique.



■ **Pierre Grumberg**  
Rédacteur en chef adjoint. N'aime rien plus que les ponts d'envol des porte-avions et l'odeur du kérosène. Autre centre d'intérêt : les rapports entre guerres, sciences et techniques.



■ **Yacha MacLasha**  
Ancien diplomate, fin connaisseur du monde russe, écumeur des steppes et des archives. Capable d'interviewer en six langues.



■ **Michel Goya**  
Colonel, directeur de recherches à l'Irsem, l'Institut de recherche stratégique de l'École militaire, titulaire de la chaire d'histoire militaire à l'École de guerre.



■ **Laurent Henninger**  
Chargé d'études à l'Irsem, organisateur d'innombrables colloques savants sur la guerre à travers les âges, accoucheur d'idées, militant de la nouvelle histoire bataille.



■ **Benoist Bihan**  
Chercheur en études stratégiques, rédacteur en chef adjoint de la revue *Histoire & Stratégie*. Explore l'évolution de l'art de la guerre et plus particulièrement de l'opératique.



# SOMMA



**EXCLUSIVITE**

**6-12** →

**À la poursuite de l'USS Drum**

**Comment la fausse manœuvre d'un commandant déclenche une chasse incroyable en baie de Vladivostok.**

## SUR LE FRONT

**20** → Caméra au poing

**Le Liberia au cœur des ténèbres**

Des caricatures d'adultes manipulent des enfants soldats... Et les populations souffrent, impuissantes : 250 000 morts dans la guerre absurde du Liberia contre lui-même.

**60** → À la loupe

**Qadesh : première victoire de la propagande**

Surpris par les Hittites, Ramsès II a bien failli se faire écraser sous les murailles de Qadesh. Sauvé *in extremis*, il a dû décamper et a perdu sa guerre. Que des propagandistes à sa solde ont réécrite sur tous les murs d'Égypte.

**74** → La guerre oubliée

**Towton 1461 : massacre au nom de la Rose**

Une fosse commune ouverte près du plus sanglant champ de bataille de l'Angleterre médiévale révèle la nature mais aussi la férocité des armées de l'époque.

**80** → Troupes

**Ballons : la République met un œil dans le ciel**

À Fleurus en 1794, le général Jourdan dispose d'une arme secrète : un ballon d'observation qui, perché bien haut, révèle tous les mouvements de l'adversaire. Révolutionnaire et dans tous les sens du terme.

**86** → Un classique revisité

**Fuller, le mentor de l'arme blindée**

Le char est le sésame qui permettra d'éviter le face à face stérile de la guerre des tranchées. Telle est l'illumination qui frappe Fuller en 1916. Portrait d'un homme et d'une pensée vus par Olivier Enraygues.

**92** → Aux armes !

**Sturmovik vs Stuka : le match de l'appui au sol**

Face au Stuka, un pur bombardier qui ne devient avion d'assaut qu'à l'âge de l'obsolescence, les Soviétiques alignent d'emblée le Sturmovik : un tank ailé, fabriqué en masse. Et l'histoire montre qu'ils avaient raison



**NOTRE ENQUETE**

**68-73** → Malouines,

**le double jeu des Français (2<sup>e</sup> partie)**

Loin du front aux confins de l'Atlantique sud, un autre combat se déroule dans l'ombre en Europe : services français et britanniques travaillent main dans la main pour empêcher les Argentins de se procurer les redoutables missiles Exocet sur le marché noir.





## RUBRIQUES

**14** → Actualités...  
... de l'histoire militaire dans la presse internationale et la recherche.

**28** → Vos questions à la une !  
Écrivez-nous, nous répondons.

**66** → 1 image, 1 histoire  
Fusil à culasse, les Prussiens ont tiré les premiers

**90** → L'évocation  
L'assassinat d'un Prince

**100** → L'œil du cinéma  
La guerre d'Espagne

**102** → À lire, à voir, à jouer  
Actualités de l'édition, des expositions, des sorties ciné et DVD, du jeu vidéo et du wargame.

**111** → Quiz  
Connaissez-vous les guerres puniques ?

**112** → Courrier des lecteurs

## CHRONIQUES

**79** → Opérations spéciales  
par Dominique Merchet  
Okinawa, le raid de 1609

**99** → La chronique de Laurent Henninger  
De plus en plus de femmes dans les forces armées modernes : pourquoi ?

**114** → D'estoc et de taille par Charles Turquin  
Arthur, où t'as mis le corps ? (grave question de Boris Vian)

## DOSSIER

**34-57** →

### 1918, l'armée française à son zénith

**36** → La belle armée de la République  
Si l'armée française est victorieuse en 1918, elle le doit certes en partie aux chars et aux Américains mais surtout à elle-même !

**38** → Le grand retour du mouvement  
En culbutant les Britanniques, l'offensive allemande de mars 1918 sort le front des tranchées. Les Alliés comptent bien ne pas y retourner.

**42** → L'arme de la victoire, c'est le moteur  
Les Français compensent l'infériorité numérique en motorisant massivement l'armée : elle compte deux fois plus de camions que l'armée allemande, mais aussi plus de chars et d'avions.

**46** → Production : mieux que l'Allemagne !  
Bien qu'amputée d'une partie de son territoire, la France n'en réussit pas moins une miraculeuse mobilisation industrielle.

**48** → Les meilleurs généraux depuis l'Empire  
Pétain, le théoricien brillant, et Foch, le stratège diplomate, sont à la tête d'une équipe de tacticiens talentueux, formés à l'école du front et de la guerre industrielle.

**52** → Et du côté des Alliés et de l'ennemi ?  
Tandis que les Britanniques brillent par leur excellence tactique et que les Américains montent en puissance, les Allemands, eux, parient sur des options perdantes...

**56** → Les Français ont-ils inventé l'art opératif ?  
Pas de bataille décisive mais une succession de coups multiples et profonds...  
C'est l'idée de l'art dit « opératif ».  
Mais il y a débat sur ses réels inventeurs.



# À la poursuite de l'USS

Propos recueillis par Maurin Picard, correspondance à New York (États-Unis)

En avril 1981, le sous-marin américain USS *Drum* s'introduit dans le mouillage de Vladivostok afin de photographier son rival soviétique, le tout nouveau Victor III. Mais rien ne se passe comme prévu... Et le *Drum*, de chasseur, se retrouve chassé ! Pour la première fois, William Craig Reed, plongeur de combat et protagoniste de l'affaire, révèle toute l'histoire...



**William Craig Reed** est né sur l'île de Guam (plus grande île des Mariannes

et grande base aéronavale américaine du Pacifique) le 6 septembre 1956. Suivant son père engagé dans l'US Navy, il a par la suite vécu quatre ans en Turquie, avant de s'engager à son tour, de 1975 à 1982. Il a pu bénéficier du GI Bill, loi de 1944 finançant les études universitaires des soldats démobilisés, pour obtenir un diplôme en marketing et travailler pour des firmes de haute technologie de la Silicon Valley (Californie) durant près de vingt ans. Résidant aujourd'hui à San Diego, il a raconté une partie de son histoire et celle de ses camarades sous-marinières de la guerre froide dans un livre, *Red November, Inside the Secret US-Soviet Submarine War* (William Morrow, 2010). Son site : [www.wcraigreed.com](http://www.wcraigreed.com).

**G&H: Où et quand cet incident s'est-il produit ?**

**William Craig Reed :** J'étais à bord de l'USS *Drum* (SSN-677), un sous-marin nucléaire d'attaque de classe *Sturgeon*, en mer du Japon. L'incident s'est produit le 7 avril 1981, lors d'une mission dans les eaux territoriales de l'Union soviétique, à l'intérieur de la baie de Vladivostok, en Extrême-Orient (voir cartes p. 8).

**Que faisait votre sous-marin à cet endroit ?**

Le *Drum* conduisait une mission d'espionnage sous le nom de code Holy Stone (pierre sacrée). Notre objectif était de localiser et photographier d'aussi près que possible un sous-marin soviétique de nouvelle génération, de la classe Victor III [les sous-marins soviétiques sont désignés selon la nomenclature OTAN, NDLR]. La NSA et l'US Navy avaient besoin de ces photos pour identifier une sorte de large bulbe ovale monté sur le safran arrière des Victor, afin de déterminer sa finalité : sonar remorqué, système d'armes ou de propulsion, ou quelque chose de complètement inconnu. Nous avions quitté notre port d'attache de San Diego depuis deux mois et notre tour d'opération s'achevait dans un mois. Pour tuer le temps, on faisait nos quarts, on jouait aux cartes, on regardait l'émission *Saturday Night Live* en boucle (au point de ne plus pouvoir supporter les Bee Gees) et on buvait du Kool-Aid, une boisson chimique verte.

**Quel était votre rôle exact à bord du navire ?**

J'étais plongeur de combat, apte à sortir du navire pour des opérations spéciales (reconnaissance et urgences) mais aussi photographe sous-marin... pour toutes sortes d'éventualités. À bord, j'assurais les fonctions d'expert en armements,

et maniais à ce titre le système de contrôle de tir MK-113, qui me permettait de surveiller des cibles et de les prendre en photo via le périscope.

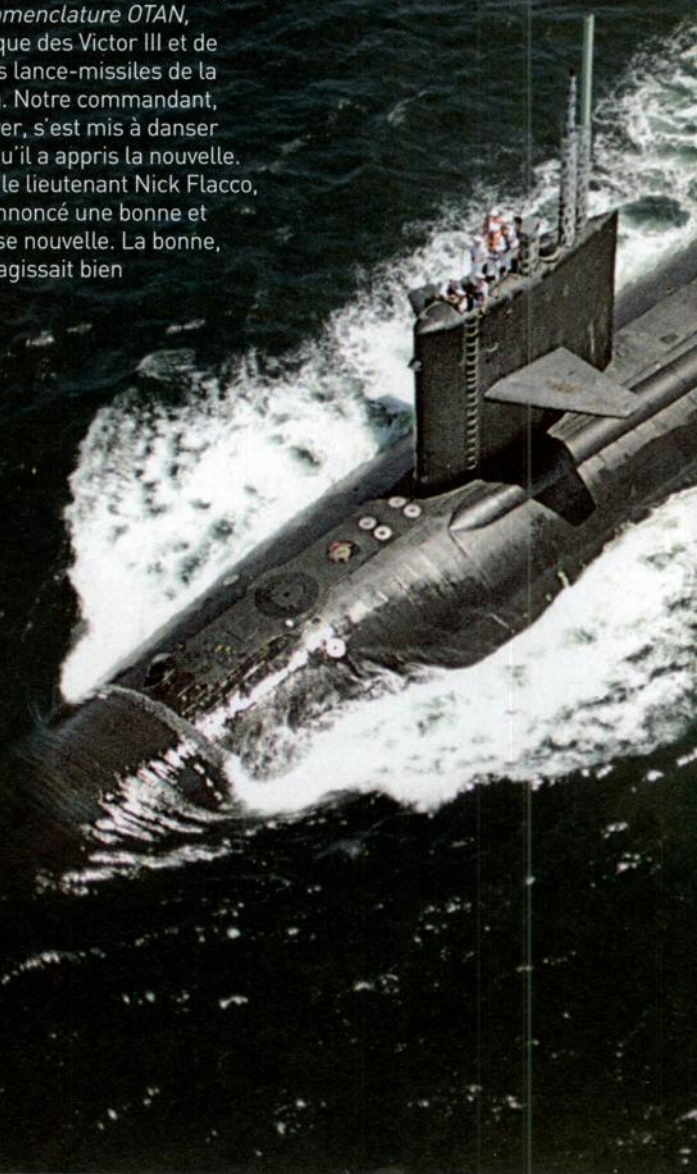
**Comment avez-vous détecté la présence du Victor III ?**

Un spécialiste radio a entendu un reniflement lointain, très peu audible, sur notre système de surveillance électronique BRD-7. C'était la signature d'un radar de surface Topol MRK-50 [nom de code *Snoop Tray 2* en nomenclature OTAN, NDLR], typique des Victor III et de sous-marins lance-missiles de la classe Delta. Notre commandant, Michael Oliver, s'est mis à danser de joie lorsqu'il a appris la nouvelle. Son adjoint, le lieutenant Nick Flacco, lui a alors annoncé une bonne et une mauvaise nouvelle. La bonne, c'est qu'il s'agissait bien

d'un Victor III et que le signal ne bougeait pas, ce qui signifiait que la cible était statique, peut-être même en surface. La mauvaise, c'est que la cible se trouvait à l'intérieur de la baie de Pierre-le-Grand.

**Qu'a décidé le commandant Oliver ?**

Il a pris le risque de nous infiltrer. Si on pouvait s'approcher assez près du Victor III pour en faire





# Drum

« Beaucoup ne pensaient pas survivre. Nous avons toute la flotte rouge d'Extrême-Orient au train. »

Le commandant a annoncé la distance nous séparant de la cible : « Mark, 900 yards ! »

[un yard vaut à peu près un mètre, NDLR], tout en contemplant le spectacle. Nous avons été ramenés à la réalité lorsque l'avertisseur sonore WLR-9 d'émissions électroniques s'est mis à bipper.

#### Les Soviétiques vous avaient-ils repérés ?

Pas tout à fait. Leurs sonars et leurs radars n'étaient pas très performants à l'époque. Ils ne nous pensaient pas capables de nous infiltrer chez eux comme cela et nous savions nous rendre quasi invisibles en escamotant nos mâts autant que possible et en ralentissant l'allure au maximum. Ils nous ont donc reniflés, mais pas réellement détectés. Le commandant Oliver s'est mis à prendre des photos au 70 mm et puis il m'a dit : « *Le petit oiseau est prêt ? Vous avez deux minutes.* » Il m'a cédé la place et j'ai installé le 35 mm sur le périscope n° 2. C'était l'aube à présent et la silhouette du Victor III se découpait sur l'horizon, qui virait à l'orange, avec en arrière-plan la chaîne de montagnes du **Sikhote-Aline**. En zoomant, le sous-marin soviétique remplissait tout mon viseur. J'ai fait une douzaine de photos. Oliver m'a alors rappelé à l'ordre : « *Il faut y aller maintenant, Reed.* » J'ai donc expliqué que nous étions à contre-jour et que les clichés ne seraient peut-être pas assez bons. J'ai suggéré de contourner la cible, puis de se rapprocher avec le soleil dans le dos. Je n'arrivais même pas à croire que j'étais en train de dire ça ! Mais Oliver a opiné du chef et ordonné au XO de faire mouvement.

avec le MK-113, c'est qu'il ne pouvait suivre que quatre cibles en simultané. Or il y en avait des dizaines dans la zone : navires de guerre au mouillage, sous-marins en mouvement... J'ai donc enregistré les coordonnées de notre objectif, ainsi que celles des trois navires les plus proches.

#### Comment s'est déroulée l'entrée dans la baie de Vladivostok ?

Nous avons esquivé la surveillance des navires de guerre qui verrouillaient l'entrée en manœuvrant très lentement. Lorsque nous sommes arrivés à proximité de l'île Popov, à la sortie du port de Vladivostok, le signal du Snoop Tray 2 s'est intensifié. Alors le XO a réveillé le commandant Oliver. Quelques minutes plus tard, en salle de contrôle, il a hissé le périscope n° 2 pour faire des photos à l'aide de l'appareil au format 70 mm intégré. Puis il m'a dit de préparer le 35 mm, un Canon AE-1 qu'on fixait à l'ocilleton et qui faisait de meilleures photos.

des photos détaillées, il y aurait une avalanche de médailles et de promotions. Il a confié la manœuvre à son XO [Executive Officer : le second], Bob Fricke, et il est parti se reposer, car il n'avait pas dormi depuis une éternité. Nous le réveillerions lorsque nous serions proches du but.

#### Où vous trouviez-vous lors de cette manœuvre d'approche ?

J'étais sur la passerelle de commandement, je surveillais avec le MK-113 toutes les cibles à proximité du *Drum*. Le Victor III, c'était facile : il ne bougeait pas. Mais le problème

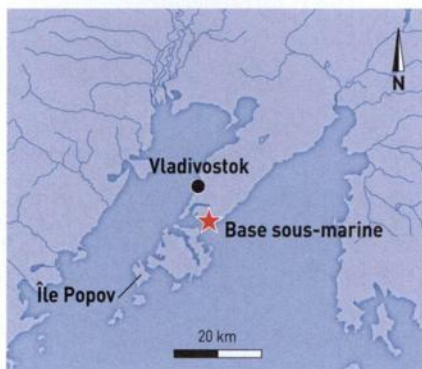
La **National Security Agency (NSA)** a été fondée en 1952 afin de collecter et décrypter les communications internationales et d'en tirer des renseignements. Basée à Fort Meade (Maryland), elle est aussi chargée de protéger la confidentialité des communications officielles américaines. Moins connue que la CIA ou le FBI, elle est pourtant l'un des plus grands services de renseignements américains, en termes de budget et de personnel, comme en importance stratégique.

Un **sonar remorqué** se compose d'une longue ligne (jusqu'à plusieurs kilomètres) sur laquelle sont arrimés à distance régulière des hydrophones. But du jeu : s'abstraire des turbulences des hélices, qui causent un « angle mort acoustique » à l'arrière d'un navire, et permettre par exemple à un sous-marin d'en suivre un autre sans être détectable.

Le **Sikhote-Aline** est une chaîne de montagnes qui s'étire sur 900 km au nord de Vladivostok et culmine à plus de 2000 m.

Le *Drum* est l'un des 37 sous-marins nucléaires d'attaque de la classe *Sturgeon*, en service de 1967 à 2004. Le carénage sur le flanc bâbord abrite le sonar remorqué qui surveille les arrières du sous-marin en plongée.





Vladivostok est la métropole (environ 600 000 habitants) et le grand port de la Russie orientale, l'étape finale du chemin de fer transsibérien et la base où sont ancrés les plus puissantes unités de la flotte soviétique du Pacifique.

le scaphandre Draeger sans émissions de bulles et branché le câble long d'une centaine de mètres qui me reliait en permanence au sous-marin. J'ai placé le 35 mm dans son caisson étanche, et j'ai attendu l'ordre de sortie depuis le sas d'évacuation.

#### Les photos prises au périscope n'auraient-elles pas suffi ?

Avec le 35 mm fixé au périscope, vous perdez en résolution, sans compter qu'il y a toujours des gouttes sur l'objectif. En outre, vous êtes limité à quelques secondes de prise de vue, car un périscope se repère facilement en surface. Le jeu en valait la chandelle : outre le bulbe du Victor III, je devais photographier les mâts, ce qu'on n'avait jamais pu faire précisément. Il se peut aussi qu'Oliver cherchait à se racheter : avant de partir pour Vladivostok, il avait récolté un mauvais point

### ■ K-324, une victime malchanceuse

Gravement endommagé dans la partie inférieure de sa coque, le sous-marin Victor III abordé par le *Drum* portait l'indicatif K-324. Ce navire faisait partie de la flotte du Nord (port d'attache Leningrad, aujourd'hui Saint-Petersbourg). Il a été mis en service le 30 décembre 1980 pour une carrière brève et malheureuse. Le 31 octobre 1983, deux ans après l'affaire de Vladivostok, le K-324 surveillait les activités de sous-marins lanceurs de missiles balistiques américains lorsqu'il s'est empêtré dans le sonar remorqué du destroyer USS *McCloy*, à 450 km à l'ouest des Bermudes. Son hélice gravement endommagée, le K-324 a dû faire surface et être remorqué à Cuba pour réparations. Il a été retiré du service deux ans plus tard seulement, en 1985.

#### Quelles étaient les intentions du commandant Oliver ?

Il m'a demandé de le suivre dans sa cabine, où il m'a dit : « Il se pourrait que je vous demande de sortir. » Une fois dehors, je devais remonter à la surface, 10 m plus haut, puis foncer droit sur le Victor III pour le photographe au plus près, à quelques centaines de mètres. Je disposais d'une poignée de minutes, le temps de faire les photos et de palmer fissa vers le *Drum*. J'avais beau être entraîné pour ça, j'ai senti mes jambes flageoler. Je suis allé à la proue, j'ai revêtu

lorsque le *Drum* avait percuté par mégarde son navire de soutien, l'USS *Sperry*.

#### Êtes-vous sorti du *Drum* ?

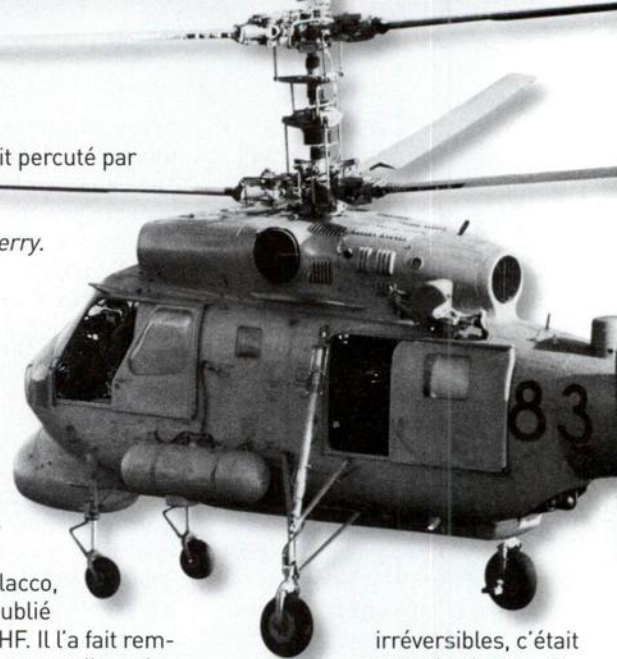
Non, car les choses sont allées de travers. Pendant que je m'apprêtais, le *Drum* a manœuvré comme prévu. Dans la salle de commandement, l'officier de permanence, Nick Flacco, a réalisé qu'il avait oublié de rentrer le câble VHF. Il l'a fait rembobiner par un opérateur radio, qui s'est précipité en haut de l'échelle et a ouvert l'écotille pour procéder à la manip. Oliver venait de rejoindre la salle de contrôle, il s'est approché du périscope n° 2, attendant que Flacco lui confirme que la profondeur périscopique était atteinte pour jeter un coup d'œil au dehors. Puis il a ordonné : « *Périscope !* » et il a hurlé : « *Plongée rapide !* »

#### Qu'avait-il vu ?

Le Victor III avait fait légèrement mouvement dans la même direction que nous, probablement en dérivant car nos sonars n'ont détecté aucun bruit d'hélice. Nous sommes remontés directement en dessous de lui... Il y a eu un choc monumental, assourdissant. L'opérateur radio qui venait de rembobiner le câble VHF a été projeté en bas de l'échelle, sans avoir pu refermer l'écotille menant au kiosque. Le sous-marin s'est mis à plonger de l'avant, avec un angle de 10 degrés.

#### Comment avez-vous ressenti le choc ?

J'étais toujours dans le sas d'évacuation, prêt à plonger. J'ai entendu un bruit sourd au-dessus, suivi d'un raclement de métal strident. Je me suis retrouvé dans le noir complet et le choc m'a projeté contre la poignée d'une vanne. La lèvre fendue, la bouche remplie de sang, j'ai palpé dans le noir la cloison pour atteindre l'interphone. Mais il n'y avait personne au bout du fil et l'écotille me ramenant à l'intérieur était bloquée. Pendant un instant, j'ai pensé à m'échapper au dehors. Si le sous-marin avait subi des dommages



irréversibles, c'était ma seule chance. Et

puis je me suis souvenu que nous étions loin dans les eaux territoriales soviétiques, et que j'étais détenteur d'un certain nombre de secrets. J'ai alors senti ma poitrine oppressée, l'alimentation en oxygène du sas étant elle aussi probablement hors-service. J'ai pris l'embout du scaphandre Draeger et commencé à respirer, malgré la douleur à la lèvre.

#### Comment le commandant et l'équipage ont-ils réagi ?

L'équipage a mis en place les procédures de contrôle des dommages pour lequel il était entraîné. Flacco a fait évacuer de la passerelle l'opérateur radio blessé et inconscient, tandis que le commandant évaluait la situation. Le sous-marin continuait à piquer du nez mais, curieusement, nous ne descendions pas. Oliver et Flacco ont

**« Nous avons tapé dans la ruche et il fallait déguerpir. »**

alors compris que le *Drum* s'était empalé dans le ballast du Victor III et qu'il nous entraînait dans sa dérive. Oliver a ordonné « *Machines arrière, toutes !* », puis « *En avant, toute !* ». Il y a eu de nouveaux grincements de métal, la proue a continué à s'enfoncer de plusieurs degrés. Et puis le sous-marin a commencé à avancer et à descendre. Nous avons réussi à nous dégager. La partie avant du kiosque était complètement écrasée et plusieurs mâts étaient brisés, dont l'antenne ESM. Les deux périscopes étaient hors d'usage. Ce qui nous faisait une belle jambe de toute façon, vu la situation. Et c'est là que nous avons commencé à prendre l'eau : un des joints du périscope n° 2 avait été fendu par la collision. De l'eau salée et glaciale s'est peu à peu répandue dans la passerelle de



commandement.

L'alarme « voie d'eau »

a retenti dans le navire, qui a plongé à 400 m, la limite de résistance de la coque. Des équipes de secours

ont rejoint la passerelle, les mains pleines d'outils et de pièces de rechange pour colmater la fuite.

Flacco qui dirigeait les opérations

savait qu'il fallait agir

vite, sinon l'inondation en cours

pouvait compromettre des équipements vitaux et nous précipiter tous au fond de l'océan.

### Quelles ont été les conséquences immédiates de l'accident ?

Le commandant Oliver a tout de suite ordonné au quartier-maître tenant les commandes de trouver un cap pour Jinhae, en Corée du Sud, droit vers le sud. Il était temps. Au-dessus de nous, Flacco a entendu l'écho des sonars soviétiques de 50 kHz. Nous avons tapé dans la ruche et il fallait déguerpir.

### Que vous est-il arrivé ?

Par l'interphone, j'ai entendu le message annonçant la voie d'eau, mais j'étais toujours enfermé dans le sas. L'entraînement m'a permis de contrôler ma peur et de réguler ma respiration. J'ai sorti mon couteau et commencé à tambouriner « SOS » en morse contre la cloison. L'écouille a fini par s'ouvrir et un marin m'a tiré à l'intérieur. Je me suis changé et quand j'ai rejoint la passerelle, le maître d'armes [*Weps pour weapons officer*] m'a mis au courant : nous avons abordé le Victor III, il y avait une voie d'eau mineure en cours de colmatage et nous avions toute la flotte rouge d'Extrême-Orient au train... Là, je me suis vraiment demandé si je n'aurais pas mieux fait de sortir quand je le pouvais.

### Comment s'est passée la poursuite ?

Le commandant Oliver a décidé de prendre un nouveau cap, à 30° de notre course vers le sud, pour tromper l'adversaire. Nous savions que nos adversaires n'auraient aucune pitié en cas de capture :

nous étions rentrés dans leurs eaux et nous avons éperonné un de leurs sous-marins. Hors de question de se rendre : Oliver préférerait nous entraîner par le fond. Tout le monde comprenait bien ce qui arriverait si nous ne parvenions pas à sortir de la nasse et, pourtant, nous avons tous fait notre job en gardant notre calme. Nous naviguions à vitesse et profondeur maximales, l'équipage rivié aux postes de combat, couverts de sueur. Beaucoup ne pensaient pas survivre, avec les sonars soviétiques verrouillés sur nous, tous leurs navires larguant des charges sous-marines et tirant des torpilles. Nos poursuivants les plus immédiats étaient deux croiseurs de classe Kresta I équipés de missiles et d'hélicoptères de lutte sous-marine Kamov Ka-25 Hormone. Je les rentrais dans le système de contrôle de tir, sachant qu'ils pouvaient atteindre une vitesse maximale de 32 nœuds [59 km/h]. Pendant les deux jours qui ont suivi, du 7 au 9 avril, le commandant Oliver a multiplié les zigzags, tandis que les navires et les avions à nos trousses sondaient l'océan.

Avec radars, bouées sonars, torpilles et grenades, les hélicoptères Kamov Ka-25 (Hormone, selon l'appellation OTAN) des croiseurs soviétiques mènent la chasse au *Drum* (photo page de gauche). Ce dernier s'est mis en difficulté en tentant de photographier le mystérieux bulbe ornant l'aileron d'un Victor III (ci-dessous), nouveau fleuron de la flotte de Vladivostok.







Le compartiment avant typique d'un sous-marin soviétique aligne six tubes lance-torpilles, contre quatre aux Américains. Mais cette puissance est plus que contrebalancée par un retard chronique en capacité de détection et de suivi de cible, qui offre à l'US Navy une supériorité incontestée pendant toute la guerre froide.

Les couches bathythermiques (du grec « bathus » profond et « thermè » chaleur) désignent les couches aquatiques de températures différentes qui composent l'océan. Les changements brusques d'une couche à l'autre jouent sur la transmission des ondes sonores et peuvent modifier jusqu'à le masquer le signal émis par un sous-marin.

Nous nous terrions au fond, suspendus au grondement des explosions de charges sous-marines, certaines lointaines, d'autres tellement proches qu'elles renversaient toute la vaisselle. On pouvait entendre au-dessus de nous des dizaines d'hélices qui ratissaient la mer du Japon. Il y en avait tellement que les deux matelots en charge du sonar n'arrivaient plus à en garder le compte.

**Comment vous en êtes-vous sortis ?** Avec pas mal de chance, il faut l'avouer, mais aussi grâce à l'extrême compétence de l'équipage et surtout de nos experts en sonar, qui ont repéré les couches bathythermiques sous lesquelles nous avons réussi à nous cacher. Le *Drum* est passé de couche en couche, gardant une signature réduite et empêchant les navires de poursuite de nous localiser précisément avec leurs bouées sonars immergées. En conséquence, leurs attaques n'étaient jamais assez précises et n'ont jamais pu être verrouillées sur nous. Mais nous n'aurions pas pu continuer comme

ça indéfiniment. Heureusement, au bout de deux jours, nous étions tirés d'affaire.

#### D'où le miracle est-il venu ?

En pleine mer du Japon, le sonar a capté le son lointain d'une collision — un choc métallique caractéristique. Nous en avons déduit que deux navires soviétiques s'étaient heurtés. Dans les heures qui ont suivi, l'activité acoustique des Soviétiques a diminué de moitié, tandis que nombre de leurs navires viraient de bord et se dirigeaient droit vers le lieu de la probable collision. Grâce à cela, nous avons réussi à sortir de la mer du Japon et rallier le port d'Apra, sur l'île de Guam, dans le Pacifique. Nous y avons fait

surface le 10 avril, au milieu de la nuit, pour éviter d'être détectés par les satellites soviétiques. Au clair de lune, j'ai pu constater les dommages : le kiosque était sévèrement endommagé, plusieurs mâts étaient brisés, notamment l'antenne ESM, et

il y avait des raclements importants sur la coque au niveau de la proue. Le pont avait été écrasé comme une vulgaire boîte de conserve. Les équipes de secours se sont attelées à la tâche. Le sous-marin a été mis à quai, bâché pour ne pas l'offrir en pâture aux satellites.

**« Tous les sonars soviétiques étaient verrouillés sur nous, leurs navires larguant des charges sous-marines et tirant des torpilles. »**

#### Pourquoi les Soviétiques ont-ils abandonné la poursuite ?

La collision que nous avons perçue est intervenue en fait entre un de nos sous-marins nucléaires lanceurs



d'engins, le *George Washington*, et un petit cargo japonais, le *Nissho Maru* [2350 t, contre 6800 au sous-marin, NDLR], le 9 avril 1981, à 170 km au sud-ouest de Sasebo (Japon). Quand le *Washington* a fait surface, il a éventré le cargo, qui a coulé en quinze minutes avec deux des treize membres d'équipage. Le *Washington*, lui, s'en est bien tiré, mais il a attiré la moitié de la flotte soviétique qui nous donnait la chasse : elle a cru, à tort, que les deux collisions, celle avec le Victor III et celle avec le *Nissho Maru*, avaient été causées par le même sous-marin. Le *Washington* a finalement réussi à s'éloigner, mais l'incident a soulevé la colère du Japon. Le Premier ministre Suzuki Zenko a demandé des comptes au Président Ronald Reagan, qui a mis plus de

vingt-quatre heures à informer les autorités japonaises de l'identité du coupable. En outre, des avions de reconnaissance P-3 Orion avaient survolé le lieu du naufrage sans chercher à venir au secours des survivants... Le 11 avril, Reagan a finalement exprimé ses regrets pour l'accident et offert d'indemniser les victimes, tout en rassurant la population japonaise quant à d'éventuelles fuites radioactives.

### Pensez-vous que la collision n'était qu'une coïncidence ?

Instructions de Washington ou intervention divine ? La question nous a traversé l'esprit mais je n'en ai toujours pas le cœur net trente ans après. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'un sous-marin comme le *Washington*, avec sa coque en

## ■ Sous-marins soviétiques : une menace surévaluée

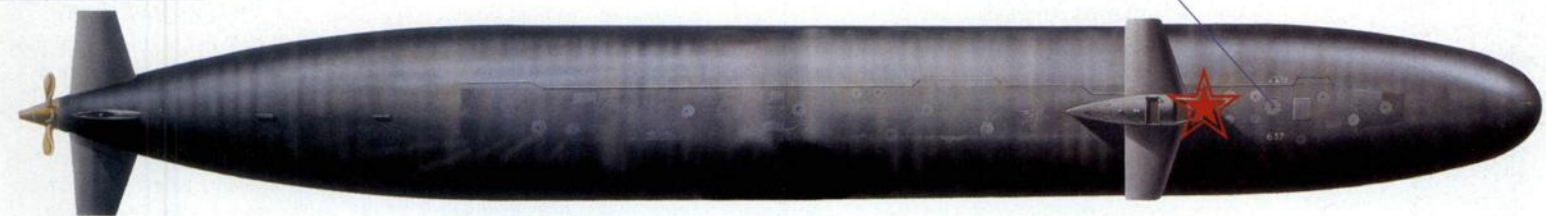
Tout au long des années 1960 et 1970, la valeur des sous-marins soviétiques a été surestimée par les stratèges américains, estime William Craig Reed : « À l'époque, les Soviétiques avaient tout mis sur la vitesse. Ils avaient deux réacteurs nucléaires contre un seul pour les nôtres. En conséquence, ils avaient sacrifié la discrétion et le blindage. Leurs sous-marins étaient bruyants et fragiles. Leurs sonars, en outre, avaient une efficacité de très courte portée et ne distinguaient que les bruits d'hélice à haute vitesse. Pour les semer, il suffisait donc de rester à distance et d'avancer très lentement. » Mais tout a changé à l'orée des années 1980. En 1979, la classe Victor III est apparue. Avec leur sonar remorqué (cet élément que le *Drum* était justement chargé de documenter), ils étaient capables de repérer plus facilement les rivaux américains qui les pistaient en se cachant dans leur sillage. Grâce aux technologies transférées par Toshiba (Japon) et Kongsberg (Norvège) – un scandale révélé en 1987 –, les Soviétiques ont gagné énormément en discrétion. En revanche, estime Reed, il y a toujours eu un problème de compétence au sein de la marine soviétique : à la différence de l'enseignement poussé dispensé à la totalité des équipages américains, les Soviétiques ne confiaient les équipements perfectionnés qu'aux officiers et sous-officiers.

## LE DRUM, UN REDOUTABLE CHASSEUR DE SOUS-MARINS... ET DE RENSEIGNEMENTS

Un gros poisson... Le *Drum* (maigre, cousin du corb et de l'ombrine) et ses frères de la classe *Sturgeon* (esturgeon) portent des noms de poissons. Mais leur taille atteint celle de trois baleines bleues : 89 m de long, 9,7 m de large, 4700 t en plongée. La coque d'acier garantit une profondeur maximale de 400 m, la limite théorique étant de 600 m.

Équipé pour les missions spéciales. C'est par le sas avant que Craig Reed se préparait à sortir lorsque le *Drum* a heurté le K-324. Le renseignement devenant une mission prioritaire, sept *Sturgeon* ont par la suite été équipés d'un conteneur étanche (*Dry Deck Shelter*) amovible destiné à introduire et récupérer jusqu'à 20 plongeurs.

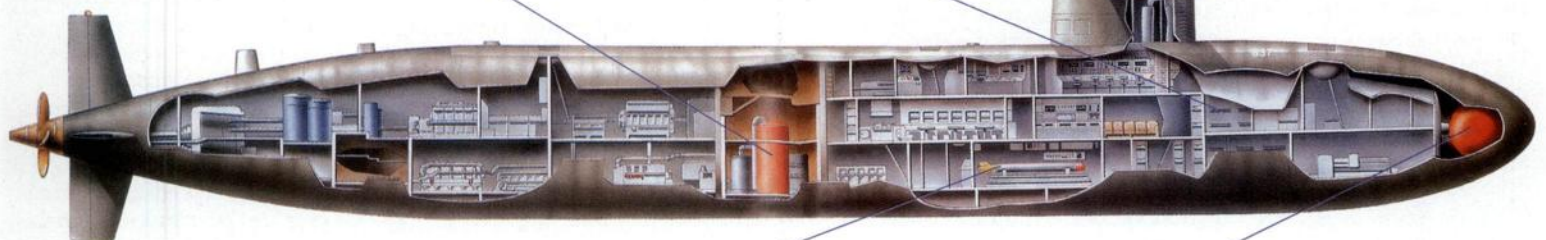
★ Le *Drum* a frappé le K-324 ici, à l'avant du kiosque, endommageant ses deux périscoopes.



Une autonomie pratiquement infinie. Le *Drum* est animé par un réacteur nucléaire Westinghouse S5W de 78 MW, alimentant deux turbines de 11,2 MW connectées à un arbre et une hélice. De quoi atteindre 26 nœuds en plongée (48 km/h), avec une autonomie illimitée et un silence envié par Soviétiques.

Des logements confortables. L'équipage du *Drum* compte 109 marins, dont 14 officiers. Il bénéficie à l'avant de logements confortables (et appréciés comme tels par les sous-marinières issus des navires plus anciens), en vue de patrouilles prolongées parfois jusqu'à 90 jours. Un *Sturgeon* bien entretenu est capable de rester 300 jours en mer par an, avec des escales de 24 heures pour réapprovisionnement !

Le sous-marin garde l'œil ouvert. Le kiosque abrite un périscope principal et un périscope d'attaque, plus discret mais moins puissant. Un radar complète l'équipement de surveillance en surface. D'autres mats amovibles contiennent les antennes de communication et de navigation par satellite ainsi que les équipements de brouillage et d'écoute électronique.



Des dents acérées. Le *Drum* est équipé de quatre tubes contenant une torpille Mk-48 de 533 mm (plus 15 recharges), une arme filant à 55 nœuds (102 km/h) et portant à 38 km. S'y ajoutent des mines et six missiles Subroc d'une portée de 55 km, équipés d'une tête nucléaire de 5 kilotonnes.

Des oreilles bien affûtées. Le *Drum* est équipé d'un sonar de proue IBM BQQ-5. L'antenne sphérique de proue est vouée à l'écoute du milieu acoustique (mode passif) ou à l'émission d'un « ping » sonore (mode actif, rarement utilisé car il trahit la position de l'émetteur). S'y ajoute un sonar remorqué TB-16 (voir photo et définition p. 7). Cet équipement permet de détecter les sous-marins adverses les plus silencieux à plusieurs dizaines (voir centaines) de kilomètres.





Placé immédiatement sous le kiosque, le centre de contrôle (Control Center) s'organise autour de la plate-forme des périscoopes. Devant, sont situés les postes de pilotage. Une console concentre toutes les informations nécessaires au combat. Dans le fond à gauche, se trouve le compartiment de navigation.

acier renforcé capable de percer la banquise, ne risquait pas grand-chose. De là à dire qu'il aurait agi sur ordre... Il n'empêche que la mort des deux marins japonais a sauvé une centaine de vies américaines. Dont la mienne.

#### L'incident a-t-il été rendu public ?

Non. Le journal de bord a été altéré, les pages relatives à l'épisode arrachées et placées au secret, comme pour de nombreuses opérations spéciales pendant la guerre froide. Le commandant a juste rendu un

rapport directement au COMSUBPAC [le commandement des sous-marins du Pacifique]. C'est en accord avec l'équipage que j'ai décidé de divulguer cet épisode : nous étions tous d'accord pour dire que, trente ans après, il était temps que l'histoire sorte.

Curieusement, tout un panel d'amiraux et de commandants de sous-marins en retraite m'a adressé ses compliments. Il n'y a eu aucun reproche.

#### Des sanctions ont-elles été prises une fois rentré à San Diego ?

Non, cela aurait entraîné des révélations au grand public. Comme le disait Winston Churchill, « en temps de guerre, la vérité est si précieuse qu'elle doit être protégée en permanence d'une haie de mensonges ».

#### L'incident a-t-il dégradé les relations avec les Soviétiques ?

Nous étions à un pic de la guerre froide et cet incident a certainement contribué à attiser les tensions. Les Soviétiques ont martelé qu'un sous-marin américain avait éperonné leur K-324 [voir encadré p. 8] dans

la baie de Pierre-le-Grand, qu'il avait subi des dommages sévères et que des membres d'équipage avaient été sérieusement blessés. Les États-Unis ont nié la présence de tout sous-marin américain dans le secteur à cette époque.

#### Y a-t-il eu des conséquences stratégiques sur le long terme ?

L'incident a très probablement hâté les progrès des deux camps dans leur production de sous-marins, aussi bien en qualité qu'en quantité. Les Soviétiques ont lancé dans les années qui ont suivi plusieurs modèles de submersibles plus modernes et très nettement améliorés par rapport aux Victor III.

#### Vous a-t-on jamais reparlé de cet accident ?

Deux ans après les événements, nous avons appris que le bulbe de safran des Victor III abritait un carénage destiné à contenir une ligne de sonars remorqués. Et puis, en mars 2009, j'ai fait une rencontre inattendue. C'était à Saint-Petersbourg, à un congrès annuel de sous-marinières. Un homme de forte carrure s'est approché de moi et s'est présenté sous le nom de « Sergueï ». Il m'a dit avoir commandé un Victor III. Je lui ai répondu que je connaissais bien ce bateau,

**« Nous étions à un pic de la guerre froide. L'incident a à coup sûr hâté les progrès des deux camps dans leur production de sous-marins. »**

m'étant approché d'un peu trop près de l'un d'entre eux avec le *Drum*, près de Vladivostok. Il a écarquillé les yeux, a fait deux pas en arrière et m'a demandé : « K-324 ? ». « Oui, ai-je répondu. K-324. » Il a placé ses bras autour

de mes épaules et m'a serré fort contre lui. Dans mon oreille, il a murmuré : « Vous devriez être mort. » J'ai hoché la tête, tout en restant silencieux. Il a posé un doigt interrogateur sur le pin's agrafé à mon costume, et je lui ai confirmé : « Plongeur de l'US Navy. » Ses yeux se sont illuminés à nouveau et il a tapoté un insigne similaire sur son uniforme. Il l'a détaché et l'a accroché à ma chemise. J'ai fait de même avec le mien. Sergueï a attrapé deux verres de vodka et nous avons trinqué ! ■

## ■ L'avis de la rédaction de G&H

L'épisode à peine croyable que relate William Craig Reed montre d'abord le culot frisant l'inconscience des sous-marinières américains au début des années 1980, évidemment avec l'assentiment de Washington et au risque de précipiter des incidents graves. L'affaire de Vladivostok n'est pas en effet une prouesse (ou une gaffe) isolée. Reed raconte ainsi dans son livre que des plongeurs s'étaient introduits dans la base de Mourmansk (mer de Barents) pour placer des câbles de communication sur écoutes, par plus de 200 m de profondeur ! Quelques collisions documentées montrent à quel point les Américains prenaient des risques. En juin 1970, l'USS *Tautog* heurte un sous-marin Echo II devant la base de Petropavlovsk, au Kamtchatka (extrémité orientale de la Sibérie). En mai 1974, l'USS *Pintado* répète l'incident au même endroit sur un sous-marin de la classe Yankee. En février 1992, c'est l'USS *Bâton Rouge* qui aborde un Sierra à la sortie de la base de Mourmansk. L'incident éclaire par ailleurs sous un jour nouveau l'accident du *Washington* relaté par notre témoin. S'agissait-il vraiment d'une coïncidence, alors que le navire américain connaissait parfaitement la position du bateau japonais ? Qu'il s'agissait de surcroît d'un sous-marin en fin de vie (il a quitté le service en 1983) ? Seul le commandant Woehl, patron du *Washington* relevé de son commandement, connaît la réponse.





SAMEDI 18 FÉVRIER À 20.40

NOM DE CODE : POILUS D'ALASKA, *UN DOCUMENTAIRE*  
*DE MARC JAMPOLSKY*

www.arte.tv - arte+7 - arteVOD

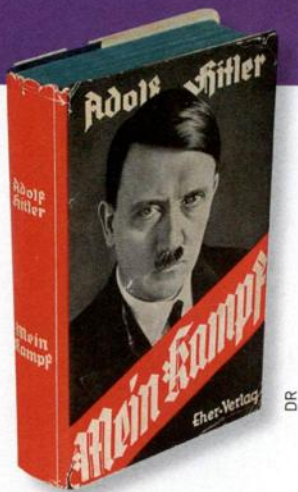
Pendant  
la guerre,  
il y a eu  
plus poilu que  
les poilus.



**arte**

LA TÉLÉ QUI VOUS ALLUME





## Mein Kampf en kiosque

Depuis le 26 janvier 2012, le lecteur allemand peut acheter dans les kiosques à journaux un fascicule de 15 pages contenant des extraits de *Mein Kampf*. Tiré à 100 000 exemplaires, il est édité par une maison anglaise, Peter McGee, au prix de 3,90 euros, avec les commentaires de deux importants historiens, Hans Mommsen et Wolfgang Benz. Pour le lecteur allemand, ce ne sera pas une nouveauté : contrairement à ce qu'on lit souvent, la vente de *Mein Kampf* n'est pas interdite Outre-Rhin. Le Führer, qui avait des biens à Munich, est mort sans héritiers, et selon les lois bavaroises, tous ses biens, y compris intellectuels, sont devenus pour soixante-dix ans la propriété du ministère des Finances de ce Land. On peut facilement imaginer qu'à l'expiration de ce délai (en avril 2015) le livre sera réédité intégralement. McGee a donc devancé cette ou ces publication(s) pour faire un « coup » qu'il espère sans doute rémunérateur ; il n'est pas novice en la matière puisqu'il proposait déjà à la vente des fac-similés de deux journaux nazis, *Der Angriff* et *Völkischer Beobachter*. À noter que les représentants de certaines associations juives allemandes — mais pas toutes — ont plaidé en faveur de la publication de ce bréviaire du nazisme. ■ Y. McL.

## La ville de Coblence évacuée : il fallait désamorcer une bombe britannique

Le désamorçage d'une bombe britannique de 1 800 kg, larguée entre 1943 et 1945, a provoqué le 4 décembre 2011 l'évacuation de 45 000 des 120 000 habitants de la ville de Coblence (Land de Rhénanie-Palatinat). L'engin avait émergé des eaux du Rhin le 20 novembre du fait de la sécheresse. Trois heures de travail ont été nécessaires pour venir à bout d'un détonateur endommagé par la corrosion. Outre l'évacuation de tous les habitants dans un rayon de 2 km, le site avait été asséché et protégé par un barrage de 350 sacs de sable, tandis que 500 véhicules étaient en alerte. Coblence aurait reçu 250 de ces engins britanniques, surnommés *Blockbusters* à cause de leur capacité à raser un pâté de maison d'un coup. Les Allemands ne sont pas seuls en Europe à souffrir des séquelles de la dernière guerre : 4 300 Marseillais ont été évacués des quartiers du Panier et des Catalans le 18 janvier 2012 afin de neutraliser une bombe américaine de 250 kg. ■ P.G.

## Le harnachement d'un char de guerre égyptien ressort... d'un tiroir !

Les trouvailles spectaculaires ne sortent pas forcément du sol : c'est d'un tiroir du musée du Caire que vient d'émerger le harnachement de cuir quasi complet d'un char de guerre contemporain ou légèrement postérieur au pharaon Akhenaton et à son fils Toutankhamon (soit entre 1350 et 1320 av. J.-C.). La trouvaille, rarissime car le cuir se conserve mal, révèle deux gantelets protégeant les

avant-bras du conducteur, une ceinture destinée à l'arrimer à la plate-forme, un étui pour arc, des harnais pour le cheval et même le revêtement destiné à recouvrir l'armature en bois. La pièce avait été oubliée après son rangement, avant que l'archéologue néerlandais André Veldmeijer n'en découvre l'existence grâce à une photo publiée dans un livre des années 1950. ■ P.G.

## Le fisc allemand a réclamé des impôts aux déportés du travail belges

Émoi le 19 novembre 2011 en Belgique : des anciens du Service du travail obligatoire (STO), l'organisation chargée du travail forcé dans les usines du III<sup>e</sup> Reich, ou leurs veuves reçoivent du fisc allemand un courrier leur réclamant des arriérés, s'élevant parfois jusqu'à plusieurs centaines d'euros. Explication : Berlin a passé à l'automne 2010 une loi imposant rétroactivement les pensions compensatoires versées aux ex-déportés du travail et perçues à partir de 2005. Mis au pied du mur et surpris, le ministre des Finances belge, Didier Reynders, a protesté officiellement auprès de Berlin, jugeant le courrier « moralement indéfendable ». Gênée, l'Allemagne a finalement renoncé à ses exigences le 22 novembre. Selon la Croix-Rouge, près de 190 000 Belges ont été déportés dans le III<sup>e</sup> Reich au titre

## En chiffres :

**60 % des dictateurs et grands criminels de guerre meurent dans leur lit.**

Telle est la statistique implacable calculée par le journaliste Matthew White qui vient de sortir un ouvrage intitulé *The Great Big Book of Horrible Things: The Definitive Chronicle of History's 100 Worst Atrocities* (W. W. Norton & Company, 2011). L'auteur a comparé le sort des responsables des cent événements les plus meurtriers de l'histoire. ■

du STO entre le 1<sup>er</sup> octobre 1942 et le 31 octobre 1944. 3 200 y sont morts, victimes à 70 % des bombardements alliés. ■ P.G.



Et encore un scandale au BND, le service de renseignements allemands ! Une enquête d'historiens a démontré qu'en 2007 le service avait fait détruire secrètement 250 dossiers d'anciens employés. Ceux-ci contenaient les pièces attestant de leurs activités dans les différentes officines aux ordres d'Heinrich Himmler... Depuis le 27 décembre 2011, près des thermes de Caracalla à Rome, le public peut à nouveau visiter la galerie souterraine qui abrite les sarcophages de la famille Scipion. Las ! Les admirateurs de Scipion l'Africain,



À gauche, Cristina Kirchner, la présidente argentine. À droite, David Cameron, le Premier Ministre britannique. En fond d'image, le futur paysage des îles Falkland ?



## La tension remonte d'un cran aux Falkland

Avis de grand frais sur l'Atlantique sud : l'alliance sud-américaine Mercosur, « marché commun » qui réunit Argentine, Brésil, Uruguay et Paraguay, a fermé le 20 décembre 2011 ses ports aux quelque 25 navires arborant le pavillon des Falkland. Cette décision hautement symbolique et applaudie comme telle à Buenos Aires intervient alors que le Royaume-Uni s'apprête à célébrer en juin 2012 le 30<sup>e</sup> anniversaire de la reconquête des îles (voir p. 68). Si l'Argentine n'a jamais renoncé à ses revendications sur l'archipel, ces tensions ne surgissent pas tout à fait par hasard : des prospecteurs

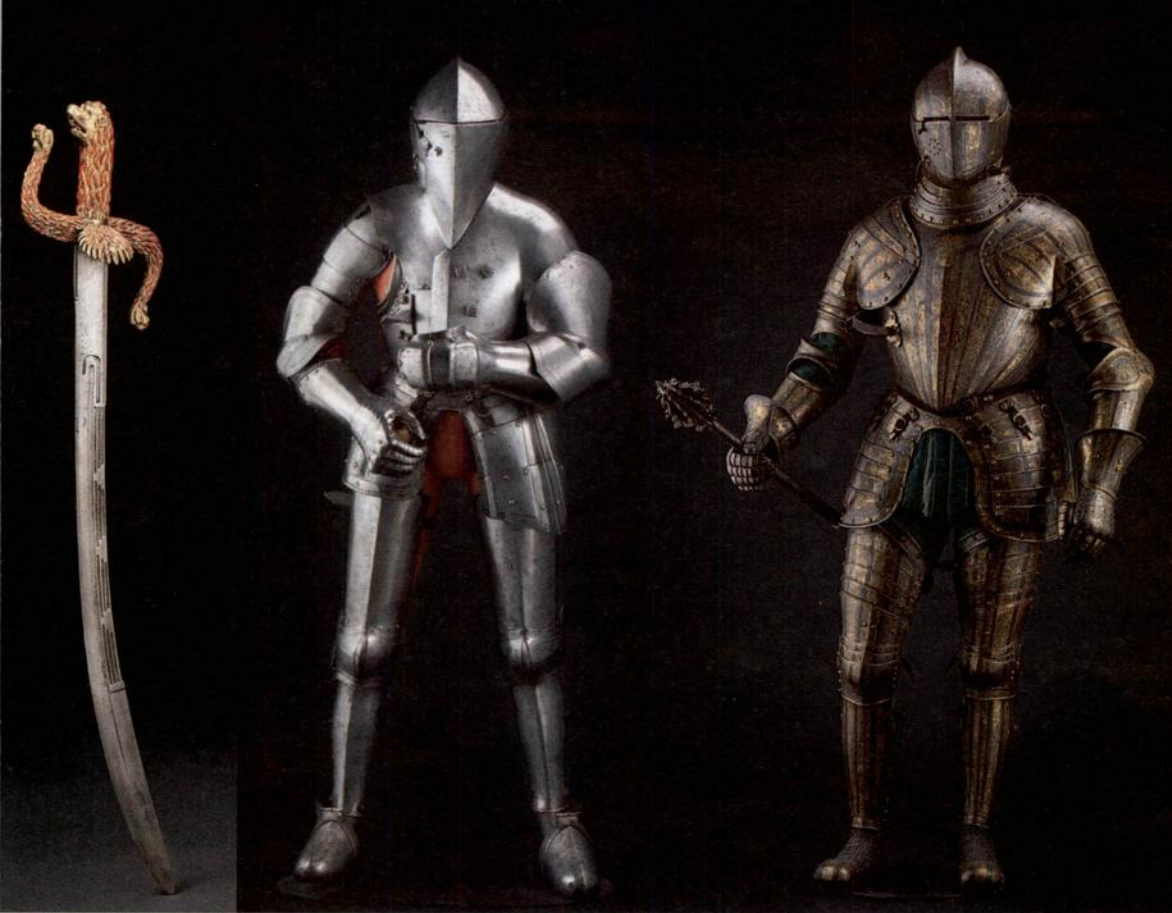
l'affirment, il y a du pétrole sous les moutons et les poissons qui composent l'essentiel des ressources traditionnelles de l'archipel. Et le gouvernement de la présidente Cristina Kirchner a bien l'intention de tout faire pour empêcher que les Britanniques ne s'approprient l'éventuel pactole. Ainsi, le Sénat argentin a adopté en mars 2011 une loi interdisant à toute société basée en Argentine d'apporter une aide quelconque aux prospecteurs sans autorisation gouvernementale. Mais cela suffira-t-il ? En septembre, la société de prospection britannique Rockhopper Exploration a annoncé qu'elle serait en mesure

de démarrer la production en 2016 à partir d'un champ contenant 350 millions de barils (55,65 milliards de litres), avec pour objectif de produire 120 000 barils (19 millions de litres) par jour en 2018. Depuis, l'Argentine réclame de nouvelles négociations, tandis que le Foreign Office réaffirme vouloir « protéger les droits des îliens [très majoritairement probritanniques, NDLR] à déterminer leur propre futur politique ». Cristina Kirchner peut appuyer ses revendications sur la bonne situation économique de son pays et compter sur le soutien des États voisins. Mais l'Argentine, qui n'a plus à disposition qu'une

« aviation sinistrée » (voir l'article de Benoist Bihan dans DSI n° 78), n'a pas vraiment les moyens d'une seconde aventure militaire. Les Britanniques non plus : David Cameron affronte une grave crise, avec un budget de défense en repli de 8 % sur la période 2011-2015. La Royal Navy n'a, elle, plus de porte-avions jusqu'à la livraison du premier des deux porte-avions de la classe *Queen Elizabeth* prévue pour (au mieux) 2019. En attendant, ses pilotes vont s'entraîner... sur Rafale à bord du *Charles de Gaulle*, en vertu de l'accord de coopération aéronavale passé en novembre 2010 entre la France et le Royaume-Uni. ■ P.G.

le vainqueur d'Hannibal, en seront pour leurs frais : la dépouille de celui que certains jugent « plus grand que Napoléon » n'y est pas  
 ●●● Newt Gingrich, un des candidats républicains à la Maison Blanche, a promis en cas d'élection de faire élever un monument à la mémoire des soldats noirs morts dans les rangs nordistes lors de la bataille de Petersburg (1864). On attrape des voix comme on peut  
 ●●● Au Québec, le Centre d'histoire de la Presqu'île a acquis la certitude que l'épée de Montcalm se trouve au Musée royal d'Ontario.





PIERRE BERGÉ & ASSOCIÉS

## Il y a 300 ans...

### Le 24 janvier 1712 naît à Berlin Frédéric II dit « le Grand »,

roi de Prusse et électeur de Brandebourg. Épris de sciences, de philosophie et de musique, il est aussi le plus redoutable capitaine de son temps. Bien que maintes fois vaincu – et de façon cuisante –, Frédéric II parvient toujours à se rétablir, grâce à son talent de tacticien : il remet au goût du jour l'ordre oblique (voir G&H n° 1), renforçant une aile et refusant l'autre, et remporte ainsi les victoires modèles de Hohenfriedberg (1745) et Leuthen (1757). Il meurt en 1786, laissant un royaume agrandi de la Silésie (1763) et de la Prusse occidentale (1772), ainsi qu'une tradition militaire qui, revivifiée après Napoléon, fera trembler l'Europe. ■

## Vente d'objets guerriers pour 524 000 euros !

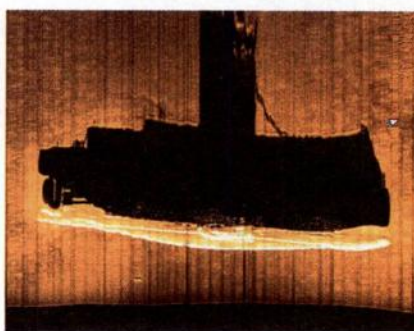
Chez Pierre Bergé & Associés, le 13 décembre 2011, à Bruxelles, sont partis ces trois magnifiques objets de la prestigieuse collection d'armes Karsten Klingbeil. Ci-dessus, un sabre allemand du XVII<sup>e</sup> siècle à double tranchant avec une garde en cuivre doré sertie de

coraux rouges. La lame fait 75 cm. Deux armures ont également fait monter les enchères. La première, celle de gauche, vient d'Italie du Nord et date de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Ses 29 kg se portaient durant les joutes. La seconde, le joyau de la vente, c'est cette armure

de bataille de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle en acier bleui, décorée de bandes gravées à l'eau-forte et dorées. Elle provient des ateliers milanais de Pompeo della Cesa, fournisseur de la cour du roi d'Espagne. La hauteur est de 176 cm, le poids de 17,6 kg. ■ J.L.

## Deux nouveaux sous-marins émergent de l'oubli

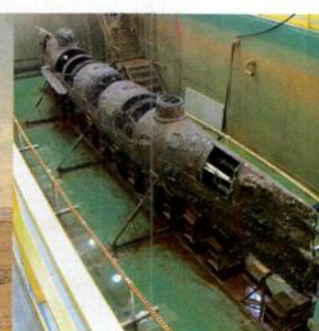
L'épave du sous-marin britannique *Olympus* (N35), coulé le 8 mai 1942 au large de l'île de Malte, a été localisée et identifiée le 12 janvier 2012 (à gauche, son image sonar) par des plongeurs de la société américaine Aurora Trust, basée à Key Largo (Floride). Le submersible de la classe *Odin*, mis à flot en 1927, avait heurté une mine avec 100 hommes à bord, alors qu'il tentait de forcer le blocus italo-allemand autour de l'île, qui durait depuis trois ans. L'*Olympus* devait assurer le ravitaillement de la garnison assiégée. Onze



hommes seulement ont survécu. Jugé en excellent état, à l'exception des dégâts causés par l'explosion de la mine, l'*Olympus* repose par 115 m de fond à 11 km au nord-est de Malte. Les autorités britanniques refusent de communiquer l'emplacement exact de l'épave afin de dissuader les chasseurs



de trophées. Ce même 12 janvier, c'est l'épave de l'engin confédéré *Hunley* (photos au centre et à droite) qui a été livrée aux regards du public au Warren Lasch Conservation Center de Charleston (Caroline du Sud). Le 17 février 1864, le *Hunley* coule le *Housatonic*, navire de l'Union et première



victime d'une attaque sous-marine de l'histoire. Disparu lui-même à la suite de l'attaque avec son équipage de huit hommes, le navire de 12 m a été découvert en 1995 puis récupéré (à l'envers) en 2000. Longuement traité contre la corrosion, il n'a été remis daplomb qu'en juin 2011. ■ M.P.

Après avoir nié, le musée a reconnu en être propriétaire. Si l'arme est bien celle du marquis battu de 1759 – ce qui n'est pas prouvé –, le Centre d'histoire de la Presqu'île demande son rapatriement dans la Belle Province ••• Le 5 décembre 2011, la police allemande a annoncé qu'elle avait perquisitionné les domiciles de six personnes soupçonnées d'avoir participé au massacre d'Oradour-sur-Glane, le 10 juin 1944. Les six octogénaires appartenaient au régiment Der Führer de la division SS Das Reich qui a assassiné de sang-froid 642



## Mort d'un maître espion de la Seconde Guerre mondiale

Gevork Vartanian est mort à Moscou, à l'âge de 87 ans, le 10 janvier 2012. Vartanian, d'origine



CORBIS

arménienne, est né en Iran en 1924, où son père était déjà agent secret soviétique infiltré sous une « couverture » de commerçant. Entré dans le renseignement dès l'âge de 16 ans, il restera dans l'histoire comme l'homme qui a fait échouer l'opération montée par les services secrets nazis d'Ernst Kaltenbrunner et Otto Skorzeny dans le but d'assassiner Churchill, Roosevelt et Staline lors de la conférence de Téhéran, en 1943. Cette opération sera un échec complet, et Vartanian sera fait Héros de l'Union soviétique. Mais sa véritable identité ne sera révélée qu'en 2000. Il aura ainsi l'occasion de rencontrer la petite-fille de Churchill (photo ci-dessus) et d'être remercié par les Occidentaux pour services rendus à la cause alliée. Cet épisode a été l'objet d'un film franco-soviétique sorti en 1981, avec notamment Alain Delon et Curd Jürgens, et intitulé *Téhéran 43, nid d'espions*. ■ L.H.

## Les héritiers Renault perdent un premier procès

La confiscation-nationalisation des usines Renault, ordonnée en 1945 par le gouvernement de Gaulle pour punir leur propriétaire, Louis Renault, accusé de collaboration, aurait été prononcée sur des bases juridiques douteuses et serait donc invalide. C'est sur cette argumentation que l'avocat des héritiers Renault, M<sup>e</sup> Thierry Lévy, s'est fondé pour réclamer l'indemnisation de ses clients. Mais, le 11 janvier 2012, le tribunal de grande instance de Paris s'est déclaré incompétent pour juger, rejetant ainsi les réclamations des plaignants. Le procès, appuyé sur une nouveauté procédurale, a fait grand bruit en remettant en lumière le rôle joué par Louis Renault entre 1940 et 1944. L'industriel, qui rencontre Hitler en 1935 à Berlin et tient alors

quelques propos en faveur d'une alliance automobile européenne contre les Anglo-saxons, est proche par son entourage de l'ultra-droite. Sa femme Christiane est la maîtresse de l'écrivain fascisant Pierre Drieu la Rochelle. Son neveu par alliance François Lehideux, administrateur des usines Renault, devient à Vichy un ardent promoteur de la collaboration industrielle avec l'Allemagne. Mais Louis collabore-t-il personnellement ? Ses défenseurs remarquent en particulier que si Renault ne soutient pas la Résistance, la productivité des usines reste modeste (ce qui s'explique également par le manque de main-d'œuvre, les bombardements alliés...). Louis Renault, malade, est mort en prison le 24 octobre 1944, dans des circonstances pas très claires. Le débat n'est pas terminé : les héritiers Renault souhaitent continuer leur action en justice. ■ P.G.

## Les Celtes ont aidé les Romains à conquérir leur propre pays

Après neuf ans de travaux de restauration, le casque de parade romain trouvé à Hallaton (près de Leicester, à 140 km au nord de Londres) vient d'être dévoilé au public au Harborough Museum (Market Harborough). Cette pièce de fer recouverte d'une feuille d'argent de 40 cm de haut, délicatement décorée d'un buste féminin, était vouée à orner la tête d'un cavalier à la parade. Elle a été trouvée en miettes en 2000 dans un trésor daté de l'an 43, année de la conquête de la grande

île ordonnée par l'empereur Claude. La surprise tient moins au casque lui-même qu'au trésor qui l'accompagnait : une masse de 5 000 pièces de monnaie, lingots d'argent et autres objets au beau milieu d'une montagne d'os de porc, typiques de la tombe d'un chef tribal breton. La trouvaille, estiment les archéologues britanniques, montre donc que des cavaliers celtes, auxiliaires des légions, ont bien collaboré à la conquête de la Grande-Bretagne. Il est en effet improbable qu'un tel objet de cérémonie ait pu être capturé sur un champ de bataille : le plus vraisemblable est qu'il ait été remis par les Romains comme un cadeau, ou une récompense. ■ P.G.



## Les Américains voulaient empoisonner les récoltes japonaises

Des archives militaires australiennes déclassifiées récemment et publiées par le quotidien *The Courier-Mail* (Brisbane) montrent que les Américains avaient accumulé en juillet 1945 des stocks de produits chimiques

suffisants pour détruire 10 % des récoltes de riz japonaises, tout en visant les potagers individuels des habitants. Ces informations auraient été passées en 1948 à l'armée australienne, qui évaluait alors le potentiel des armes chimiques. Une telle attaque aurait été très difficile à mettre en œuvre et son utilité se serait limitée à un usage tactique, ont estimé les experts australiens à l'époque. ■ P.G.

personnes dont 247 enfants ••• Le 11 janvier 2012, une équipe d'archéologues de l'université d'Osnabrück a annoncé avoir identifié les légionnaires romains qui ont participé à une violente bataille contre les Germains, à Harzhorn, vers 235. Grâce à une hache de combat gravée, l'on sait qu'il s'agit de soldats venus de la région de Singidunum, aujourd'hui Belgrade. Menée par l'empereur Maximin le Thrace, la III<sup>e</sup> légion « serbe » s'est enfoncée dans les forêts de Germanie bien plus loin qu'on l'avait pensé jusqu'ici ••• Selon un sondage conduit





## Hommage aux femmes de réconfort coréennes

Une statue commémorant le martyr des « femmes de réconfort » coréennes a été érigée le 14 décembre 2011 juste en face de l'ambassade du Japon à Séoul. Financé par des citoyens sud-coréens, le monument de bronze montre une jeune fille en habit traditionnel (photo de

droite). Il symbolise le calvaire des 200 000 jeunes Coréennes forcées par l'occupant nippon à servir dans les bordels militaires de l'armée impériale durant la Seconde Guerre mondiale. Le porte-parole du gouvernement japonais a trouvé « extrêmement regrettable » l'inauguration

de la statue et demandé son enlèvement. Le gouvernement sud-coréen, embarrassé, a rappelé que des centaines de survivantes manifestent depuis vingt ans, toutes les semaines, devant l'ambassade japonaise pour exiger réparation officielle de leurs souffrances (photo de

gauche). L'attitude japonaise sur cette question contraste avec son offre d'excuses, annoncée une semaine avant, au gouvernement d'Ottawa pour les traitements inhumains subis par 1 400 soldats canadiens faits prisonniers à Hong Kong il y a soixante-dix ans. ■ J. L.

## Les chevaliers aussi victimes de troubles posttraumatiques

A priori, on ne s'y attendait guère. Le chevalier médiéval demeure dans notre imaginaire comme l'un des plus parfaits exemples du « guerrier ultime », courageux et amoureux du combat jusqu'à la limite de la psychopathie. Et pourtant... Selon une étude de l'historien Thomas Heeboll-Holm, de l'université de Copenhague, il convient d'en finir avec cette croyance faisant des hommes du Moyen Âge un ramassis de brutes épaisses. Après avoir longuement relu, réinterprété et réanalysé les sources — y compris littéraires —, le chercheur danois n'hésite pas à affirmer que les chevaliers, qui vivaient et combattaient

dans des conditions matérielles bien pires que celles des soldats actuels, pouvaient eux aussi souffrir des syndromes aujourd'hui regroupés par les psychiatres militaires sous l'appellation de PTSD pour *Post-Traumatic Stress Disorder*. En d'autres termes, les chevaliers médiévaux pouvaient souffrir de tous les maux affectant

les soldats du XX<sup>e</sup> siècle : stress intense, dépression, crises de délire ou de panique incontrôlée, désespoir, peur, sentiment d'impuissance, cauchemars, anxiété, etc., et ce dans les semaines ou les mois suivant l'événement traumatique, à savoir le combat. Le Danois s'est notamment appuyé sur la chronique française de

Geoffroy de Charny, qui s'étend longuement sur la triste, sordide et souvent atroce réalité de la vie et de la mort des chevaliers. Ces conclusions sont confirmées par l'historien américain Richard W. Kaeuper, de l'université de Rochester, traducteur de Geoffroy de Charny. Selon Kaeuper, la seule véritable différence d'avec les soldats actuels est que ces derniers, tout au moins en Occident, délaissent un quotidien confortable pour aller remplir leurs missions puis reviennent à un quotidien confortable, ce qui n'était pas le cas au Moyen Âge. ■ L. H.



Dans sa forme extrême, le PTSD peut prendre l'allure d'un jeu trompe-la-mort. Au Moyen Âge, comme dans *Le Septième Sceau* de Bergman, ou au XX<sup>e</sup> siècle au Vietnam, comme dans *Voyage au bout de l'enfer*.

en janvier 2012 par l'Académie des sciences tchèque, la moitié de la population est favorable à l'abolition des décrets signés par le président Beneš en 1945. Cette nette progression de la tendance abolitionniste ne peut que réjouir l'Allemagne, dont les relations avec la république voisine sont toujours empoisonnées par cette question. Rappelons qu'entre 1945 et 1947, suite à ces décrets, entre 600 000 (selon les Tchèques) et 2,5 millions (selon les Allemands) de germanophones des Sudètes ont été chassés de leurs foyers en Tchécoslovaquie.



# ABONNEZ-VOUS !

## OFFRE EXCEPTIONNELLE



# SCIENCE-VIE GUERRES & Histoire

**2 ANS | 12 numéros**  
(Prix de vente en kiosque : 71,40 €)

**+ le set  
COUTEAUX LAGUIOLE**  
(Prix public : 25 €)

**55 €**  
au lieu de 96,40 €  
**SEULEMENT**

soit  
**42%**  
de réduction



### Le set couteaux Laguiole

Ce set comprend :  
**1 couteau pliant**  
(lame 12 cm, tire-bouchon, rivets et clous laiton, acier inox)  
et **1 porte-clés**  
(bois naturel, lame 6 cm, acier inox).  
Fabriqué au Pakistan

## BULLETIN D'ABONNEMENT

Commandez en ligne sur le site  
[www.kiosquemag.com](http://www.kiosquemag.com)  
C'est rapide, pratique et sécurisé

À compléter et retourner dans une enveloppe affranchie avec votre règlement à : Guerres & Histoire - TSA 10005 - 8, rue François Ory - 92543 Montrouge Cedex

**OUI, je m'abonne à Guerres & Histoire pour 2 ans (8 numéros) pour seulement 55€ au lieu de 96,40€\*. Je recevrai le set couteaux Laguiole.** [40295]

Je peux acquérir seulement les **8 prochains numéros de Guerres & Histoire** pour 54,90 €. [40303]

Je commande seulement le **set de couteaux Laguiole** pour 25 €. [40311]

### > Mes coordonnées :

Nom \_\_\_\_\_ Prénom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Complément d'adresse \_\_\_\_\_ Code postal | | | | | Ville \_\_\_\_\_  
(résidence, lieu-dit, bâtiment)

Tél | | | | | \_\_\_\_\_ E-mail \_\_\_\_\_

Grâce à votre n° de téléphone (portable) nous pourrions vous contacter si besoin pour le suivi de votre abonnement.

Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles des partenaires de Guerres & Histoire (Groupe Mondadori)

### > Je règle l'abonnement par :

Chèque bancaire ou postal à l'ordre de *Guerres et Histoire*

CB | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |

Date et signature obligatoires

Date d'expiration | | | | | Cryptogramme | | | | |

Les 3 chiffres au dos de votre CB.

\*Prix public et prix de vente en kiosque. Offre valable pour un 1<sup>er</sup> abonnement livré en France métropolitaine jusqu'au 31/05/2012. Je peux acquérir séparément chacun des numéros de *Guerres et Histoire* au prix de 5,95 € frais de port non inclus. Vous ne disposez pas du droit de rétractation de 7 jours pour l'abonnement au magazine. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, cette opération donne lieu à la collecte de données personnelles pour les besoins de l'opération ainsi qu'à des fins de marketing direct. Ces informations sont nécessaires pour le traitement de votre commande, vous disposez d'un droit d'accès aux données vous concernant, ainsi que votre droit d'opposition, en écrivant à l'adresse d'envoi du bulletin. Vous êtes susceptibles de recevoir des propositions commerciales de notre société pour des produits et services. Si vous ne le souhaitez pas, veuillez cocher la case ci-contre

Visuels non contractuels



# Le Liberia au cœur

En 1990, l'insurrection menée par Charles Taylor fait basculer le pays dans la guerre civile. Un conflit où les combattants, des enfants



**Les rebelles, ultraviolents, ivres et drogués, se baladent dans les rues nus ou déguisés avec tout ce qu'ils récupèrent lors des pillages.**



# des ténèbres

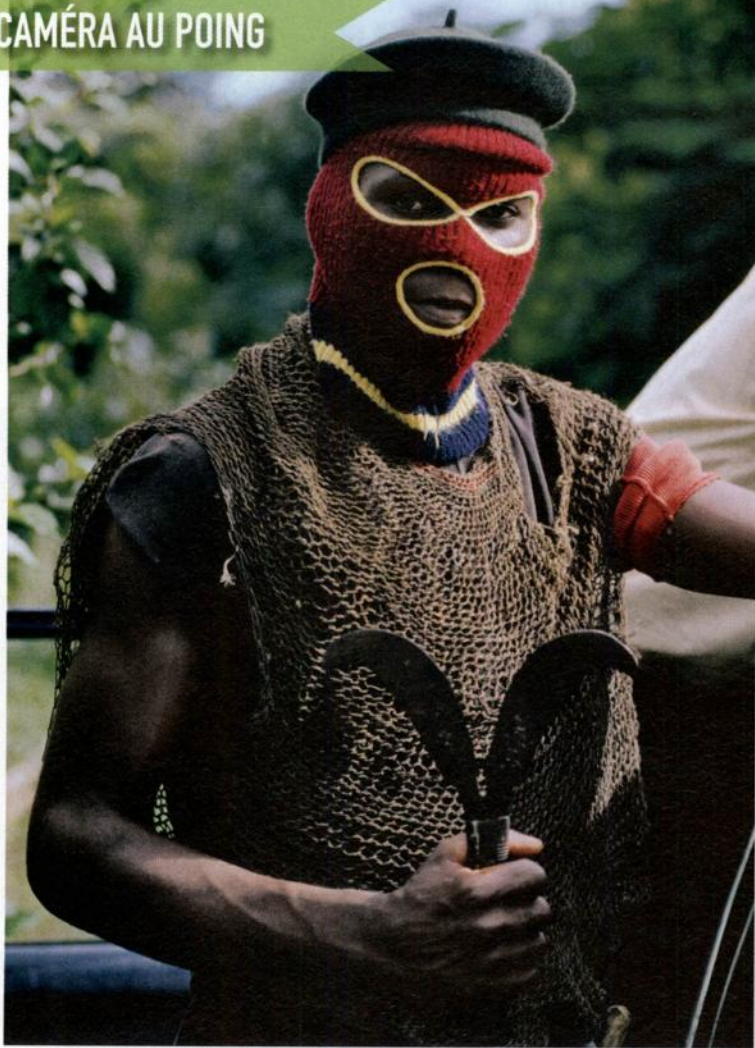
Texte : François Malys • Photos : Patrick Robert/Corbis

Parfois, font preuve d'une cruauté sans bornes. Le photographe Patrick Robert est le témoin de cette plongée en enfer.



En 1990, quelques mois après le début de l'insurrection, les rebelles du NPFL de Charles Taylor montent au front contre les forces loyalistes du président Samuel Doe réfugiées dans la capitale, Monrovia, dont ils finiront par s'emparer (à gauche). C'est pour effrayer l'adversaire qu'ils portent masques, perruques et vêtements pillés dans les magasins de Monrovia. Ce combattant du NPFL (à droite) a même complété sa tenue par des gants de jardinage pourtant peu pratiques pour actionner la détente de sa kalachnikov.



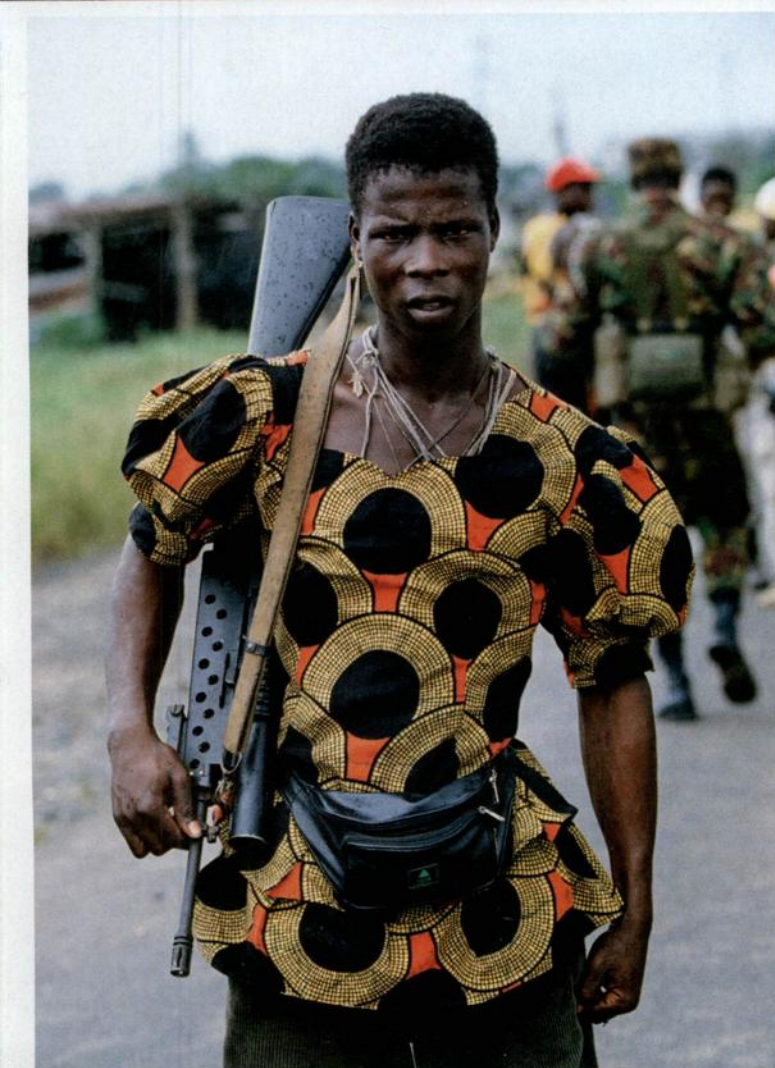


« On cherche à faire peur à l'ennemi par sa tenue, par des masques. Il faut faire croire qu'on a des pouvoirs. »



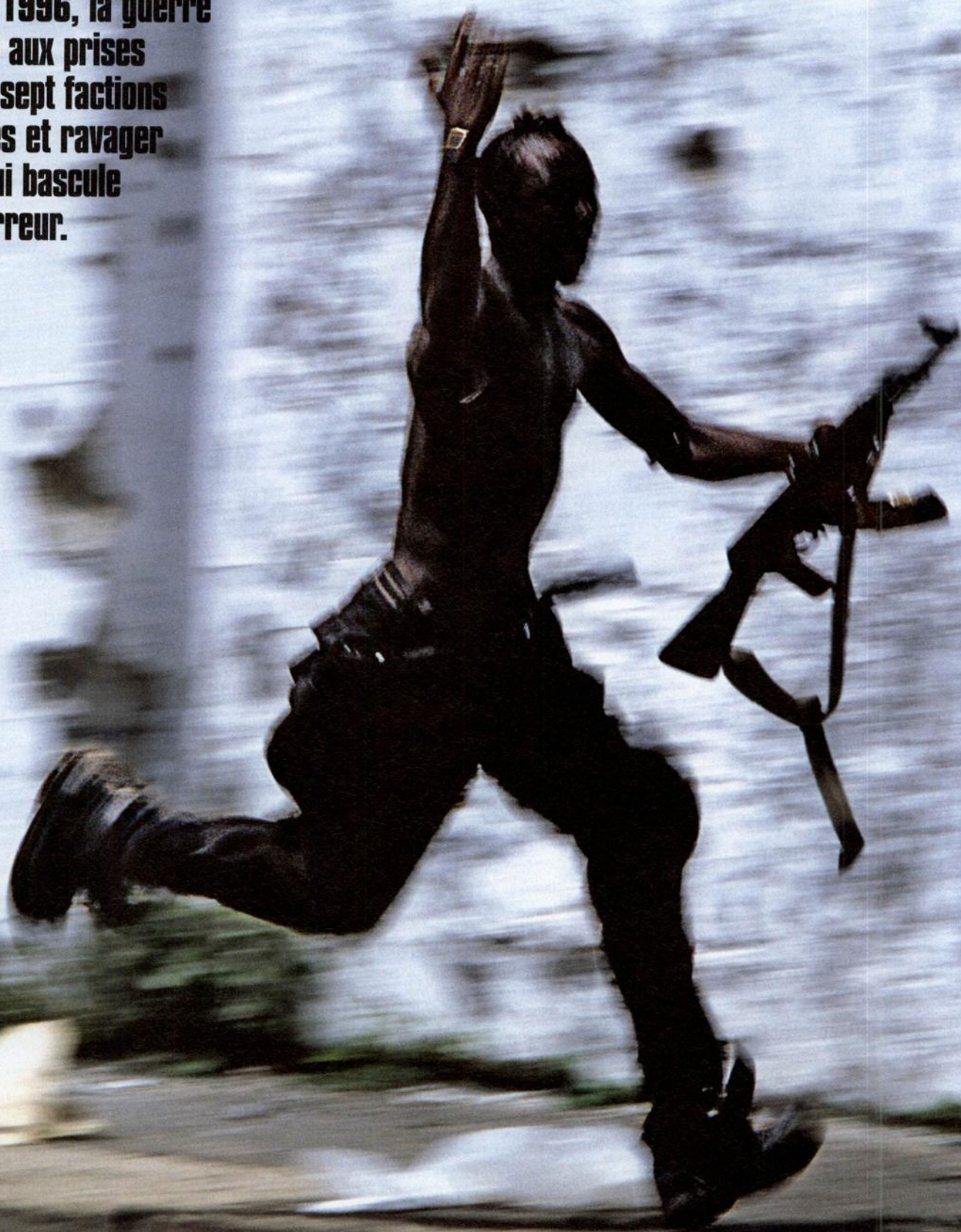


Un armement disparate (pistolet mitrailleur PPS-43, fusil d'assaut M16 ou FN-FAL) et les tenues les plus incroyables pour ces partisans de Prince Johnson lancés en 1990 à l'assaut de Monrovia. À noter le port de la perruque, symbole de la femme moderne qui a réussi. Ci-contre, des enfants soldats: d'abord armés de machette, ils servent, selon leur âge, comme auxiliaires, en portant les munitions par exemple, mais peuvent aussi constituer de véritables groupes de combat. Les soldats guinéens de l'Ecomog, la force d'interposition de la Cedeao envoyée à l'été 1990, ne tardent pas à ressembler aux autres combattants (en bas à gauche). En témoignage, ce crâne, symbole de terreur, porté sur la poitrine par l'un d'entre eux.





**Jusqu'en 1996, la guerre va mettre aux prises au moins sept factions différentes et ravager le pays qui bascule dans l'horreur.**







Plusieurs semaines d'affrontements furieux sont nécessaires aux partisans de Taylor et Prince Johnson pour prendre Monrovia. Ils en seront chassés, en octobre 1990, par l'Ecomog. Ce sera le prélude à d'incessants combats urbains. Si certains rebelles sont grimés (*en haut à droite*), d'autres combattent nus, tel cet homme armé d'une machette (*au centre*). Selon la magie africaine, les vêtements sont visibles par l'adversaire. Ne pas en porter assure de ne pas être vu. En bas, des hommes de Prince Johnson s'emparent d'un soldat de Doe après qu'une roquette de RPG-7 lui a arraché le pied. « Il a été exécuté quelques minutes plus tard. Des témoins nous ont dit qu'on lui avait mangé le cœur », raconte Patrick Robert.





**Q** uatorze années de guerre civile entrecoupées d'accalmies, 250 000 morts et, sur les télévisions du monde entier, les images effrayantes d'un pays ravagé retournant à la barbarie. L'histoire du Liberia avait pourtant débuté sur une idée généreuse quand, en 1822, une société philanthropique américaine, la National Colonization Society of America,

décide d'acheter ce bout d'Afrique dans le but d'y faire retourner d'anciens esclaves. Mais ces Afro-Américains qui prennent le contrôle du pays y recréent une véritable société coloniale dans laquelle les « natives » sont contraints au travail forcé et n'obtiendront le droit de vote qu'en 1945. Le Liberia prend un virage en 1980 avec l'assassinat dans son lit du président William Tolbert par les hommes de Samuel Doe, un sergent-chef autochtone qui, après avoir fait exécuter tout le gouvernement en public, installe un régime de fer. Si le nouvel homme fort échappe à de multiples coups d'État, l'insurrection qui éclate le 24 décembre 1989 va lui être fatale.

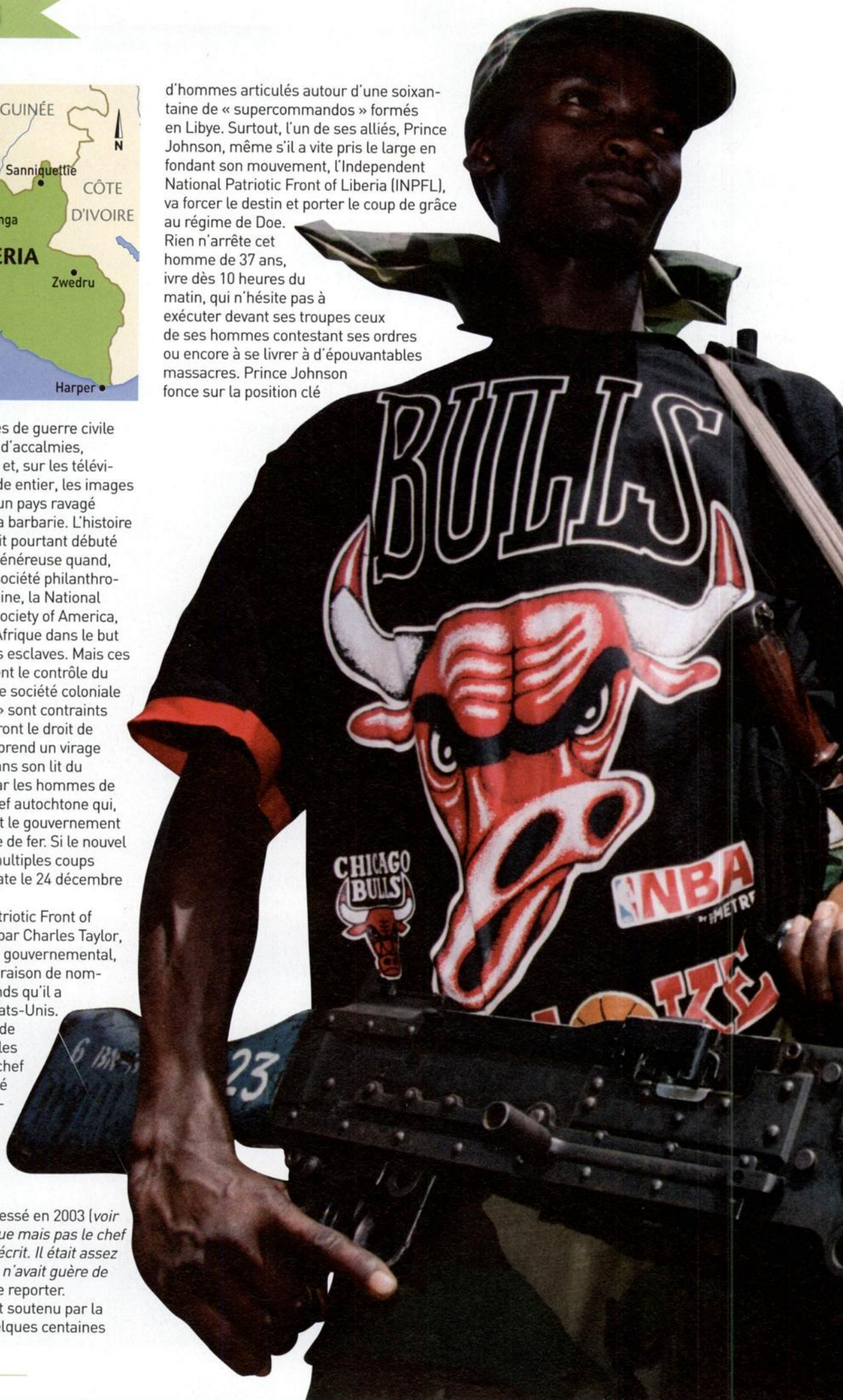
Les rebelles du National Patriotic Front of Liberia (NPFL) sont menés par Charles Taylor, 41 ans, ancien fonctionnaire gouvernemental, surnommé « Superglu » en raison de nombreux détournements de fonds qu'il a commis avant de fuir aux États-Unis.

Très vite, il annexe une grande partie du pays. Formé dans les universités américaines, le chef de l'insurrection est présenté comme intelligent et sympathique par le photographe Patrick Robert, qui, dès mai 1990, est sur place pour couvrir le conflit et y retournera plusieurs fois avant d'y être sévèrement blessé en 2003 (voir p. 27). « C'était un fin politique mais pas le chef de guerre qu'on a souvent décrit. Il était assez mauvais stratégiquement et n'avait guère de courage physique », ajoute le reporter.

Mais Taylor est massivement soutenu par la population et dispose de quelques centaines

d'hommes articulés autour d'une soixantaine de « supercommandos » formés en Libye. Surtout, l'un de ses alliés, Prince Johnson, même s'il a vite pris le large en fondant son mouvement, l'Independent National Patriotic Front of Liberia (INPFL), va forcer le destin et porter le coup de grâce au régime de Doe.

Rien n'arrête cet homme de 37 ans, ivre dès 10 heures du matin, qui n'hésite pas à exécuter devant ses troupes ceux de ses hommes contestant ses ordres ou encore à se livrer à d'épouvantables massacres. Prince Johnson fonce sur la position clé





du pays, sa capitale Monrovia, dont il parvient à prendre le port. La Communauté économique des États d'Afrique de l'Ouest (Cedeao) réagit dans l'été en créant une force d'interposition, l'Ecomog. Au terme de difficiles négociations avec Prince Johnson, elle parvient à débarquer à Monrovia et organise deux rencontres entre le chef rebelle et le gouvernement de Doe.

La seconde tourne au massacre : les hommes de Prince Johnson exécutent la totalité de l'état-major et du gouvernement. Quant à Samuel Doe, deux cassettes vidéo montrent le long supplice qui lui est infligé. Sur la première, on y voit Prince Johnson, savourant une bière derrière un bureau en se faisant éventer pendant que ses hommes coupent les oreilles du président déchu. Une autre montre ce dernier nu et baignant dans son sang, en pleine rue, toujours interrogé dans une atmosphère de lynchage. Il mourra dans la nuit du 9 septembre 1990 et son corps sera

baladé dans une brouette dans les rues de la ville avant d'y être exhibé. Dès lors, tout est en place pour que l'apocalypse débute. D'abord avec la bataille de Monrovia menée

## L'apparition d'enfants soldats va fortement marquer l'opinion.

contre les troupes loyalistes par celles de Charles Taylor et de Prince Johnson. Une fois la capitale prise, l'Ecomog parvient à en chasser les rebelles en octobre 1990.

Jusqu'en 1996, la guerre va ainsi mettre aux prises au moins sept factions différentes et ravager le pays qui bascule dans l'horreur. Pour un monde qui croyait la guerre finie avec la chute du communisme, ces images venues d'Afrique sont un choc : on y voit des rebelles, ultra-violents, ivres et drogués qui se baladent dans les rues nus ou ridiculement déguisés avec tout ce qu'ils récupèrent lors des

Ce combattant armé d'une mitrailleuse FN-MAG de 7,62 mm arbore un T-shirt des Chicago Bulls, célèbre équipe de basket-ball américaine. Les Libériens ont une fascination pour les États-Unis. « Si l'on avait, dès le début, envoyé 300 marines, cette guerre n'aurait pas eu lieu », estime Patrick Robert.

pillages. « *Même au fin fond du pays, ils ont des magnétoscopes et sont abreuvés de cassettes vidéo de kung-fu, de films de Rambo. D'où la violence ambiante. Quant aux pillages, il faut se mettre à la place de ces gens qui vivent dans des conditions misérables et se retrouvent soudain en ville, temple de la consommation* », explique Jean-Hervé Jézéquel, chercheur enseignant au Laboratoire des Afriques dans le monde de l'université Bordeaux IV et qui a effectué plusieurs séjours au Liberia dans les années 2000. Dans ce carnaval funèbre, ce monde où les amulettes et les gris-gris sont censés protéger les combattants, le surnaturel a sa part et tous ces miliciens cherchent aussi à impressionner l'adversaire : « *C'est une guerre de basse intensité technologique donc on cherche à faire peur à l'ennemi par sa tenue, par les masques que l'on porte. Il faut que l'homme en face croie qu'on a des pouvoirs* », poursuit le chercheur.

C'est l'apparition d'enfants soldats, parfois pas plus hauts que leur AK-47, qui va marquer l'opinion et sera à l'origine de différentes lois internationales qui serviront en partie à poursuivre les criminels de guerre libériens. « *Cela a beaucoup choqué que des enfants soient tués ou combattent mais il faut comprendre que dans ce type de guerre, le but est d'éliminer totalement l'adversaire*, dit Patrick Robert. *Les enfants et les femmes sont donc des cibles évidentes. Ensuite, les enfants ont d'autres avantages : ils obéissent aux adultes et sont de bons combattants car parfaitement inconscients.* » « *Je ne pense pas qu'il y ait eu un aspect génocidaire au Liberia comme ce fut le cas au Rwanda*, remarque Jean-Hervé Jézéquel. *En revanche, on oublie que, là-bas, les enfants sont utilisés comme force de travail. La guerre n'est donc qu'une continuité. C'est également un moyen pour eux de se protéger ainsi que leur famille mais aussi d'accéder au pouvoir.* »

En 1997, Taylor est élu président au terme d'une campagne durant laquelle il a utilisé un slogan qui en dit long sur l'état de dévastation du pays : « *He kill my ma, he kill my da, il vote him* » (« Il a tué ma mère, il a tué mon père, je vote pour lui. ») La popularité toujours. Et un régime entretenu par l'argent des marchands d'armes et autres trafiquants venus d'un peu partout. Mais d'autres rebelles apparaissent et la guerre reprend. En 2003, Taylor a perdu tous ses soutiens et s'exile vers le Nigeria avant

d'être poursuivi par le Tribunal spécial pour la Sierra Leone pour 17 chefs d'inculpation dont ceux de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité. Car le rebelle a voulu étendre sa guerre aux pays voisins et notamment profiter des *blood diamonds* (« diamants de sang ») de la Sierra Leone. Incarcéré à Freetown, son procès débute en 2007 à La Haye et la décision a été mise en délibéré en mars 2011. Quant à Prince Johnson, c'est aujourd'hui un politique talentueux : sénateur de sa région, il est arrivé troisième au premier tour de la présidentielle d'octobre 2011 avant de se rallier à la dernière minute à Ellen Johnson Sirleaf, présidente sortante, première femme à occuper ce poste en Afrique et prix Nobel de la paix 2011. Il a vite assimilé son métier d'homme politique. Ainsi, lors de la campagne électorale, quand les journalistes de l'AFP l'ont interrogé sur la fameuse cassette et la mort horrible de Samuel Doe, la réponse de l'ancien chef de guerre a été simple : « *Quelle vidéo ?* » ■

## Patrick Robert



Le chaos : c'est la situation dans laquelle Patrick Robert, 53 ans, avoue se sentir le plus à l'aise pour exercer son métier de photographe de guerre. Dans les années 1980, il est en Afghanistan, en Libye quand les Américains bombardent Tripoli, puis il se

spécialise dans les conflits africains, « *ces guerres qui n'intéressent pas les rédacteurs en chef.* » *Somalie, Sierra Leone, Rwanda et Liberia où il effectue de nombreux séjours dans des conditions particulièrement difficiles.* « *Je ne rentrais que quand j'étais à bout de fatigue.* » En 2003, il accompagne des miliciens gouvernementaux qui s'opposent à une attaque de rebelles à 30 km de Monrovia quand une balle de kalachnikov le jette à terre. Conscient, il est pris en charge à l'hôpital du Comité international de la Croix-Rouge. Il est opéré, y laisse un rein, trente centimètres d'intestins après avoir fait un infarctus sur la table d'opération. Il sera évacué par un commando des forces spéciales françaises venu le chercher en Transall.



LE DOSSIER

# La belle armée de la République

Par Pierre Grumberg, avec Michel Goya

**Le 11 novembre 1918, la France n'est pas seulement l'une des puissances alliées victorieuses. Elle peut revendiquer la meilleure armée du monde : la mieux équipée, la plus novatrice, la mieux soignée. Elle possède un commandement et des compétences qui n'ont rien à envier aux Allemands. Et c'est à elle-même qu'elle doit son succès.**

Le mot **tank** (« réservoir ») est un nom de code choisi fin 1915 par les Britanniques pour protéger le secret des essais de blindés chenillés en cours. L'idée de l'engin peut être attribuée conjointement, en 1903, au capitaine français Levassieur et à l'écrivain britannique H.G. Wells, qui décrit des « cuirassés terrestres » dans une nouvelle du même nom. Mais ce sont les Britanniques qui lancent la première opération le 15 septembre 1916, pendant la bataille de la Somme.

« **Q**ui a vu ce jour a vécu », aurait glissé Georges Clemenceau, président du Conseil, au maréchal Pétain le 14 juillet

1919. La formule, vraie ou non, n'est pas mauvaise. Le « défilé de la victoire » auquel ses deux grands architectes viennent d'assister marque en effet un apogée dans l'histoire militaire française. Des alliés victorieux — qui sont tous venus y compris les Japonais —, les Français sont les derniers à parader, façon de souligner leur prééminence. Pour cette fête du kitsch patriote à laquelle participent deux millions de citoyens en liesse, oubliant pour un jour les âpres luttes sociales du moment, les canons allemands empilés place de la Concorde ont été transformés en perchoirs pour coqs. Menés par le trio de maréchaux vainqueurs — Foch et Pétain bien sûr mais aussi Joffre en souvenir de la Marne —, des cavaliers obsolètes accompagnent les chars d'assaut et mille mutilés sur leurs pathétiques voitures sous l'Arc de Triomphe où ne repose pas encore le soldat inconnu. La France, ce jour-là, communique vraiment avec son armée. Elle a payé la victoire d'un million et demi de morts (voir encadré p. 37). Mais la fierté est légitime. Jamais, sauf sous la Révolution et l'Empire, le pays n'a disposé d'une telle armée. Et jamais plus il n'en disposera.

## On n'a pas attendu les Américains

Son succès, l'armée française ne l'a pas volé en effet. Si Pétain a certes expliqué en 1917 attendre « les Américains et les tanks », c'est bien avec les seconds, mais sans l'aide des premiers et en infériorité numérique, que les grandes victoires de l'été 1918 ont été remportées (voir p. 38). Selon le général en chef

Ludendorff lui-même, l'Allemagne dispose à l'ouest pour l'affrontement ultime d'une supériorité de 25 à 30 divisions, rendues disponibles par la défaite russe de 1917. En mars, alors qu'il lance l'offensive qu'il espère décisive, le Kaiser aligne ainsi 192 divisions d'infanterie contre 171 divisions alliées (99 françaises, 58 britanniques, 12 belges et 2 portugaises), de surcroît handicapées par un commandement tricéphale (Pétain en France, Haig pour les Britanniques, le roi Albert pour les Belges).

Les Américains n'ont alors en France qu'environ 160 000 « combattants », en fait des recrues en cours d'instruction. Ils ne seront en état de s'engager qu'à la toute fin du printemps, solidement épaulés par les Français (qui les équipent en outre et servent leur artillerie, leurs chars...). Non seulement l'attaque allemande sera alors essoufflée, mais ses troupes d'élites formées pour la rupture du front seront décimées (voir p. 54). La victoire finale sera, dès lors, inévitable, même si, d'évidence, le renfort américain massif de septembre 1918 a certainement contribué à hâter l'armistice.

## Et la motorisation fut !

Si l'armée française — et son alliée britannique — finit par vaincre, c'est parce qu'elle a su apprendre. Le soldat de 1918 ne se bat plus comme en 1914. Fini le temps des charges à la baïonnette, officiers précédant les hommes sabre au clair, face aux mitrailleuses et aux Mauser. On a appris à défendre : l'organisation des tranchées est conçue en profondeur, de façon à casser progressivement l'élan ennemi. Et à attaquer : par bonds, de cratère en cratère, en petites

équipes animées par un sous-officier et organisées autour d'une pléthore d'armes automatiques. C'est en 1918 qu'est inventé le combat d'infanterie moderne, mobilité comprise. On l'a oublié car l'image des tranchées s'est imposée dans les mémoires mais, en 1918, l'armée française est la première du monde à se motoriser massivement (voir p. 42). Son parc de camions est deux fois supérieur à celui des Allemands, ce qui permet de compenser la faiblesse des effectifs en véhiculant rapidement réserves et artillerie. La division aérienne, force autonome de 600 chasseurs et bombardiers, n'a pas d'équivalent. Plus de 1 600 canons sont tirés par un camion ou un tracteur à chenilles, presque aucun côté allemand. L'accent mis sur le mouvement se traduit parfois aussi par des





# ique

improvisations extraordinaires, assez symboliques de cette ère charnière entre les XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Ainsi, la brigade de cavalerie chargée en septembre 1918 de prendre le centre névralgique germano-bulgare d'Usküb, sur le front des Balkans, se fait-elle livrer par avion des clous de rechange pour ferrer ses chevaux!

## Le cœur de la technologie mondiale

Bien entendu, cette supériorité par la mobilité ne peut s'appliquer que grâce à l'excellence industrielle et technologique. Pour la première, le résultat est spectaculaire (voir p. 46) : l'Hexagone fait jeu égal avec l'Allemagne, alors qu'il a perdu, à cause de l'invasion du Nord, les trois quarts de sa production de charbon et les deux tiers de sa production d'acier. Le tout avec une population inférieure de 42 %. Pas étonnant que le mot miracle ait été prononcé.

Pour la seconde, la France récolte en 1918 l'énorme investissement scientifique et technique consenti au XIX<sup>e</sup> siècle : c'est là, et pas en Allemagne, que s'inventent les armes nouvelles. L'aviation française de 1918, standardisée

autour d'un petit nombre d'excellents appareils, surclasse nettement son adversaire. Si les Britanniques sont les vrais inventeurs du tank, les Français en revanche repensent l'arme en termes de production de masse et lui donnent, avec le Renault FT, sa forme actuelle : tourelle à canon tous azimuts, moteur à l'arrière, conducteur à l'avant protégé par un glacis incliné. Ces caractéristiques décrivent toujours le char Leclerc de 2012. Et l'innovation ne s'applique pas que dans l'armement. La France a des années d'avance dans les technologies de communication, de la machine à écrire à la radio TSF en passant par le téléphone.

## Plus dure sera la chute

L'ultime, et non le moindre des atouts de la France en 1918, tient à l'évolution de l'encadrement (voir p. 48). Si le tandem Hindenburg-Ludendorff, qui dirige le Grand État-Major allemand, continue à croire aux chimères de l'unique offensive décisive, leurs équivalents français — Joffre et Nivelle — ont (enfin) été renvoyés en 1917 au profit d'hommes neufs, au premier rang desquels figure Philippe Pétain, peut-être l'inventeur de l'art opératif moderne (voir p. 56). Il est impossible de comprendre l'aura du triste politicien de 1940 sans

## ■ Un succès au goût amer

Un triomphe, l'armistice de 1918 ? Certes du point de vue militaire, mais guère plus. Côté humain, le bilan est effroyable. La France, vu sa population d'avant-guerre, est le pays qui a le plus souffert. Elle a perdu près de 1,7 million d'hommes (dont 1,4 million de soldats), soit 4,3 % des 39 millions de Français recensés en 1914 (en comparaison, l'Allemagne a perdu 2,5 millions d'hommes, dont 2 millions de militaires, soit 3,8 % de ses 68 millions d'habitants). Sur les 6,5 millions de blessés, près d'un demi-million mourra en outre prématurément. Tel est le prix payé en croix de bois, auquel s'ajoute celui des destructions car la guerre s'est surtout déroulée sur le territoire français, où 801 communes et 14 235 usines sont ravagées, 300 000 maisons détruites, 600 000 ha de terres cultivables hors-service...

saisir qu'il fut une guerre plus tôt le meilleur général de son temps. Aujourd'hui, la réalité de cette machine à vaincre qu'était l'armée française de 1918 est largement oubliée. Pourquoi ? Parce que s'est imposée au fil du temps l'image d'Épinal des tranchées, d'une guerre statique menée dans la boue. Si l'on demande dans la rue quelle a été la plus belle victoire française de la Grande Guerre, c'est Verdun ou la Marne qui seront les réponses à coup sûr. Et pas la « seconde bataille de la Marne » en juillet ou « la seconde offensive de Champagne » de septembre, alors que ces opérations engagent pourtant des effectifs considérables et obtiennent des résultats spectaculaires. Mais le nom de ces batailles sonne déjà-vu, il ne peut être associé à une ville, un lieu... C'est l'ampleur même du succès qui nuit à la mémoire. L'armée française de 1918 livre 14 batailles, dont 12 victoires, là où en 1916, elle n'en livrait que deux : Verdun et la Somme. Mais bien sûr, la raison principale de cet oubli tient au désastre de 1940. Comment l'armée française, LE modèle universel en 1918 dont s'inspire même l'Armée rouge, a-t-elle pu tomber si bas en vingt-deux ans ? Pourquoi l'avion, le char et la radio, ces atouts victorieux, sont-ils passés dans la main allemande ? Sclérose et manque de fiabilité politique du commandement, mauvaise mobilisation des ressources, médiocrité du personnel politique... Ah, si Mandel et de Gaulle avaient été à la place

Les soldats de 1918 ne se battent plus comme en 1914. Les armes automatiques ont changé la donne.

de Reynaud et Pétain\*... Au-delà des spéculations, une seule certitude : le complexe d'infériorité développé parfois vis-à-vis d'une prétendue supériorité guerrière germanique n'a aucun fondement historique. La race des vainqueurs n'existe pas plus que la race des seigneurs. ■

\* Voir 1940 : Et si la France avait continué la guerre ?, Loïc Mahé, Jacques Sapir, Frank Stora, Tallandier, 2010.

**L'armée de 1918 livre 14 batailles, dont 12 victoires, là où en 1916, elle n'en livrait que deux : Verdun et la Somme.**





# Le grand retour du mouve

Par Michel Goya

Supérieurs en nombre, forts de nouvelles tactiques, les Allemands parviennent en mars 1918 à sortir la guerre des tranchées. Mais les Alliés se surpassent et retournent le sort des armes. La victoire est acquise dès l'été.

Avant que ne pèsent les gros bataillons américains.

En 1917, la **guerre sous-marine** sans restriction pratiquée par l'Allemagne coule 6,2 millions de tonnes de navires alliés et neutres (50 % du total pour la guerre), mettant en péril la survie britannique... et provoquant l'intervention américaine. Mais la systématisation des convois rend dès novembre les pertes acceptables.

**D**écembre 1917... Dans la boue glaciale du Nord de la France, des Flandres jusqu'aux Vosges, les soldats s'apprentent à fêter dans les tranchées leur quatrième Noël de guerre. Mais la résignation de 1916 n'est plus de mise : il y a de la lumière au bout du tunnel, et pour les deux camps, il devient enfin possible d'espérer quitter les tranchées. Côté allié, l'entrée en guerre des États-Unis, le 6 avril 1917, doit apporter les « gros bataillons » nécessaires pour trouver, enfin, la supériorité numérique. Bien sûr, l'armée américaine, qui n'a qu'une division d'infanterie d'active, démarre à peine son entraînement. Ses masses sont cependant, à terme, une certitude : « *J'attends les Américains et les chars* », bougonne Pétain, patron de l'armée française (voir p. 48). Il pourra compter sur les seconds, mais pas

sur les premiers pour repousser la menace qui se prépare, la pire depuis 1914. Car Berlin n'a aucune intention de patienter. Là-bas aussi, il y a de l'espoir. À la fin de 1917, le commandement étudie à Berlin les perspectives de l'année à venir. Certes, la **campagne sous-marine** est un échec et les Américains ont rallié l'adversaire. Mais ils n'arriveront en nombre sur la ligne de front qu'à

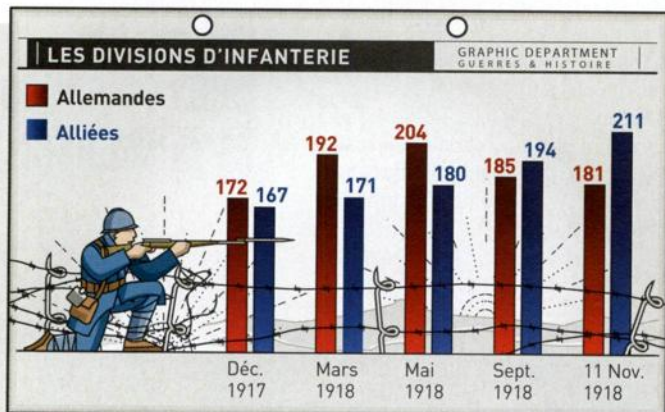
(troupes d'assaut ; voir p. 54), expérimentées avec succès en 1917 à Riga, Cambrai ou Caporetto. Pendant quatre mois, de mars à juillet 1918, les Alliés vont endiguer quatre offensives allemandes successives (voir carte p. 39). L'orage éclate le 21 mars en Picardie où Ludendorff déchaîne l'opération « Michael » : 74 divisions sont jetées sur les 15 que compte la 5<sup>e</sup> armée du général Gough et sur les 14 de la 3<sup>e</sup> armée du général Byng. Les Britanniques, assommés par un barrage dépassant le million d'obus, explosent sous le choc. Les Allemands, en terrain libre, foncent vers Amiens. Au mieux, ils espèrent obliger les Britanniques à se replier sur les ports de

## L'orage éclate le 21 mars. Mais les Alliés contiennent le choc. La méthode allemande a des failles.

l'automne 1918. Les Britanniques, eux, sont épuisés par les batailles livrées en vain à Ypres et Cambrai et l'armée française, convalescente après le traumatisme du Chemin des Dames, ne sera pas en mesure de mener une grande offensive avant plusieurs mois. Il est donc possible d'en finir en allant vite... Et pour la première fois, le général **Erich Ludendorff**, le chef *de facto* de l'*Oberste Heeresleitung* (commandement suprême de l'armée, ou OHL), en a les moyens.

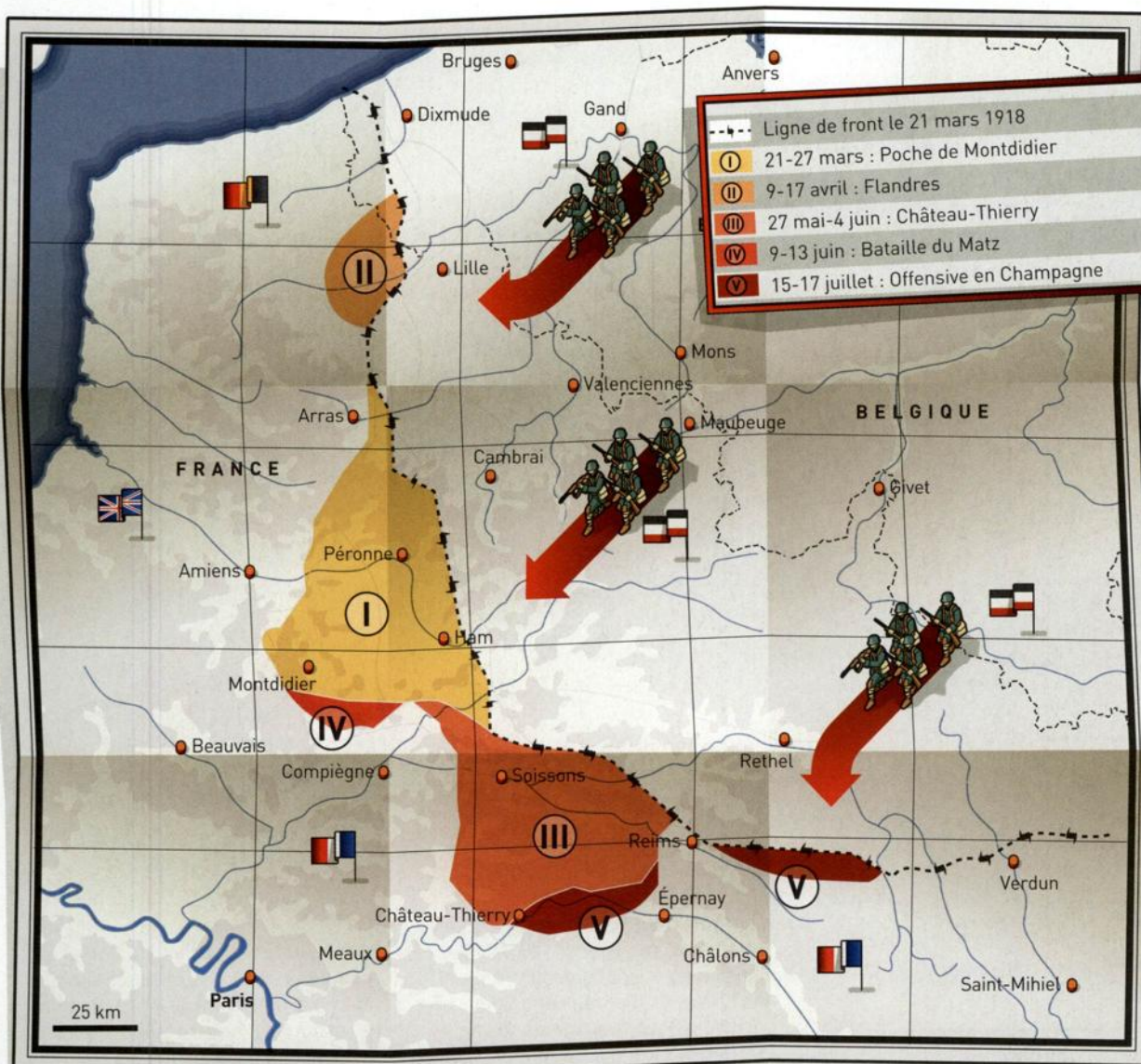
la Manche. Au pire, ils couperont la voie ferrée sud-nord qui passe par Amiens et qui constitue une artère vitale pour les Alliés. Il s'agit donc bien d'une bataille décisive. Tout démarre bien pour les Allemands. L'effondrement britannique découvre l'aile gauche française et crée un grand vide, qui rappelle, par de nombreux aspects, la crise de mai 1940. Mais les chefs de 1918 (voir p. 48) ne sont pas ceux de la Débâcle. Surtout, ce sont les défenseurs qui bénéficient d'une motorisation massive (voir p. 42). Pétain réagit donc en envoyant immédiatement ses deux armées de réserve et ses unités mobiles. Le 26 mars, cette intervention rétablit un front cohérent : le 5 avril, l'offensive s'achève sans résultat décisif. Les Allemands ont eu des pertes équivalentes à celles des Alliés, sans atteindre un objectif important. En créant une poche, ils ont également allongé leur front. Ils ne renoncent pas pour autant. À la fin du mois de mars, une attaque du côté d'Arras échoue complètement. L'opération suivante, lancée du 9 au 29 avril dans les Flandres, se heurte encore

### LE NOMBRE EST DU CÔTÉ ALLEMAND JUSQU'À L'ÉTÉ



Les effectifs allemands au combat passent de 3,4 millions d'hommes en mars à 3,6 millions en juillet puis déclinent jusqu'à 3,2 millions au moment de l'armistice. Grâce aux retours d'unités de Palestine et d'Italie, Français et Britanniques sont alors respectivement 2 millions et 1,2 million. S'y ajoute un million d'Américains, soit pas moins de 34 divisions d'infanterie deux à trois fois plus puissantes qu'une division allemande. Sans oublier 19 divisions belges, italiennes, portugaises, polonaises et tchèques...





En 1918, les Allemands ont lancé six offensives majeures en trois phases, précédées chacune d'environ un mois de préparation. Deux de ces opérations ont été des succès spectaculaires (Picardie, 21 mars, et l'Aisne, 27 mai), deux ont été des succès limités (Flandres, 9 avril, et le Matz, 9 juin), deux ont été des échecs complets (Arras, 28 mars, et Reims, 15 juillet). Les deux succès ont permis de former des poches de 40 km de profondeur ; les succès limités des poches de 15 km environ.

Le général **Erich Ludendorff** (1865-1937) entre au Grand État-Major allemand en 1894, puis remporte en 1914 la victoire de Tannenberg sur les Russes. Son prestige en fait le remplaçant du vaincu de Verdun, Falkenhayn, en août 1916. Il est nommé premier quartier-maître général, un titre créé pour lui et qui lui permet de chapeauter la direction réelle de la guerre. Responsable de la défaite de 1918, il est mêlé au putsch nazi de 1923. Il gêne cependant Hitler, qui le mettra à l'écart.

une fois aux Britanniques, qui contiennent le choc sans l'aide des Français. La méthode allemande n'est donc pas infaillible.

## Blücher, nouveau bourreau des Français

Après un mois de préparation, l'offensive suivante, baptisée Blücher, frappe les Français entre Noyon et Reims. La 6<sup>e</sup> armée du général Duchêne, qui avait refusé d'appliquer l'organisation **défensive en profondeur** ordonnée par Pétain, est totalement submergée. Les Allemands foncent vers la Marne. Comme en Picardie, la catastrophe est telle qu'il faut faire feu de tout

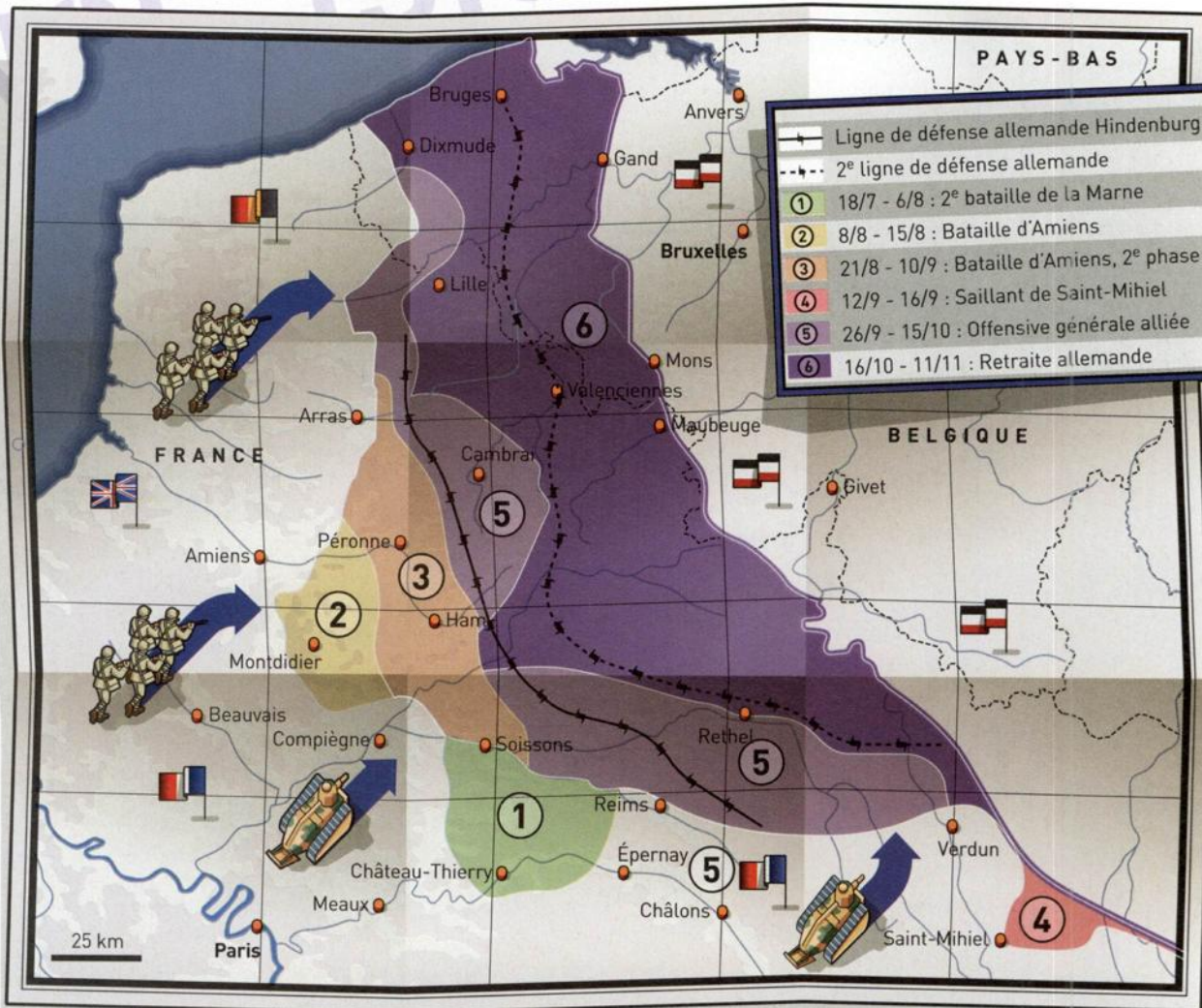
bois et engager les divisions au fur et à mesure de leur arrivée. Le 4 juin, la chevauchée Blücher s'achève au niveau de Château-Thierry, après une avance de 40 km. Cette offensive est complétée presque aussitôt par une attaque près de Noyon contre la 3<sup>e</sup> armée. Le 9 juin, le centre français est enfoncé et les Allemands créent une nouvelle poche d'une dizaine de kilomètres de profondeur. Pétain ne panique pas : le 11, il lance une contre-attaque sur le flanc ouest de la poche qui progresse peu mais enrayer l'offensive ennemie. Les combats se calment pendant un mois et les deux adversaires préparent une offensive de part et d'autre de

## La ligne Hindenburg, le brise-lames de la dernière chance

Nommée d'après le chef du Grand État-Major allemand, la barrière Hindenburg épouse les positions allemandes du printemps 1917, après le repli du saillant de Roye (opération Alberich). La ligne est construite en cinq mois de l'hiver 1916-1917 par 500 000 ouvriers et prisonniers de guerre. Appuyée sur les lignes d'eau ou les accidents de terrain, elle s'étend en profondeur sur 7 à 10 km et comprend cinq lignes de tranchées parallèles. Les deux premières, précédées de fossés et de champs de barbelés, doivent ralentir et désorganiser l'attaque ennemie. Les trois autres établissent la position de résistance principale. En arrière, se trouve une troisième position pour l'artillerie et les réserves. L'ensemble est truffé d'abris souterrains, nids de mitrailleuses bétonnés et bretelles de communication qui font circuler hommes, matériels et informations. Derrière la barrière, un réseau ferré dense favorise les échanges. En 1918, on édifie une deuxième barrière, baptisée Hermann, de Gand à La Fère en passant par Valenciennes, alors qu'une troisième est en projet d'Anvers à Metz.



À partir de juillet, les Alliés lancent 18 offensives majeures dont 10 purement françaises ou comprenant au moins une armée française. Chaque attaque, réalisée par une ou deux armées, crée en moyenne, dans le dispositif de combat ennemi, une poche de 10 km de profondeur sur 15 de large après une semaine ou deux de combat. La multiplication de ces poches entraîne un ébranlement du front suivi d'un repli allemand et la guerre de positions fait alors place à une poursuite jusqu'à la ligne suivante.

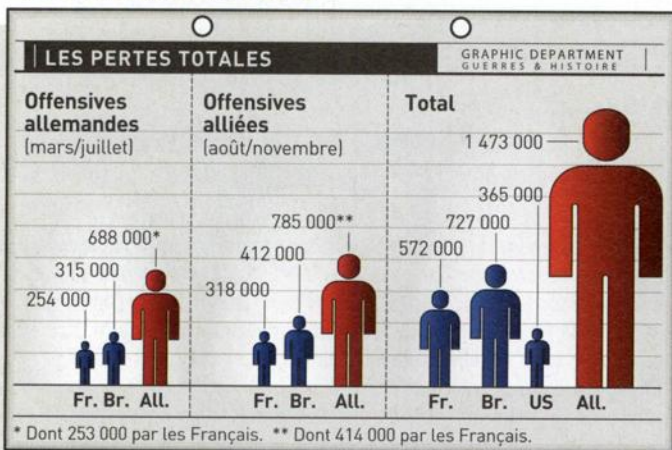


la grande poche allemande formée en mai-juin autour de Soissons. Le 15 juillet, les Allemands attaquent les premiers, au sud de la poche,

sans grand résultat, et à l'est contre la 4<sup>e</sup> armée du général Gouraud, qui tient Reims et ses alentours. Gouraud, informé par l'interrogatoire de prisonniers, connaît les détails de l'opération et applique strictement les principes d'organisation défensive en profondeur : les Allemands ne dépassent pas la première position de tranchées. Trois jours après, ce sont les Français qui frappent. Désormais, les Alliés ont la maîtrise des opérations (voir carte ci-dessus). Après la contre-attaque du 18 au 27 juillet qui résorbe la poche de Soissons, l'initiative appartient totalement aux Alliés, qui, coordonnés par Foch depuis le 26 mars, lancent une série d'attaques. Moins spectaculaire que les infiltrations allemandes, ce martèlement continu ne recherche pas la percée mais l'ébranlement de la défense adverse, s'arrêtant là où s'interrompt l'action de l'artillerie, pour reprendre immédiatement sur un autre point du front. On peut regrouper ces offensives en trois phases. La première vise pour l'essentiel à reprendre le terrain conquis par les Allemands lors des

offensives de mars à juillet 1918 et à dégager ainsi les voies ferrées vitales menacées. Outre la réduction de la poche de Soissons, l'effort principal porte sur le plateau du Santerre près d'Amiens, qu'une armée britannique et une armée française prennent d'assaut du 8 au 10 août (voir p. 50). Leur action est prolongée à partir du 10 août au sud par une autre armée française, puis à partir du 20, par deux autres armées britanniques et une autre armée française au nord. Le 27 août, les Allemands se replient sur la ligne Hindenburg. La poursuite s'achève le 10 septembre. En un mois, les Alliés ont capturé 150 000 soldats allemands. Deux jours plus tard, l'US Army intervient enfin en masse : soutenue par une armée française, elle prend en deux jours le saillant de Saint-Mihiel.

### L'OFFENSIVE DU PRINTEMPS SAIGNE L'ARMÉE ALLEMANDE



Par le retour de la manœuvre et l'usure des belligérants, les combats de 1918 occasionnent beaucoup de pertes dont un grand nombre de prisonniers et de déserteurs. À ce jeu-là, même si les chiffres semblent s'équilibrer de part et d'autre, les Allemands sont perdants car ils peuvent de plus en plus difficilement remplacer leurs soldats. À chaque offensive nouvelle, les Alliés multiplient les captures. Et l'armée du Reich s'effrite à grande vitesse.

### Il y a le feu à la ligne Hindenburg

Après la première phase offensive alliée, le front est revenu à peu près à la situation du 21 mars. Les Allemands sont



solidement installés derrière la ligne Hindenburg et, après un fléchissement en juillet, leur moral remonte. Leur espoir est que les assauts alliés se brisent sur cette barrière défensive, comme en 1917. Le 3 septembre, le généralissime Foch édicte une directive pour l'« offensive d'importance » qui doit en venir à bout. Elle est déclenchée le 26 septembre et engage la totalité des armées alliées (sauf celles de Lorraine et d'Alsace), sur trois axes principaux : Ypres-Gand-Bruxelles, Cambrai-Avesnes-Namur et Reims-Mézières. Un des objectifs majeurs est de sectionner l'artère ferrée qui, de Bruges à Metz, alimente le front allemand.

Au bout de deux semaines de furieux combats, les fortifications sont entièrement occupées au centre du front, forçant les Allemands au repli sur la ligne Hermann-Hunding, à peine ébauchée, plusieurs dizaines de kilomètres plus loin.

Par la directive du 10 octobre, Foch ordonne une troisième série d'offensives qui débutent quelques jours plus tard sur les trois mêmes axes qu'en septembre. En dix jours, le groupe d'armées belgo-franco-britannique conquiert toute la côte belge et atteint la frontière hollandaise et l'Escaut.

À l'autre extrémité, la 4<sup>e</sup> armée française avec les 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> armées américaines parviennent enfin à franchir la ligne Hindenburg le 1<sup>er</sup> novembre. Entre ces deux groupes d'armées, au centre du dispositif, deux armées britanniques et trois françaises s'emparent de la ligne Hermann-Hunding de la Picardie à la Champagne. Les Allemands n'ont plus de réserves. Hindenburg, patron de l'État-Major, ordonne alors le repli vers une nouvelle ligne Anvers-Meuse. C'est la fin. L'offensive franco-américaine planifiée en

Lorraine pour le 14 novembre ne sera pas nécessaire. Dès septembre, en fait, la situation est désespérée pour les Allemands. Ils ont perdu la supériorité numérique et la majorité de leurs troupes d'élite se révèlent incapables de reprendre l'initiative... Simultanément, la capitulation austro-hongroise (voir encadré ci-contre) a créé un nouveau front en Allemagne du Sud, tandis que le désordre s'installe à l'intérieur du pays. L'effondrement est inévitable et impose la demande d'armistice qui est acceptée sans grande discussion du côté des Alliés, tant l'épuisement

## Les assauts alliés sont appuyés par des centaines de chars et d'avions. Surtout, ils se succèdent sans interruption.

est grand aussi de leur côté. Le bilan allemand est aussi désastreux que celui des Alliés est brillant. Certes, les six grandes offensives allemandes suscitent de grandes frayeurs mais n'obtiennent ni résultat décisif, ni conquête importante. À chaque fois, les attaques sont stoppées, parfois en catastrophe, par l'arrivée d'éléments de réserve, le plus souvent français. La capacité à transporter en quelques jours l'équivalent d'une armée sur n'importe quel point du front, la mobilité de la réserve générale d'artillerie et l'action de la division aérienne font la différence. Un an plus tôt, alors que la France ne disposait pas de ces moyens, de telles offensives allemandes auraient été beaucoup

plus dangereuses... Mais les pertes sont finalement équivalentes des deux côtés et Ludendorff gaspille sa supériorité numérique et son armée d'assaut. Il cherche la bataille décisive mais sans vision d'ensemble.

### Requiem mécanique pour les armées allemandes

Contrairement aux attaques allemandes, les assauts alliés sont lancés sans supériorité numérique marquée et contre de puissantes lignes de défense, mais avec l'appui de plusieurs centaines de chars (600 en octobre avec la 4<sup>e</sup> armée)

et de 500 à 1 000 avions.

Surtout, ils se succèdent sans interruption.

Là où les Allemands sont obligés de rassembler une masse d'artillerie et de troupes d'assaut, il suffit aux Français de renforcer les troupes d'un secteur avec des unités mobiles (chars, escadrons aériennes, artillerie lourde) pour former

un groupement offensif.

De ce fait, les Alliés ont en permanence l'initiative des opérations et Ludendorff est incapable de déclencher l'ultime offensive qui lui permettrait peut-être de négocier dans de meilleures conditions. Les réserves allemandes s'usent tandis que les réfractaires se multiplient. Avec la prise de la ligne Hindenburg, le dernier espoir disparaît. La demande d'armistice intervient alors que les Alliés n'entrevoient la victoire qu'en 1919. La défaite allemande est incontestable. Le « coup de poignard dans le dos » n'est qu'un mythe inventé par Ludendorff pour se justifier. Mauvais stratège, mauvais perdant. ■

**La défense en profondeur** est définie par Pétain dans la directive du 22 décembre 1917. Son principe de base : une première ligne de défense discontinuée « ralentit et disloque le premier élan », bloqué 300 à 500 m en arrière par une seconde ligne de tranchées continue.

### ■ A l'Est, du nouveau !

Le retour du mouvement n'est pas une exclusivité du front occidental. Au Moyen-Orient, les Ottomans dévissent sous les coups britanniques portés en Palestine et en Syrie. Et la Turquie capitule le 3 octobre, laissant, enfin, les clés du Bosphore à la flotte alliée. Après une année 1917 statique dans les Balkans, le général Franchet d'Espèrey, nouveau chef de l'armée d'Orient, lance le 15 septembre 1918 une offensive sur le front de Macédoine. Cette percée, la seule qui soit décisive de la guerre côté allié, amène dès le 29 la Bulgarie à la paix et porte la guerre en Autriche-Hongrie, qui jette à son tour l'éponge le 3 novembre. L'Allemagne est désormais seule...



La terrible mitrailleuse MG 08 de 7,92 mm assure toujours en 1918 la défense des lignes allemandes. Mais elle est lourde (69 kg avec son affût) et plus adaptée aux tranchées qu'à une guerre mobile.



Les offensives de **Flandres** en juillet, **Verdun** en août et de **La Malmaison** en octobre 1917 visent à regonfler, sans risque, le moral de l'armée française, ébréché au Chemin des Dames en avril 1917. Aussi Pétain ne lésine pas : les 80 000 t d'obus tirés à La Malmaison coûtent deux fois plus cher que tous les chars français construits pendant la guerre !

Le colonel (puis général) **Jean-Baptiste Estienne** (1860-1936) est un grand ingénieur et innovateur militaire. Cet artilleur fréquente l'aviation en 1910 et conçoit dès 1914 l'arme blindée française, qu'il dote d'un matériel et d'une doctrine afin d'obtenir une arme capable de rompre la fatalité du front immobile.

de la guerre, passant de 9 000 véhicules en 1914 à 88 000 en 1918 — plus que toutes les autres armées alliées réunies — contre à peine 40 000 en Allemagne à la même époque (réparés en outre sur plusieurs fronts et manquant de carburant, comme en 1944). En mars 1918, à la veille de la première grande offensive allemande, les 23 groupements de transport automobile à la disposition du Grand Quartier général (GQG) peuvent acheminer 70 régiments d'infanterie à la vitesse de 200 km par jour. Grâce à ces moyens et à la parfaite organisation des réseaux ferrés et routiers, le GQG peut déplacer en quelques jours ses deux armées de réserve sur n'importe quel point du front.

## Le moteur multiple les canons

L'artillerie est l'autre grande bénéficiaire de la mécanisation spectaculaire de l'armée française.



## ■ L'infanterie, fatiguée mais plus puissante

En 1918 comme en 1914, l'infanterie forme le gros de l'armée. Mais sa part dans l'effectif global n'est plus que de 50 % contre 70 % en 1914 (ci-dessus, des soldats français et américains dans la Marne en 1918). La cause ? L'hécatombe de 1914-1915 a engendré un déficit permanent, que le commandement doit prendre en compte. Ainsi, à l'été 1917, la division comprend désormais trois régiments contre quatre en 1914. Mais cette réforme s'accompagne d'un accroissement de la puissance de feu. En 1914, on compte une arme automatique pour 400 fusils. Fin 1917, le ratio est d'une pour cinq ! Cette abondance permet de créer le groupe de combat, cellule tactique autonome organisée autour du service de ces armes et commandée par un sergent. Le combat d'infanterie y gagne en souplesse, très loin des lignes de tirailleurs à un pas d'intervalle de 1914. Attention, les armes allemandes restent de bien meilleure qualité. Et la dissociation de l'armée adverse entre une force offensive et une défensive engendre une différence plus grave encore : si les divisions d'infanterie françaises sont supérieures aux troupes de secteur ennemies, elles sont surclassées par les divisions d'assaut, bien équipées et rodées à la guerre de mouvement. Les Français tentent de compenser cette faiblesse en dotant chaque division d'infanterie d'une escadrille d'avions et, surtout, d'un bataillon de chars légers (BCL).



Un convoi de célèbres camions Berliet CBA traverse le village de Vaux (Aisne). En 1918, les pneus n'ont pas encore remplacé les bandages pleins.

Les victoires de la fin 1917 (**Flandres**, **Verdun**, **La Malmaison**) remportées par Pétain ont atteint leur objectif : restaurer le moral des Français. Mais elles ont été obtenues par une débauche de moyens invraisemblable. Une transformation s'impose dans le sens d'une plus grande souplesse d'emploi.

Il y a d'abord le développement de la Réserve générale d'artillerie (RGA), organisée par le général Buat et qui regroupe 40 % de toute l'artillerie française et la totalité des batteries lourdes. La RGA dispose de deux corps motorisés : l'artillerie lourde tractée (260 batteries et 14 000 véhicules) et les régiments motorisés d'artillerie de campagne (75 mm).

Ces derniers ont commencé à être créés fin 1916 pour faire face à la pénurie de chevaux. Devant le succès de cette « artillerie portée », un programme de création de 40 régiments de ce type est établi pour 1918 (37 seront réalisés). À la fin de la guerre, 25 % des batteries françaises sont motorisées (taux assez similaire à celui de la Wehrmacht de 1939-1945), soit environ 580 batteries. L'artillerie sur chenilles (à distinguer des chars, voir plus loin) est en projet.

Trois autres innovations adoptées fin 1917 multiplient mobilité et efficacité de l'artillerie. La première est la modularité : les groupes d'artillerie de campagne sont pareillement structurés, ce qui permet de les faire passer facilement d'une division ou d'un corps d'armée à l'autre. Deuxième innovation : la substitution de méthodes de calcul aux longs tirs de réglage pour préparer les pièces au feu. Ainsi, l'artillerie s'engage sans se dévoiler, au dernier moment, de nuit ou par mauvais temps.

La dernière innovation est le renoncement à la destruction des défenses ennemies, qui exige des jours entiers, au profit d'une neutralisation obtenue en quelques heures. Tous ces éléments redonnent du sens à un mot oublié : la surprise.

Si l'artillerie française reste inférieure en nombre à sa rivale (5 128 pièces lourdes contre 12 286 à la fin de la guerre), le matériel — puissant, à longue portée et à tir rapide — compense le désavantage par la qualité et la mobilité. Si donc les masses d'artillerie sont en général inférieures à celle des batailles

## L'artillerie d'assaut avec ses FT-17 confère à l'armée française une nette supériorité.

du deuxième semestre 1917, les groupements peuvent glisser d'un point du front à l'autre beaucoup plus vite que l'adversaire et multiplient

leur impact. Ainsi, les Français de 1918 — 40 % des effectifs alliés — tirent à eux seuls autant d'obus que les Allemands.

## Le char triomphe en légèreté

La troisième composante de la supériorité mécanique française est, bien sûr, liée à l'artillerie d'assaut (AS), c'est-à-dire aux chars. Curieusement, alors qu'ils constituaient la grande révélation de 1917, les blindés à chenilles ne figurent guère dans les réformes qui préparent l'année 1918. C'est que les engins de la première génération, Schneider (13 t) et Saint-Chamond (24 t) engagés d'avril à octobre 1917, sont à bout de souffle. Ils ont permis de prouver l'utilité des chars et d'expérimenter la doctrine d'emploi, mais ils souffrent d'importants défauts (fiabilité, mobilité tout-terrain, vulnérabilité...) qui obligent à cesser la production. En mars, à la veille de l'offensive



allemande, il ne reste que 467 engins disponibles, répartis en huit groupements. La seule innovation alors est la transformation du 262<sup>e</sup> régiment d'infanterie en unité spécialisée dans l'accompagnement. Chaque char moyen, qui ne dépasse pas 4 km/h en tout-terrain et se trouve dépourvu de radio, est entouré d'un petit groupe de fantassins qui le guide, le protège des fantassins ennemis, l'aide à franchir les tranchées, etc.

Mais l'arme blindée ne recule que pour se renforcer. Dès 1916, le général Estienne, père fondateur de l'AS, a mis en chantier une nouvelle génération d'engins plus légers, qu'une mésentente avec les services automobiles, réticents devant le concept, a retardé. Il faut donc attendre septembre 1917 pour que le Renault FT-17 (voir ci-dessous) soit produit en masse et la fin mai 1918 pour l'engagement d'un premier bataillon. Tout va ensuite très vite : l'AS croît d'un bataillon de chars légers (BCL) par semaine.

Les BCL excellent dans l'attaque des positions fortifiées, puis pendant les phases de poursuite comme la prise de points clés sur les arrières ennemis, à condition de bien se coordonner avec l'infanterie et les autres armes : à la fin de la guerre, les BCL combattent souvent en liaison radio avec un avion d'observation et un groupe de 155 mm à tir rapide. Du 1<sup>er</sup> août au 15 septembre,

soit 46 jours, on engage 774 chars légers. Dans la phase suivante d'attaque des lignes de défense (26 septembre-2 novembre, 38 jours), on en utilise 1 644. Du 26 septembre au 8 octobre, la 4<sup>e</sup> armée française engage dix BCL et six groupes de chars moyens en Argonne (640 engins), sans doute le plus grand engagement de chars français de l'histoire dans une seule bataille. À cette masse, les Allemands opposent... 21 (mauvais) tanks du modèle A7V (30 t).

Ce développement massif n'était qu'un début : à la fin de la guerre, la France n'a produit que le tiers des chars légers prévus et envisage d'acquérir des chars moyens britanniques. Avec l'armistice, c'est le futur de l'arme blindée qui reste dans les cartons : chars-canon de 75 mm, chars de commandement avec TSF, chars superlourds pour l'assaut de positions fortifiées, obus fumigènes au phosphore, traîneaux de ravitaillement, ponts de franchissement, etc. L'idée d'un engin blindé à chenilles transporteur de fantassins se développe ainsi que celle d'artillerie portée avec 850 caterpillars Renault commandés pour le transport tout-terrain de canons de 75 mm et de 155 mm courts. Tous les éléments auraient donc été réunis en 1919 pour former les divisions blindées autonomes... que les Allemands réaliseront en 1935. ■



## ■ L'âge d'or de l'aviation française

Avec 3 800 appareils modernes soutenus par une industrie capable de sortir 50 avions par jour, l'aviation française est en 1918 la première du monde, scindée entre aviation de coopération (156 escadrilles, dont un tiers dans les divisions d'infanterie) et aviation de combat (132 escadrilles). Cette masse est réformée sur ordre de Pétain par le général Duval, nouveau patron des aviateurs depuis le 3 août 1917. Ainsi, le matériel, disparate, est standardisé, ce qui améliore maintenance et efficacité. Ensuite, Duval, qui dispose de onze groupes de chasse en mars 1918 contre six en août 1917, crée une réserve générale à disposition du GQG, comme pour l'artillerie. C'est ainsi que naît en mai 1918 une division aérienne de 600 appareils de chasse et de bombardement. Pour manœuvrer cette remarquable force de frappe, Duval multiplie les terrains le long du front, grâce à quoi des escadres de 100 avions accomplissent des bonds de 150 km en une nuit ! La réforme a ses limites, notamment le manque d'homogénéité entre chasseurs rapides (mais à rayon d'action faible ; *ci-dessus un Spad XIII*) et bombardiers lents (mais frappant loin). La division aérienne n'en conquiert pas moins la maîtrise du ciel au-dessus de sa zone d'action (637 avions et 125 ballons abattus en 1918), facilitant ainsi les opérations au sol. Enfin, l'aviation française apporte sa contribution à la guerre de mouvement : dépose de saboteurs derrière les lignes ennemies, largage de vivres aux unités isolées, destruction de défenses en collaboration avec les unités de chars...

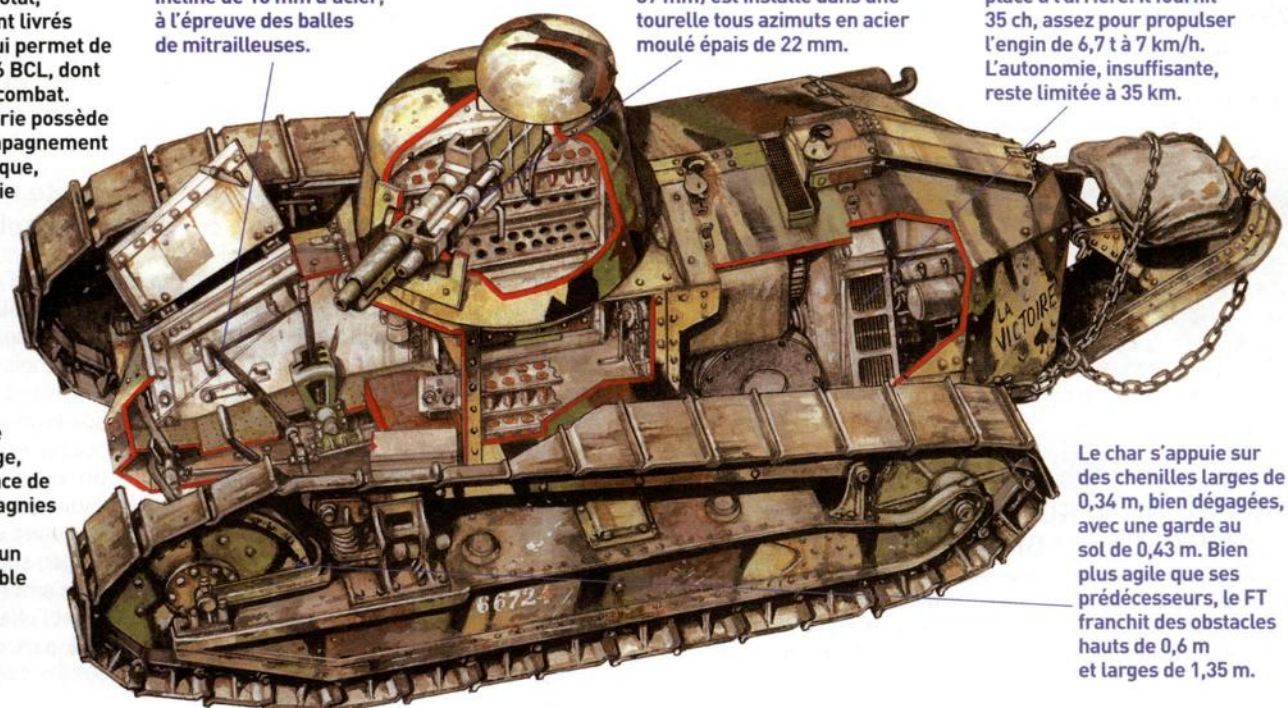
## LE RENAULT FT EST DÉJÀ LE PROTOTYPE DU CHAR ACTUEL

Le FT-17 est construit en série selon les méthodes de l'automobile et, au total, 2 653 chars Renault sont livrés avant l'armistice. Ce qui permet de créer 9 régiments et 26 BCL, dont 21 ont été engagés au combat. Avec le FT-17, l'infanterie possède enfin un engin d'accompagnement efficace. Dans une attaque, un régiment d'infanterie reçoit souvent l'appui d'une compagnie de 15 chars légers. Pour les 600 à 700 fantassins, les 10 mitrailleuses et 5 canons de 37 mm, mobiles, protégés et maniés à 1,50 m du sol depuis une tourelle avec lunette de pointage, équivalent à la puissance de feu de plusieurs compagnies de mitrailleuses. Ils représentent aussi un appui moral considérable face à des Allemands qui sont dépourvus de moyens équivalents.

Le poste de conduite est à l'avant sous un glacis incliné de 16 mm d'acier, à l'épreuve des balles de mitrailleuses.

Manié par le chef de char, l'armement (ici, un canon de 37 mm) est installé dans une tourelle tous azimuts en acier moulé épais de 22 mm.

Le moteur à essence Renault de 4 cylindres est placé à l'arrière. Il fournit 35 ch, assez pour propulser l'engin de 6,7 t à 7 km/h. L'autonomie, insuffisante, reste limitée à 35 km.



Le char s'appuie sur des chenilles larges de 0,34 m, bien dégagées, avec une garde au sol de 0,43 m. Bien plus agile que ses prédécesseurs, le FT franchit des obstacles hauts de 0,6 m et larges de 1,35 m.



# Les meilleurs généraux de

Par Michel Goya

Desservie par son commandement en 1870 et 1914, l'armée française possède enfin en 1918 des chefs à la hauteur de l'enjeu : politiques, hauts cadres militaires mais aussi subalternes, tous ont apporté leur concours.

**Philippe Pétain** (1856-1951) n'est qu'un colonel en 1914, prêt à prendre sa retraite. La guerre lui offre une fin de carrière fulgurante : tacticien distingué en Belgique puis sur la Marne, il est général d'armée en juin 1915, commande à Verdun et prend la tête des armées françaises le 15 mai 1917. C'est lui qui réorganise l'armée victorieuse de 1918. Il est fait maréchal le 19 novembre 1918.

En 1914, le général **Ferdinand Foch** (1851-1929) réussit par son talent de tacticien à faire oublier en Lorraine et sur la Marne qu'il a promu à l'École de guerre la désastreuse doctrine de l'offensive à outrance. Menacé de disgrâce après ses échecs de 1915 et 1916, il reste grâce à l'appui du ministre de la Guerre, Lyautey,

Son agressivité et ses talents de diplomate font de Foch en mars 1918 le généralissime idéal. Ici, lors du défilé de la victoire le 14 juillet 1919.

à la victoire de 1918, c'est deux millions de poilus et une poignée de moustachus : Georges Clemenceau, le « père la victoire » qui fait la guerre et rien que la guerre, Ferdinand **Foch**, le généralissime des armées enfin alliées, mais aussi Philippe **Pétain**, le temporisateur patient et clairvoyant. Le premier, Pétain a compris dès la fixation du front en 1914 combien le combat serait long, méthodique et industriel, en contradiction avec les tenants de la bataille décisive, vainement cherchée pendant trois ans. Jusque-là, Pétain a tout réussi mais à la manière d'un gestionnaire d'une grande entreprise, planifiant précisément les attaques en Artois en 1915, maîtrisant la rotation des ressources humaines et matérielles à Verdun en 1916, rationalisant ensuite l'ins-truction et l'entraînement du groupe d'armées du Centre.

Lorsque **Joffre** tombe en disgrâce en décembre 1916, Pétain semble le candidat naturel à la succession d'autant plus que Foch,

à la tête du groupe d'armées du Nord depuis la fin de 1914, est lui-même écarté après son échec sur la Somme. Le gouvernement, qui entend reprendre la direction de la guerre, préfère pourtant choisir Robert Nivelle, le plus jeune des commandants d'armées et le plus fervent avocat de l'offensive décisive, avec comme résultat le revers cuisant du Chemin des Dames et les mutineries (voir p. 47). Il n'y a, à ce moment-là, plus d'autre choix que Pétain pour commander les forces françaises tandis que Foch, revenu en grâce, le remplace comme chef de l'État-Major général et conseiller du gouvernement.

## Rivaux, complémentaires... et bien secondés

La rivalité est dès lors inévitable entre ces deux grands chefs aux caractères et compétences opposés et occupant des postes sans répartition des pouvoirs bien définie. L'ambition de Foch est de devenir généralissime des armées alliées. L'arrivée au pouvoir de Clemenceau en novembre 1917 (voir encadré p. 51), favorable à une direction unifiée de la guerre, lui donne l'occasion de se mettre en avant. Les trois mois qui précèdent la première offensive allemande sont l'occasion de vifs débats entre Foch, qui prône la création d'une grande réserve interalliée, sous son commandement, susceptible de mener une grande contre-offensive, et les commandants en chef Pétain et Haig (voir p. 53) qui estiment cela irréaliste et préfèrent s'entendre entre eux pour une aide réciproque. C'est le désastre lié à l'attaque allemande du 21 mars (voir p. 38) et les réflexes de Pétain (priviliégiant la protection de Paris) et de Haig (préférant les ports sur la Manche) qui imposent finalement le commandement unique, formalisé à Doullens (Somme) le 26 mars. Dès lors, l'énergie de Foch peut s'exprimer sans tomber dans l'excès : elle est contrebalancée en effet par les commandants en chef nationaux qui

peuvent toujours en appeler à leur direction politique. Côté français, le bouillant Foch et le prudent Pétain doivent composer. Parfois avec tension, souvent avec bonheur. Foch et Pétain, aussi brillants soient-ils, n'auraient cependant rien pu faire seuls. Ils s'appuient sur de la matière grise jeune mais chevronnée. 40 % des généraux de 1914, croulants et incompetents, ont été limogés dès les premières semaines de guerre. Les grands chefs de 1918 ont, eux, fait leurs preuves, comme les futurs maréchaux Fayolle, à la tête du groupe d'armées de réserve, et Franchet d'Espèrey, commandant les armées d'Orient (voir p. 41), ou **Castelnau**, injustement oublié. C'est aux colonels de 1914 qu'incombent désormais armées et corps d'armées. La moyenne d'âge diminue ainsi de 9 ans par rapport à 1914 (ce qui aura pour conséquence néfaste de les maintenir trop longtemps en place après guerre). Le général Gouraud prend ainsi le commandement de la 4<sup>e</sup> armée à 49 ans. Tous ces cadres ont eu à faire preuve au moins de courage physique : pas moins de 41 généraux français ont été tués au combat. Mais ce sont aussi d'excellents tacticiens. Le cas du général Duchêne, refusant l'organisation en profondeur prescrite par Pétain (voir p. 41) et du coup responsable du seul grand échec français de 1918, est une exception.

## Un commandement solide et réactif

Les Français, comme les autres belligérants et selon des principes similaires, ont dû faire évoluer leur structure de commandement et de conduite des opérations. La conduite stratégique est désormais clairement assurée par le Comité de guerre présidé par le président du Conseil et ministre de la Guerre, Georges Clemenceau, assisté de l'état-major de l'armée. Si depuis décembre 1916 les opérations hors de France dépendent directement du ministre de la Guerre, conseillé par le chef





# is l'Empire

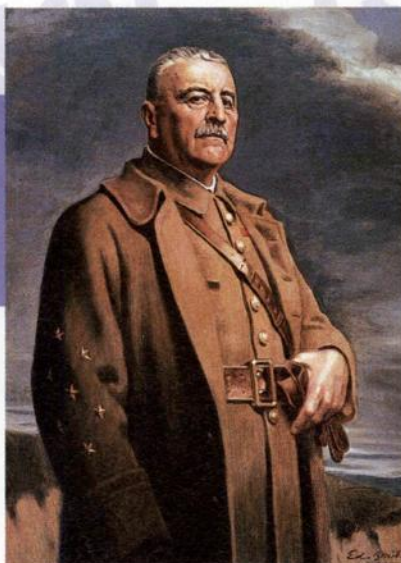
Temporisateur patient, soucieux du moral, Pétain (ici à Verdun en août 1917, en train de décorer les drapeaux des 51<sup>e</sup> et 87<sup>e</sup> régiments) se révèle aussi un innovateur génial, le grand bâtisseur du succès français de l'été 1918.



**En 1918, le bouillant Foch et le prudent Pétain doivent composer. Parfois avec tension, souvent avec bonheur.**



De gauche à droite. Sur le front d'Orient, Franchet d'Espèrey est le seul à obtenir une percée décisive de toute la guerre. Fayolle et Gouraud sont les grands vainqueurs de la Marne, en juillet 1918.



Soldat des colonies, le général **Joseph Joffre** (1852-1931) s'élève par son talent d'organisateur et ses appuis républicains à la tête de l'armée en 1911. Après avoir tenté une modernisation insuffisante, il est responsable des désastres de l'été 1914, rattrapés sur la Marne grâce à son sang-froid... et au talent de ses subordonnés. Promoteur des meurtrières et inefficaces offensives de Champagne en 1915 puis de la Somme en 1916, il est remplacé par Nivelle le 25 décembre 1916 et fait maréchal à titre de consolation.

d'état-major général, la conduite des opérations françaises est assurée sur le front « nord et nord-est » par le **Grand Quartier général** (GQG) de Pétain et, dans les Balkans, par le Commandement des armées alliées en Orient. Dans la gestion des neuf armées françaises du front nord, le GQG est secondé par trois groupes d'armées.

Pendant la période statique de la fin de 1914 au printemps de 1918, ceux-ci ont surtout eu un rôle de préparation des opérations, d'instruction et même de réflexion doctrinale, ne commandant que ponctuellement des offensives. À partir de la fin de 1917, leurs prérogatives sont centralisées au GQG. Surtout, l'abondance des moyens permet d'engager simultanément presque toutes les armées et redonne un caractère opérationnel à cet échelon de commandement. Un groupe d'armées de réserve s'ajoute aux trois groupes d'armées Nord, Centre et Est. En juillet 1918, le groupe d'armées du Nord est remplacé par le groupe d'armées des Flandres qui regroupe une armée française, une armée britannique et l'armée belge.

Les autres grandes unités, armée et corps d'armée, ont perdu, au fil du temps, leur caractère rigide pour devenir des structures statiques de commandement et de fournitures de moyens toujours plus importants pour des divisions changeantes. Le retour de la manœuvre tend cependant à homogénéiser à nouveau les structures afin de les rendre plus mobiles. Cette structure de commandement s'appuie enfin sur le réseau de transmissions le plus performant du monde et sans commune mesure avec celui de l'entrée en guerre: en 1918, l'armée française dispose de 28 000 postes de radio, 560 fois plus!

### Réservistes et ingénieurs apportent des idées neuves

Au niveau régimentaire et en dessous, l'encadrement des unités françaises change également en profondeur au cours de la guerre.

Dès la fin de 1915, la moitié des officiers de carrière de 1914 ont été tués ou blessés grièvement tandis que les survivants montent en grade et viennent souvent occuper des postes dans des états-majors aux effectifs croissants. Pertes et mutations entraînent la nomination, aux postes de lieutenants et de capitaines, des officiers dits « de complément » (réservistes) et d'anciens sous-officiers, dont 90 % des sous-officiers de carrière d'avant-guerre. Cette aspiration par le haut se double d'une migration interne interarmes. Ainsi la cavalerie, sans emploi, fournit 4 800 officiers à l'infanterie ou aux armes nouvelles, aviation et chars.

À l'exception de l'infanterie, ces mouvements de personnels enrichissent les différentes armes. Les officiers de complément ont endossé l'uniforme sans *a priori* sur la tactique et avec leurs connaissances civiles. Ils n'en sont que plus créatifs. Au printemps 1915, le lieutenant de réserve Cailloux emploie ainsi pour la première fois des engins à chenilles (ses propres tracteurs agricoles) pour tirer des canons dans les Vosges. Les centraliens, tous affectés dans l'artillerie, aident au développement de l'esprit technique et scientifique de cette arme. Ce mouvement a certes ses limites: si l'esprit et les méthodes des cavaliers stimulent la chasse, ils échouent, à Berry-au-Bac (voir p. 47), en voyant dans les chars des « cuirassiers » à chenilles. Parallèlement à cet enrichissement, les armes accumulent au front une mémoire professionnelle. Le retour du mouvement en 1918 ne surprend donc pas les artilleurs dont beaucoup ont conservé à l'esprit les méthodes des premiers mois de guerre. Il n'en

## ■ Plateau du Santerre : portrait d'une offensive modèle

L'historiographie anglo-saxonne oublie souvent que l'attaque du 8 août 1918, le « jour noir » de l'armée allemande de Ludendorff, est aussi l'une des plus belles victoires françaises de la guerre, emblématique de la qualité du commandement. Cette opération, qui engage la 4<sup>e</sup> armée britannique et la 1<sup>re</sup> armée française, a pour but de dégager la voie ferrée Paris-Amiens et de détruire l'ennemi sur le plateau du Santerre.

L'offensive de la 1<sup>re</sup> armée de Debeney, un des colonels de 1914 révélés par la guerre, est montée en deux semaines, là où dans cette même région de la Somme il avait fallu plusieurs mois en 1916. Conception et mise en œuvre sont assurées par les divisions d'infanterie cinq ou six fois plus vite qu'à l'époque de Verdun. Contrairement aux Allemands, obligés d'amener des divisions d'assaut, ce sont les unités françaises du secteur qui mènent l'attaque, renforcées de troupes motorisées, dont trois bataillons de chars légers, qui les rejoignent seulement quelques jours avant la bataille. Les 600 avions de la division aérienne sont prévenus le 6 août et prêts à combattre à peine deux jours plus tard. Plus de 1 600 pièces d'artillerie sont mises en place, pour la plupart de nuit, prêtes à tirer sans réglage. La manœuvre prévue est elle-même originale, avec une mise en œuvre successive des quatre corps de la 1<sup>re</sup> armée, appuyée par un remarquable glissement des feux d'artillerie, de corps en corps, mais également de division en division: le 11 août, l'artillerie de la 42<sup>e</sup> division travaille ainsi avec quatre divisions différentes!

La manœuvre latérale n'est pas tout: elle s'accompagne d'actions dans la profondeur. Le groupement de reconnaissance à longue portée et les trois escadres de bombardement (300 biplaces) de la division aérienne prolongent l'artillerie lourde en frappant, jour et nuit, les zones d'arrivée des renforts, notamment les gares. Les 300 avions de chasse ont des missions depuis les escortes de bombardiers jusqu'aux attaques de convois et rassemblements. L'aviation à la disposition de la 1<sup>re</sup> armée représente sept fois le volume de toute l'aéronautique française de 1914... agissant dans un rectangle de 40 km de long sur 30 de profondeur!





## Le Tigre surgit en novembre 1917

En novembre 1917, le président Poincaré appelle Georges Clemenceau à la tête du gouvernement et du ministère de la Guerre (ici, en visite sur le front de Picardie). Ce dernier restaure la confiance en définissant sa politique en termes très clairs : « *Je fais toujours la guerre !* » (discours à la Chambre, le 8 mars 1918). En politique intérieure, il réprime toute tentative de grève et poursuit les partisans de la « paix blanche » comme Caillaux. Il obtient le droit de réglementer la production des biens de consommation. Face à un Pétain jugé trop prudent et pessimiste, Clemenceau réintègre l'agressif Mangin et surtout soutient la candidature de Foch à la tête du commandement interallié. Il l'appuie ensuite dans ses décisions stratégiques jusqu'à l'armistice.

est cependant pas de même dans l'infanterie. Le taux de pertes y est tel (29 % des officiers tués et la majorité des autres blessés) qu'il entraîne un renouvellement permanent, nuisible à la cohésion et à la conservation des compétences. Le corps des sous-officiers de carrière, déjà numériquement très inférieur à celui des Allemands, est presque entièrement ravagé. Il est en outre fragilisé par l'arrivée de jeunes recrues chargées de responsabilités tactiques très supérieures à celles de 1914.

Contrairement aux artilleurs, le retour du mouvement surprend donc une infanterie française qui n'a pas de mémoire.

### Une machine à vaincre... oubliée en 1940

Tout au long des opérations de 1918, l'encadrement de l'armée va démontrer sa compétence non seulement en

défense mais aussi, à la différence des Allemands, dans le montage d'offensives victorieuses dont le modèle est celle du 8 août, sur le plateau du Santerre (voir encadré p. 50). Un succès total : en trois jours, le front allemand est entamé sur une largeur d'une quarantaine de kilomètres et une profondeur de 15 à 20 km. Le prolongement de ce succès par les offensives des armées françaises et britanniques voisines permet d'obtenir l'évacuation de la zone conquise par les Allemands depuis le 21 mars et leur repli sur la ligne Hindenburg.

Voilà l'art de la guerre français au meilleur de sa forme : une combinaison des armes parfaitement maîtrisée par un corps des officiers formé au feu industriel. Et pourtant, cette magnifique machine à vaincre s'est écroulée en quelques semaines en 1940. La raison principale ? Les savoir-faire en œuvre en 1918 nécessitent un entretien permanent. Or, dès le début des années 1920, la démobilisation et la dissolution des grands états-majors entraînent un décalage entre une doctrine cohérente et les compétences disponibles pour l'appliquer. Ce décalage ne fera que s'élargir au point de devenir une brèche, dans laquelle les divisions Panzer s'engouffreront vingt ans plus tard. ■

Catholique farouche réputé hostile au régime, le général **Edouard de Castelnau** (1851-1944) est un excellent tacticien, qui réussit à sauver Nancy en 1914 puis organise le secteur de Verdun avant l'attaque allemande. Chef d'état-major de Joffre, il est disgrâcié avec lui.

En 1918, le **Grand Quartier général** est l'organe central de commandement, fort de 3 600 membres. Il est commandé par un major général (le général Anthoine puis Buat) qui coiffe des aides-majors généraux responsables de l'organisation (1<sup>er</sup> bureau), des opérations (2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> bureaux), de l'aéronautique, de l'arrière et des transports (4<sup>e</sup> bureau) et du service de santé. Un officier supérieur est aussi chargé des « questions politiques » (relations avec les autorités civiles et morales).

L'infanterie de 1918 est le maillon faible de l'armée française. Son encadrement, trop souvent sacrifié, n'a pas le temps d'accumuler de l'expérience. La sortie des tranchées, en 1918, le prend au dépourvu.





Le libéral gallois **David Lloyd George** (1863-1945) est le promoteur du *Welfare State* (retraites, assurance santé, chômage, etc.) de 1908 à la guerre. De 1916 à 1922, il dirige en tant que Premier Ministre la coalition qui gouverne la Grande-Bretagne. On lui doit en particulier les progrès de l'industrie de guerre et la loi sur la conscription de 1916. Opposé aux offensives meurtrières en Europe, il favorise les campagnes périphériques, notamment au Moyen-Orient.

Vétéran des guerres indiennes, le cavalier **John Joseph Pershing** (1860-1948) combat à Cuba en 1898, puis contre les insurgés philippins en 1899. Poussé par le Président Theodore Roosevelt, Pershing, sorti du rang, grille tous ses rivaux et devient général en 1905. Il se fait confier en 1917 le corps expéditionnaire américain en France. Bien que son rôle sur le champ de bataille soit limité, Pershing y gagne le grade jamais réattribué de *General of the Armies of the United States*.

le 6 juin, les unités américaines sous commandement allié s'illustrent par leur fraîcheur et leur courage. Le 10 août, avec 1,3 million de **doughboys** et 27 divisions, le corps expéditionnaire représente déjà 50 % du corps de bataille français. Pershing peut alors constituer enfin la 1<sup>re</sup> armée américaine et tenter la réduction du saillant de **Saint-Mihiel** le 12 septembre. Soutenus par les Français, les Américains parviennent à s'emparer de l'objectif en trois jours par une manœuvre en tenailles facilitée par le repli en cours des Allemands. Cette victoire donne

une grande confiance aux états-majors américains. L'opération suivante, intégrée à l'offensive générale de Foch, est lancée à peine deux semaines plus tard dans le secteur de l'Argonne. La 1<sup>re</sup> armée américaine a pour mission de s'emparer de Sedan et surtout du nœud ferré de Mézières, point clé de la logistique allemande. L'attaque, lancée le 26 septembre, démarre bien mais s'arrête au bout de trois jours, stoppée par le raidissement ennemi mais aussi par des difficultés logistiques non maîtrisées par les états-majors américains. L'offensive reprend

le 14 octobre avec deux armées américaines en ligne qui franchissent la dernière défense allemande et progressent dans la vallée de la Meuse. Sedan tombe le 6 novembre. À l'armistice, les Américains sont presque deux millions et reçoivent 250 000 hommes en renfort chaque mois. Avec leurs 42 fortes divisions sur le front nord-ouest, ils représentent déjà une force plus importante que celle des Britanniques. Ils déplorent toutefois 126 000 morts, pertes importantes eu égard à leur rôle assez modeste dans les combats. ■

### 3 - L'armée allemande, du zénith à la chute

L'armée allemande de 1918 sur le front nord-ouest est plus que jamais la plus puissante du monde. Il ne lui reste cependant que quelques mois pour obtenir la victoire, avant l'arrivée des masses américaines. Mais ses chances sont excellentes. Elle dispose en effet d'abord d'une nouvelle et remarquable technique d'assaut, résumée le 1<sup>er</sup> janvier 1918 dans le document « L'Attaque des positions fortifiées ». Y sont théorisées les nouvelles méthodes offensives développées l'année précédente en Russie, à Caporetto en Italie et dans la contre-attaque de Cambrai. À l'exact inverse de l'approche très méthodique de Foch lors de la bataille de la Somme, les Allemands recherchent la percée du front allié

par la combinaison du choc d'artillerie, bref mais très violent, exploité immédiatement par des troupes d'assaut spécialisées s'infiltrant le plus loin possible dans la profondeur du dispositif adverse, tandis que le deuxième échelon réduit les résistances dépassées. Pour être décisives, c'est-à-dire permettre de vaincre définitivement les armées britannique puis française avant l'arrivée en ligne des Américains, ces méthodes doivent toutefois être appliquées à beaucoup plus grande échelle qu'en 1917. Le temps et les ressources sont cependant insuffisants pour transformer l'ensemble de l'armée allemande du front nord-ouest en armée offensive, comme en 1914. Le quartier-maître général

Ludendorff, organisateur et stratège de l'armée allemande (voir p. 38), se résout donc à dissocier ses forces en une armée offensive, forte de 83 divisions d'assaut le 21 mars, complètes et entraînées intensivement aux nouvelles méthodes, et en une armée statique de 192 divisions, très amoindries mais à l'abri de la puissante ligne de défense Hindenburg. Le système est redoutable car appuyé pour la première fois sur une supériorité numérique acquise grâce aux transferts du front de l'est. Mais cette dissociation, refusée par Pétain quelques mois plus tôt, condamne l'armée allemande au succès. En effet, les divisions d'assaut, agissant sans relève jusqu'à l'épuisement, sont destinées à s'user inexorablement dans les offensives prévues,





bien au-delà des capacités de reconstitution. Si les offensives de printemps échouent, il ne restera qu'une série de divisions squelettiques et démolies face à des Alliés aux effectifs et équipements toujours croissants.

## De fatales lacunes dans l'armée offensive

Or, l'armée offensive allemande souffre de plusieurs lacunes (comblées lors de la création de son nouvel avatar blindé dans les années 1930). Si les Allemands sont les premiers à développer des escadrilles dédiées à l'appui

des troupes au sol (avec avions multiplaces blindés à vol horizontal), ils n'ont que quelques dizaines de mauvais chars d'assaut dont l'influence sur

les combats sera minime. Et si les avions de chasse rivalisent techniquement avec ceux des Alliés, ils sont très inférieurs en nombre : les divisions d'assaut vont ainsi opérer sous un ciel largement hostile. Enfin, si l'infanterie d'assaut allemande est bien équipée et entraînée, elle reste une troupe à pied, et l'artillerie une troupe à cheval, là où les poilus français et les tommies britanniques sont déjà largement motorisés.

Pour compenser la supériorité alliée dans les machines à moteur, la force d'assaut allemande nécessite donc l'appui d'une force d'artillerie considérable, dont le déplacement et l'organisation, selon les méthodes du colonel Bruchmüller, imposent des délais forcément supérieurs à ceux des artilleries alliées plus nombreuses et plus mobiles. Autrement dit, dès que les Alliés auront retrouvé la parité des forces grâce aux renforts américains, leurs offensives seront plus rapidement montées. Elles dureront en outre plus longtemps grâce à la supériorité logistique, quand

## Armée d'assaut, ligne Hindenburg, masse d'artillerie. Ces trois piliers de la stratégie allemande vont faillir.

les Allemands subissent une nette chute de rendement après cinq ou six jours d'offensive. L'armée d'assaut, la masse d'artillerie et la ligne Hindenburg sont

les trois instruments sur lesquels se fonde la stratégie de Ludendorff. Les trois vont faillir... Du 21 mars au 18 juillet 1918, le couple armée d'assaut-masse d'artillerie obtient deux succès spectaculaires mais non décisifs et déjà, dès que les conditions de surprise et d'erreurs défensives alliées ne sont pas réunies, le résultat est bien moindre. Dans tous les cas, les pertes allemandes et alliées

s'équilibrent, à cette différence près que, côté allemand, il s'agit d'unités d'élite. Lorsque les chars et les Américains apparaissent et que les forces font jeu égal, l'initiative passe aux Alliés... Après avoir perdu 700 000 hommes de mars à juin, les Allemands en perdent encore 800 000 dans la bataille défensive alors que le même nombre déserte ou refuse de combattre : dans leurs offensives, c'est un signe, les Alliés font autant de prisonniers que pendant tout le reste de la guerre. Le 1<sup>er</sup> août, il y a encore 205 divisions en ligne et 77 en réserve ; elles ne sont plus que 185 et 17 le 1<sup>er</sup> novembre. Le dernier espoir allemand, la ligne Hindenburg qui avait tenu pendant presque toute l'année 1917, disparaît à la fin du mois d'octobre. À la veille de l'armistice, l'armée allemande est en voie de décomposition rapide alors que l'arrière s'effondre et que le Sud du pays est même menacé par l'abandon austro-hongrois. Nul besoin de coup de poignard dans le dos : l'armée allemande de novembre 1918 est un fantôme, encore impressionnant, mais incapable d'une résistance prolongée. ■

**Doughboy** (« garçon de pâte ») est le surnom donné au soldat américain de 1917. Il pourrait provenir de l'aspect poussiéreux (farineux) des soldats de la guerre américano-mexicaine, ou de leur habitude de cuire de la pâte en galettes dans le feu de camp.

Le saillant de **Saint-Mihiel** a été creusé dans les lignes françaises par une série d'attaques allemandes menées en septembre 1914 pour couper la route de Nancy à Verdun. (voir carte p. 40)

Testées avec succès en 1917, les **Stosstruppen** (troupes de choc) allemandes sont conçues comme des unités d'élite, entraînées spécialement à infiltrer les lignes adverses. Mais elles se développent au détriment de la qualité du reste de l'armée, sur lequel vont s'acharner les contre-offensives alliées...





# Les Français ont-ils inventé

Propos recueillis par Pierre Grumberg

**Renoncer à l'unique bataille décisive ponctuelle au profit d'une succession d'offensives limitées, mais coordonnées sur la totalité du front... Ce principe de l'« art opératif » fait le succès des Alliés en 1918 comme il fera celui des Soviétiques en 1945. Mais les Français ont-ils été inventeurs ou précurseurs ? La question partage la rédaction...**

Le général **Helmuth von Moltke** (dit l'Ancien ; 1800-1891) est à partir de 1857 le chef du Grand État-Major prussien et pendant trente ans l'architecte intellectuel et pratique de ses victoires.

Le général prussien **Sigismund von Schlichting** (1829-1909), théoricien de l'infanterie, a tiré les enseignements de la guerre franco-prussienne de 1870. Il remarque en particulier que l'armée française n'a pas été détruite, malgré sa défaite apparemment décisive de Sedan.

**Benoist Bihan, chercheur en études stratégiques, rédacteur en chef adjoint de la revue *Histoire & Stratégie*, est spécialiste de l'art opératif, sujet auquel il consacre sa thèse.**

**G&H: L'« art opératif » est cette discipline intermédiaire entre tactique et stratégie, qui vise à combiner les combats et à les enchaîner de façon à disloquer l'ensemble du système ennemi. Mais comment cette notion apparaît-elle ?**

**Benoist Bihan:** On constate dès avant la fin du Premier Empire que les batailles ne sont plus décisives : il est devenu très difficile de vaincre en un seul coup, quand les opérations se déroulent à l'échelle d'un continent et contre des armées qui ont acquis la résilience avec la masse. On voit du coup s'enchaîner des opérations successives, dont Wagram ou Leipzig sont un exemple. Mais la diffé-

rence entre cette ère « proto-opérative » et la naissance de l'art opératif véritable, c'est qu'on commence à apprendre pendant la guerre de Sécession à organiser

les combats entre eux pour que le résultat des opérations soit plus grand que la simple addition du résultat des combats séparés.

**Quelle est l'attitude de l'armée française avant 1918 ?**

**Michel Goya:** Elle emprunte à deux approches, comme sur un ring de boxe. Il y a ceux qui recherchent le K.-O. par la bataille décisive, comme les Allemands depuis **Moltke l'Ancien** et les grandes victoires de Sadowa en 1866 [voir p. 67] et Sedan en 1870. Et puis ceux, beaucoup plus rares, qui cherchent la victoire aux points, par l'accumulation de coups, par l'usure. En France, le premier schéma prédomine jusqu'à l'offensive Nivelle de 1917 [voir p. 47] : c'est le dernier exemple de recherche d'une bataille décisive du côté allié. De là, et avec l'avènement de Pétain, on abandonne cette idée.

**Pétain est-il l'inventeur de l'art opératif « moderne » ?**

**M. G.:** Il est le premier certainement à avoir théorisé dès 1915 l'idée que l'on n'obtiendra pas la victoire par une unique bataille mais par une succession continue de chocs. Lorsqu'il devient commandant en chef en mai 1917, Pétain édicte des directives dans ce sens à partir d'un constat : les Alliés savent à coup sûr s'emparer de la première position allemande, à condition de bien planifier et de réunir assez de moyens. Ce qui est compliqué, c'est la recherche de la percée. Pétain recommande donc d'y renoncer, en multipliant à la place les offensives limitées sur toute la ligne allemande grâce à l'atout de la mobilité [voir p. 42] dont ne disposent pas les Allemands. Pétain vise ainsi successivement les trois nœuds du système allemand : ses réserves humaines, la ligne Hindenburg

[voir p. 39] puis la ligne de chemin de fer Bruges-Sedan, artère vitale du front. Il y a là un véritable saut conceptuel. L'un des indices de ce saut est que les offensives, douze côté français, se succèdent souvent en fondu enchaîné et qu'il devient difficile de citer des grandes batailles en 1918. Les Français ne sont d'ailleurs pas les seuls à appliquer la méthode : les Britanniques aussi, dans une campagne de « cent jours » (du 8 août au 11 novembre) qui restera comme l'apogée de leur art militaire [voir p. 52].

**Saut conceptuel, donc. Mais est-on passé vraiment à l'art opératif ?**

**B. B.:** Pas vraiment. C'est vrai, les offensives de 1918 ne sont déjà plus de la tactique à un niveau supérieur, à la façon allemande. Mais il manque l'idée de combinaison, de multiplication des effets par l'action en profondeur. Les armées alignées avancent parallèlement aux autres, dans leur couloir d'attaque. On manœuvre bien un petit peu, mais sans guère pénétrer le dispositif adverse, alors que pen-

dant la Seconde Guerre mondiale, les Soviétiques combinent plusieurs armées en colonne d'attaque pour s'enfoncer très loin. L'historien israélien Shimon Naveh qualifierait la méthode Pétain d'« *éveil opératif* ». Mais le vrai travail de doctrine est réalisé par les Soviétiques dans les années 1920 et 1930 : les Svetchine, Triandafillov, Isserson, Toukhatchevski [sur eux, voir p. 86 notre article consacré à Fuller].

**M. G.:** Pas tout à fait d'accord. La bataille dans la profondeur est déjà dans l'air en 1918. Le Britannique Fuller imagine des percées blindées lointaines, l'américain Mitchell des largages de paras, les Français le bombardement aérien en arrière

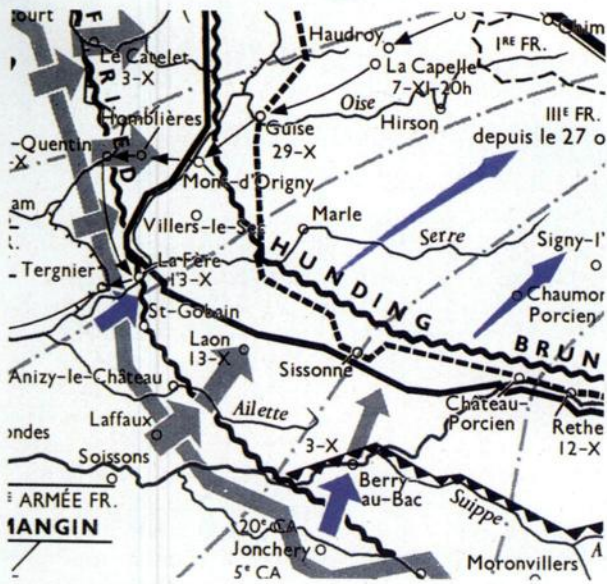
**« Dès 1915, Pétain théorise l'idée que la victoire s'obtiendra par une succession continue de chocs. »**





# l'art opératif ?

Retrouvez l'intégralité du débat filmé sur [www.facebook.com/guerresethistoire](http://www.facebook.com/guerresethistoire)



qu'en vingt ans, la technique a énormément progressé.

**M. G. :** En 1940, les Allemands ont repris leur méthode de 1918 : recherche du K.-O. avec divisions d'assaut, mais dotées de moyens supplémentaires (mécanisation, radio, etc.). Et les Français n'ont pas changé non plus de doctrine. Tout le problème est que l'art de la guerre façon 1918

les enseignements de la guerre civile russe, où les rapports entre espaces et densités de forces permettent des manœuvres car il n'y a pas de front continu.

**M. G. :** Incontestablement, les Soviétiques se sont servis du modèle français — la référence en 1918 —, mais avec cette faculté qu'ont les Russes à conceptualiser remarquablement sans en avoir les moyens techniques adéquats.

**B. B. :** N'oublions pas que l'US Army a elle aussi tiré des enseignements de son contact avec les Français : l'essentiel de sa doctrine est mis en place dans les années 1930. On n'a pas les moyens de la tester car l'Army est alors minuscule. L'armée américaine de 1944, c'est celle dont devaient rêver les généraux français en 1918, avec une doctrine proche et des moyens considérablement supérieurs. De Gaulle le dit dans ses mémoires : « **La première armée française**, c'est l'armée dont j'avais rêvé pour la France. » ■

du front, au-delà de la portée de l'artillerie... Les unités blindées françaises sont à deux doigts de devenir des divisions autonomes intégrées, avec véhicules de commandement et infanterie protégée dans des blindés chenillés. On imagine donc déjà des formations mécanisées capables de casser le front et d'agir loin. Tout cela est théorisé dans les directives de Pétain, dans les règlements d'emploi des grandes unités mis en place en 1918. Et cela figure dans les réflexions de l'immédiat après-guerre. À la différence des Britanniques, les Français ont tiré les enseignements de leur expérience et les formulent dès 1921 dans un manuel d'emploi des grandes unités dont les Soviétiques se sont, à mon avis, inspirés. Dans l'entre-deux-guerres, il y a donc deux écoles opératives : française et soviétique. Le malheur de la première, c'est qu'elle a échoué spectaculairement en 1940 et sombré dans l'oubli...

est difficile : coordonner des moyens, des armes différentes, exige un travail d'état-major complexe, pour lequel le savoir-faire a disparu en 1940. Après la période féconde des années 1920, la pensée française s'est rigidifiée. Il y a quantité de facteurs pour cela : le faible taux de renouvellement des cadres, le manque de moyens qui empêche d'expérimenter, la réduction du temps de service militaire qui diminue encore les compétences...

## Qu'est-ce que la victoire alliée de 1945 doit aux Français ?

**B. B. :** On se lit entre professionnels. Toukhatchevski, qui rédige le manuel d'opérations de 1936, a été codétenu avec de Gaulle. Mais la pensée soviétique n'en est pas moins indépendante, influencée par la guerre russo-japonaise, que Svetchine a étudiée, et par les penseurs allemands de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle comme **Schlichting**, peut-être le premier à utiliser le mot « *operativ* ». On tire également

## Cette école française des années 1920, qui est-ce ?

**M. G. :** On y trouve la génération de brillants généraux issus du front qui ont joué un rôle important à la fin de la guerre : Debeney, Maistre, Degoutte, Gouraud... Il y a aussi des penseurs comme Estienne, le père des chars, et des officiers issus de l'école des blindés comme Alléhaut ou des historiens comme Camon.

## Pourquoi l'échec français ?

**B. B. :** Les idées pertinentes de 1918 ne le sont plus en 1940 parce



## Pour en savoir +

- **Dictionnaire de la Grande Guerre**, Rémy Porte, François Cochet (dir.), Robert Laffont, 2008.
- **La Mobilisation industrielle, premier front de la Grande Guerre?**, Rémy Porte, 14-18 Éditions, 2011.
- **La Chair et l'Acier**, Michel Goya, Tallandier, 2004.
- **Pyrrhic Victory. French Strategy and Operations in the Great War**, Robert A. Doughty, The Belknap Press of Harvard University Press, 2005.
- **Pour une vision d'ensemble : With Our Backs to the Wall: Victory and Defeat in 1918**, David Stevenson, The Belknap Press of Harvard University Press, 2011.

Michel Goya, historien, directeur de recherches à l'Institut de recherche stratégique de l'École militaire, est titulaire de la chaire d'histoire militaire à l'École de guerre. Spécialiste de l'histoire de la Première Guerre mondiale, il est l'auteur de *La Chair et l'Acier* (Tallandier, 2004).



HORS-SÉRIE

GUERRE D'ALGÉRIE LE NUMÉRO DU CINQUANTENAIRE

RÉÉDITION

SCIENCE & VIE

GUERRES  
& Histoire

# ALGÉRIE 1954-62

la dernière  
guerre des  
Français

ARGENT CONTRE GAZ  
Comment la  
France a payé  
le FLN

LES BASES SECRÈTES DU SAHARA • LA GUERRE ÉTAIT-ELLE VRAIMENT PERDUE ?



# NUMÉRO ÉVÉNEMENT

À L'OCCASION DES 50 ANS DU CESSEZ-LE-FEU DU 19 MARS 1962

**2800 JOURS DE GUERRE**  
**Portfolio**  
**Chronologie: huit ans**  
**de peur et d'horreur**

**LA RÉVOLTE VIENT DE LOIN**  
**Deux peuples, une terre**  
**Ben Bella, itinéraire**  
**d'une révolte**



**LA BATAILLE D'ALGER**  
 La FLN repousse le combat au bout vers le capitale. Du janvier à octobre 1957, la bataille d'Alger y fait rage. L'INSECURITE. Attentats, assassinats et grève battent d'estrade le spectacle de la capitale algérienne.

**LES OPERATIONS MILITAIRES**  
**Bataille d'Alger**  
**Coups tordus à la française**  
**Une lente asphyxie aux frontières**  
**La guerre était-elle perdue**

**UNE DOUBLE GUERRE CIVILE**  
**FLN: la loi de la violence**  
**OAS, le terrorisme du désespoir**



**1958: « Je vous ai compris »**

**20 JUILLET: le coup de force**  
 Le général de Gaulle lance son coup de force. Il annonce la formation d'un gouvernement provisoire et appelle à la démission de l'Assemblée nationale.

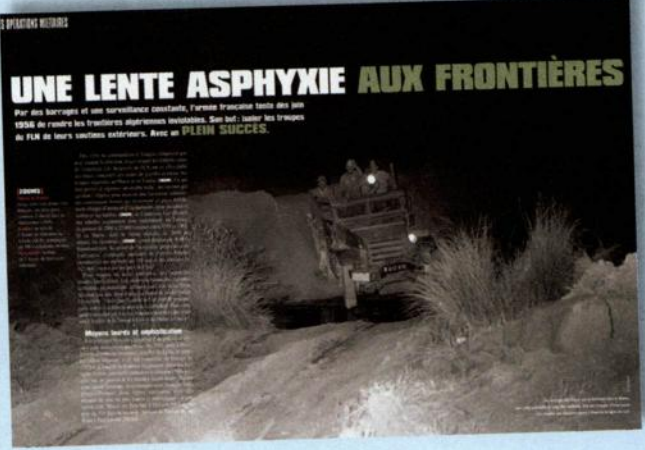
**21 AOÛT: la loi de la violence**  
 Le FLN adopte la loi de la violence. Cette loi autorise les combattants à tuer sans restriction les militaires français.

**23 SEPTEMBRE: la OAS**  
 L'Organisation armée secrète (OAS) est créée. Elle se propose de lutter contre le FLN et de restaurer la présence française en Algérie.

**24 OCTOBRE: le plan de Constantine**  
 Le général de Gaulle annonce le plan de Constantine. Ce plan prévoit le retrait des troupes françaises d'Algérie à l'exception de 300 000 hommes.

**LE SAHARA, FAR WEST FRANÇAIS**  
**De l'or noir à prix d'or**  
**La France a-t-elle payé le FLN?**  
**Le désert secret défense**

**LA MÉMOIRE EN PANNE**  
**Deux peuples, une terre**  
**Ben Bella, itinéraire**  
**d'une révolte**



**UNE LENTE ASPHYXIE AUX FRONTIÈRES**  
 Par des barrages et une surveillance constante, l'armée française tente dès les 1956 de restreindre les frontières des territoires libérés. Sans succès. Tenter les troupes de FLN de leurs voisins extérieurs. Avec un PLEIN SUCCES.



**LA GUERRE ÉTAIT-ELLE PERDUE ?**

Le général de Gaulle refuse une nouvelle fois de partir de 1959, préfère l'effort et démissionne le lendemain de son poste. Il lance une série d'opérations qui donnent l'avantage à la France sur le terrain. Politiquement, le plan CHALLE est plus discuté.

**EN VENTE EN KIOSQUE**  
**À PARTIR DU 2 MARS**



# Qadesh : première victoire

Au XII<sup>e</sup> siècle avant J.-C., l'armée de Ramsès II écrase les Hittites à Qadesh. Mais le pharaon a-t-il gagné vraiment ? Célébrée sur les murs des temples égyptiens, la première bataille documentée de l'Histoire inaugure également les grandes opérations de propagande.





# de la propagande

Par Éric Treguier



Les Hittites, qui ont anéanti deux divisions de l'armée égyptienne, sont arrêtés par la résistance farouche de Ramsès II et de sa garde personnelle.



**Chronologie**

- 1354-1324:** Les Hittites détruisent le royaume de Mitanni (actuelle Syrie), allié de l'Égypte. Début de la rivalité.
- Vers 1310:** Le pharaon Horemheb (1322-1294) soutient sans succès la rébellion de vassaux des Hittites en Syrie.
- 1294:** Ramsès I<sup>er</sup> pharaon.
- 1292-1279 (?)**: Séthi I<sup>er</sup> remporte des victoires sans lendemain contre les Hittites en Syrie.
- 1279 (?)**: Avènement de Ramsès II.
- 1274 (?)**: Bataille de Qadesh, *statu quo*.
- 1272-1270 (?)**: Nouvelles campagnes de Ramsès II en Syrie, sans lendemain.
- 1258 (?)**: La pression assyrienne contraint Hattushili III, successeur de Muwatalli II, à signer un traité de paix avec Ramsès II.

**Ramsès II** (règne : v. 1279-1211), troisième pharaon de la XIX<sup>e</sup> dynastie (1294-1197), est un souverain exceptionnel tant par la durée de son règne (68 ans !) que par son rôle de bâtisseur (on lui doit Abou Simbel notamment) et de militaire, guerroyant contre les Hittites en Syrie et au pays de Koush, au sud de l'Égypte, riche en or.

**D**es flûtistes rythment d'un son aigrelet le pas lourd des milliers de soldats au teint cuivré, portant cuirasse en coton rembourrée, bouclier d'osier couvert de peau de buffle et lances à pointe de bronze. Trois cents chariots, montés par des archers chevronnés, encadrent cette masse compacte de plus de 3000 hommes, et font comme un ballet mouvant sur ses flancs. En tête se tient le général, debout sur son char d'apparat, sceptre de commandement à la main. Il est suivi, à quelques pas, de sa garde personnelle : une centaine de Nubiens, couleur d'ébène, armés du redoutable *khopesh*, l'épée dont la forme rappelle la patte arrière d'une antilope ; puis une autre centaine de Libyens, seulement vêtus d'un cache-sexe de cuir et d'une cape en peau de vache. Au centre et à l'arrière suivent des centaines d'ânes chargés de matériel menés par une myriade d'esclaves.

En ce dixième jour du troisième mois de la cinquième année du règne de Ramsès II, la troupe égyptienne qui serpente sur les chemins de l'actuel Sud syrien (voir carte) est la division P'ré. Elle doit son nom au dieu tutélaire de la ville où elle est basée — le dieu du Soleil Rê à Héliopolis —, comme pour ses trois unités sœurs, Amon, Ptah et Seth qui l'accompagnent dans cette expédition et constituent tout ce que l'Égypte de la XIX<sup>e</sup> dynastie peut alors mobiliser.

**LA BATAILLE**



La division P'Ré, qui se dirige vers le camp de Ramsès, est surprise et anéantie par une colonne de plusieurs centaines de chars hittites, qui, dans sa foulée, culbute aussi la division Amon, puis menace Ramsès...

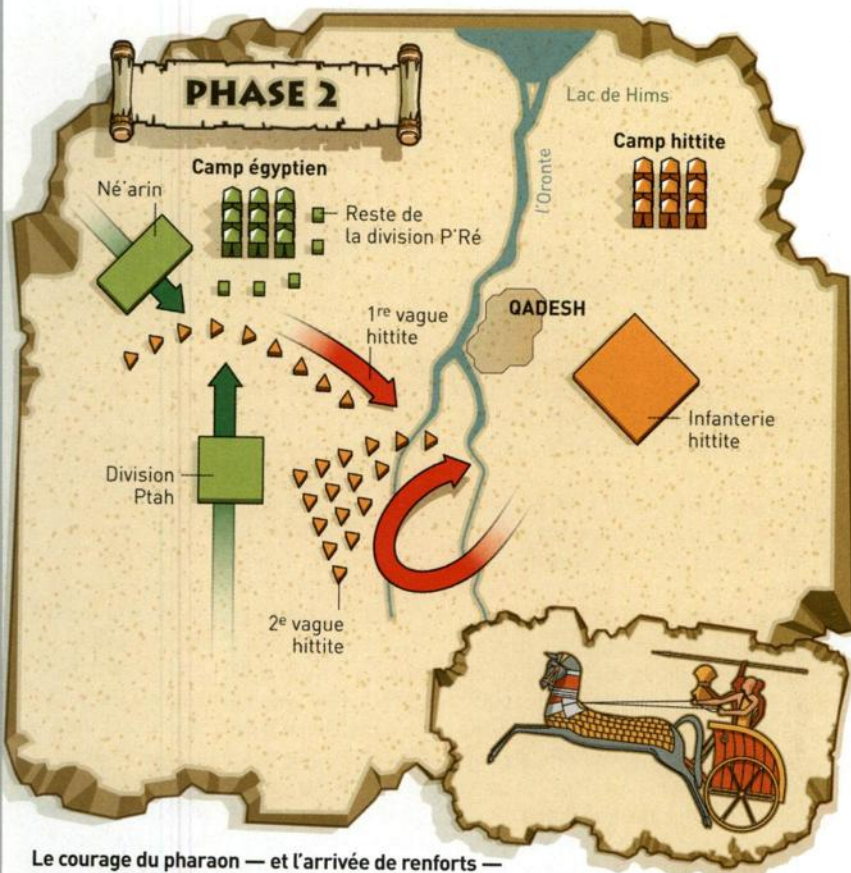
Le jour vient à peine de se lever lorsque la division P'ré pénètre sur le plateau poussiéreux d'où l'on aperçoit enfin, après trente jours d'une marche harassante, le but de la campagne : Qadesh. L'orgueilleuse cité, alliée des redoutés Hittites, se dresse un peu sur la droite, à une demi-douzaine de kilomètres de la troupe qui approche, sur une avancée rocheuse, au confluent de l'Oronte et d'un de ses affluents. Malgré la distance, le général comme le plus humble portefaix peut distinguer des remparts massifs : le siège sera difficile. Mais nul ne doute que même les murailles de Qadesh ne sauraient résister longtemps à la plus puissante armée de son temps. Ce que les soldats ignorent, en revanche, c'est que le vrai objectif de Ramsès n'est pas la ville elle-même, mais toute la vallée de l'Oronte, qui descend, à travers le royaume d'Amurru (au nord de l'actuel Liban), jusqu'à la mer. Pourquoi ? Parce que c'est la grande voie de passage du commerce de l'Orient. Notamment de l'étain, extrait des montagnes de l'actuel Afghanistan et transporté par les marchands assyriens. Les Hittites n'ont aucune mine de ce métal plutôt rare. Il est pourtant vital pour eux, puisqu'il est nécessaire à

la fabrication du bronze dont ils font leurs armes : le royaume d'Amurru lui doit sa richesse et son importance.

**Une déferlante de chars**

Loin de ces considérations géostratégiques, les officiers, dressés sur leurs chariots, aperçoivent, un peu sur la gauche, à environ quatre kilomètres, le camp des 4000 hommes de la division Amon, sur place depuis la veille avec Ramsès. Les divisions Ptah et Seth suivent à trois ou quatre heures de marche. Quant au roi ennemi Muwatalli et ses Hittites, ils sont à Alep, croient savoir des officiers : c'est loin, à plus d'une semaine de marche. Avant midi, murmure-t-on déjà dans les rangs, le bivouac sera établi, et chacun pourra soulager ses pieds derrière un solide rempart de boucliers. Certains hommes tâtent déjà les oignons qui relèveront la bouillie de millet. Espoir vain... Ce sont les hommes de l'aile droite qui lancent l'alarme, en sentant un grondement sous leurs pieds. En rudes soldats, ils savent ce que cela signifie : des milliers de chevaux ! Et de fait, sur le flanc de la petite colline qui surplombe leur division, ils voient fondre sur eux vingt, cent, deux cents, cinq cents chars, plus encore...





**Le courage du pharaon — et l'arrivée de renforts — forcent les Hittites à se retirer, sans avoir engagé, à aucun moment, leur infanterie. Ils perdent quelques centaines d'hommes, les Égyptiens entre 2000 et 4000... mais ceux-ci restent maîtres du champ de bataille.**

Des Hittites, à n'en pas douter : leurs chars, plus lourds, ont un équipage de trois hommes — conducteur, archer piquier, porteur de bouclier — quand les chars égyptiens ne portent que conducteur et archer... Les ordres fusent. Les hommes tentent de former les rangs. Trop tard. Dans un crash effrayant, une partie des chars hittites frappe de plein fouet le flanc de l'infanterie égyptienne, tandis que les autres dispersent les chars égyptiens. L'impact est si fort que certains attelages traversent la division de part en part. Aux cris des blessés s'ajoutent le craquement des os broyés par les poitrails des chevaux et les roues des chars, le fracas des lances et le claquement sec du bronze contre le bronze.

### Ramsès déchaîne sa furie...

En dix minutes, l'orgueilleuse division P'ré n'est plus qu'une bande de fuyards cueillis du bout de la lance par les hommes de Muwatalli, qui les poursuivent jusque devant le mur de boucliers du camp de la division Amon. Obstacle fragile. Et bien mal défendu : les Hittites ralentissent à peine et pénètrent dans le camp, provoquant une nouvelle panique parmi les troupes du pharaon.

La division Amon, elle aussi, craque. Tout semble perdu. Mais Ramsès va faire la preuve qu'il est vraiment le grand roi qu'il veut devenir... Il fait mettre à l'abri les membres de sa maisonnée, rassemble sa garde, revêt son armure de bronze et d'électrum, un alliage d'or et d'argent. La suite, les témoins l'ont racontée dans le bulletin royal égyptien : « Ramsès monta sur Nakhtemouasé [« Victoire-dans-Thèbes »], son grand attelage, et se lança au galop. Sa Majesté était puissante, son esprit était intrépide, et on ne savait se mettre debout devant lui. Tout le terrain sur lequel il se tenait brûlait, et une flamme avait consumé tous les pays étrangers par sa chaleur. Ses yeux étaient féroces et sa puissance crachait du feu contre eux : il enfonçait les rangs des Hittites et des pays étrangers innombrables qui étaient avec eux. Sa Majesté ressemblant à Seth à la grande force, à Sekhmet [déesse à tête de lion] au moment où elle se met en rage, Sa Majesté exterminant jusqu'au dernier homme l'armée hittite, ainsi que ses nombreux officiers et tous leurs frères et tous les princes de tous les pays étrangers qui étaient venus avec lui. Leurs soldats se retrouvèrent tombés sur la face, l'un sur l'autre, Sa Majesté

les tuant sur place, de sorte qu'ils formaient des rangées de cadavres devant ses chevaux, Sa Majesté étant toute seule, sans personne avec elle. »

Charge furieuse, en effet. Et c'est au tour des Hittites, qui croyaient l'affaire pliée et pillaient déjà le camp, d'être sur la défensive. D'autant plus que Ramsès, ce jour-là, va recevoir un de ces coups de main du destin qui font basculer les batailles : une division de secours accourue du Nord. Ces Né'arin (les égyptologues les estiment, arbitrairement, à 2000) sont des mercenaires réputés, sans doute des Cananéens. Ils se jettent aussitôt au combat et repoussent d'autant mieux les Hittites que des troupes de la division Ptah, qui arrive à marche forcée, les ont rejoints depuis le sud. Les Hittites s'enfuient !

### ... et Muwatalli réagit trop tard

Et que fait Muwatalli ? Rien. Lui qui dispose, selon les archives égyptiennes (elles exagèrent sans doute), de 3500 chars et de 19000 fantassins, hittites ou envoyés par ses 18 États vassaux (Arzawa, Masa, Mukka, Gasgas, Kizzuwatna, Karkemish, Ugarit, Oode, Nuhasse, Qadesh...), rate l'occasion de sa vie. Il n'a pas fait suivre ses chariots par ses soldats à pied, car il ne peut pas croire à une déroute aussi rapide des Égyptiens. De plus, estime l'historien militaire britannique Alfred H. Burne dans son livre *Quelques notes sur la bataille*, il est sans doute gêné « par les nuages de poussières soulevés par la



Les chars égyptiens, avec leur essieu très en arrière, sont plus stables et maniables que les chars hittites, mais plus fragiles aussi.

Les Hittites sont un peuple d'Asie Mineure originaire du pays Hatti (en Anatolie centrale, à l'est d'Ankara). Conquêteurs ambitieux, ils soumettent à partir du XVII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. tout le Sud de l'actuelle Turquie et l'essentiel de la Syrie. L'Empire hittite s'effondre vers 1170 sous la pression des mystérieux « Peuples de la mer ».

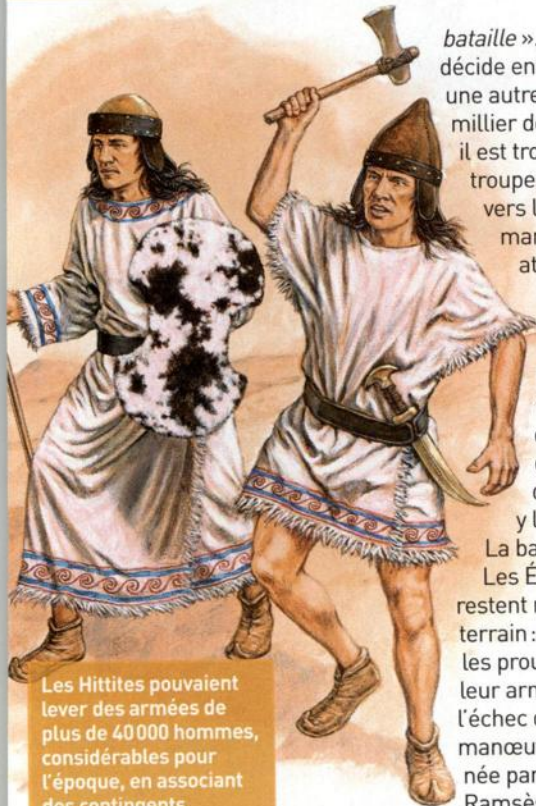
Le bronze est un alliage contenant à l'époque 90 % de cuivre et 10 % d'étain. Relativement rare, ce dernier revient cher. D'où le succès ultime du fer dans l'armement.

Muwatalli II (règne : 1295-1272) est le souverain hittite commandant (au moins en titre, car il semble qu'il ait été malade) à Qadesh. Il meurt peu après. Son frère Hattushili III lui succède et, inquiet de la pression assyrienne à l'est, fera la paix avec l'Égypte.

### ■ Les Hittites : une civilisation vieille de seulement... un siècle

Spécialiste de l'Antiquité, le professeur allemand Otto Puchstein étudie, au début du XX<sup>e</sup> siècle, des tablettes à Istanbul quand un ami lui soumet une tablette d'argile venant de la petite ville de Bogazköy (aujourd'hui Bogazkale), en Anatolie centrale. Impossible à traduire ! Très énervant, mais aussi carrément excitant pour cet érudit qui connaît le babylonien, le sumérien, le démotique égyptien et manie une dizaine d'autres écritures. Pour en savoir plus, il se rend sur place. C'est là qu'en 1907, il met au jour une des plus vastes cités de l'Antiquité : Hattusas, capitale du quatrième empire de l'Orient ancien, l'égal de Babylone, de l'Assyrie et de l'Égypte.





Les Hittites pouvaient lever des armées de plus de 40 000 hommes, considérables pour l'époque, en associant des contingents de vassaux à une armée royale très bien entraînée, mais peu protégée : boucliers légers, casques de cuir et presque pas de cuirasses.

bataille ». Quand il se décide enfin à envoyer une autre vague d'un millier de chariots, il est trop tard. Ses troupes fuient déjà vers l'Oronte. Des marécages les y attendent : c'est la noyade.

Deux des frères du roi, son secrétaire, le chef de ses gardes du corps et quatre princes y laissent la vie.

La bataille est finie. Les Égyptiens restent maîtres du terrain : moins par les prouesses de leur armée que par l'échec de la brillante manœuvre imaginée par Muwatalli.

Ramsès rapportera que Muwatalli lui fait demander le « souffle de vie », c'est-à-dire qu'il reconnaît sa défaite. L'égyptologue britannique sir Alan Gardiner a même relevé, parmi les inscriptions égyptiennes, la supplication qu'aurait adressée Muwatalli : « Ne sois pas trop dur avec nous, Roi victorieux, laisse-nous respirer ! »

### Une victoire gravée dans toute l'Égypte...

Dans l'affaire, l'armée égyptienne a perdu, probablement, entre 2 000 et 4 000 hommes : beaucoup plus que les Hittites, qui n'ont pas vraiment engagé leur armée. Mais qu'importe ! Qadesh sera « la » victoire dont Ramsès a besoin. Pour en convaincre le monde entier, et d'abord son peuple, il va littéralement truffier l'Égypte de témoignages de son triomphe. On retrouve la bataille dans pas moins de cinq grands temples : à Abou Simbel, à Abydos, sur deux murs du temple de Ré, à Karnak et à Louxor dans le temple d'Amon, et à Thèbes, sur quatre murs

du Ramesseum (temple funéraire). Ce n'est pas tout : les archéologues ont exhumé de multiples copies des textes commandées par Ramsès pour célébrer la défaite hittite. Les plus connues sont un poème attribué à « Pen-ta-ur », le scribe qui l'a rédigé, un compte rendu officiel, appelé le « bulletin », et des descriptions minutieuses, rédigées du temps de Ramsès, des sculptures exposées sur les temples. Tous célèbrent — évidemment — la victoire totale du pharaon sur les Hittites. C'est grâce à ces pièces qu'a pu être reconstitué, pour la première fois dans l'histoire, le déroulement d'une grande bataille. Pendant des siècles, personne ne remettra en cause cette version. Jusqu'à ce qu'on découvre, en 1907, Hattusas, là-haut, plus au nord, sur les hauts plateaux anatoliens, balayés par les vents venus de la steppe. La capitale hittite abrite une énorme bibliothèque : 30 000 tablettes d'argile, qui nécessiteront une dizaine d'années pour être décodées. Et que disent-elles ? Que les Égyptiens ont gagné la bataille mais perdu la guerre ! Muwatalli II, qui, depuis les rives de l'Oronte, a dirigé l'offensive hittite, n'a pas laissé de témoignage sur la bataille. Mais son neveu

## Selon les tablettes hittites, les Égyptiens ont gagné la bataille mais... perdu la guerre !

Tudhaliya IV évoque la victoire de son peuple dans un traité avec le roi Shaushgamuwa d'Amurru. Il rappelle qu'il « retourna au pays d'Apa, au temps où Muwatalli avait battu le roi d'Égypte et celui d'Amurru ». Les tablettes hittites révèlent aussi deux autres « anomalies » troublantes, qui ont amené les égyptologues à (enfin) comprendre certains passages restés obscurs des textes égyptiens.

### ... et largement exagérée

La première anomalie, c'est que ce sont les Égyptiens qui quittent le champ de bataille le surlendemain de la bataille, sans poursuivre les Hittites, sans faire le siège de Qadesh. Voilà qui est totalement contraire aux usages de l'époque. Les textes disent que Ramsès continue la bataille le second jour pour « châtier les rebelles ». Quels rebelles ? Des Hittites ? Impossible : jamais Ramsès

ne les nomme ainsi. Une autre armée ? Improbable : on imagine mal une troisième force se hasarder entre les deux belligérants. Aujourd'hui, après des années de recherche, on est à peu près certain : il s'agit de l'armée égyptienne elle-même ! Ramsès, dit le bulletin officiel, est fou de rage d'avoir été abandonné au moment le plus crucial. Et il va faire exécuter une partie des hommes d'Amon et de P'ré, les divisions qui ont flanché. C'est le premier exemple d'une décimation, cette pratique, popularisée par les Romains, qui consiste à exécuter un soldat sur dix, au hasard, pour punir une unité d'avoir désobéi. Pour la suite, « la seule chose dont on soit sûr, c'est qu'il est forcé de se retirer, le second jour... », constate l'historien canadien Antonio Santosuosso. Il faut dire qu'après avoir perdu une partie de ses troupes, pendant la bataille ou après, Ramsès n'a plus les moyens de pousser plus loin. Le surlendemain de la bataille, l'armée égyptienne lève donc le camp. Les Hittites sur les talons : Muwatalli les suivra jusqu'à Damas. Le bilan, pour Ramsès, est donc catastrophique : Qadesh reste dans le giron hittite. Muwatalli place même un nouveau roi sur le trône du royaume

d'Amurru, à l'origine de la guerre du fait d'être passé dans l'orbite de l'Égypte. La vision égyptienne de cette bataille apparaît désormais comme ce qu'elle est vraiment : une intoxication des victorieux communiqués du *Moniteur* napoléonien sur la campagne de Russie, ou de la « défense élastique » du

Reich proclamée par le *Volkischer Beobachter* en 1945... « Les pharaons, explique l'égyptologue britannique Kenneth Anderson Kitchen, avaient bien compris l'impact à long terme d'une répétition emphatique, bien avant l'arrivée de la télévision et de la publicité. »

Il faudra finalement neuf ans de guerre et trois grandes campagnes pour que Ramsès reprenne une partie de ce qu'il a perdu à Qadesh. Mais vers 1258, les deux royaumes signent le premier traité d'alliance connu de l'histoire. On en retrouve trace sur les murs de Karnak et dans plusieurs tablettes à Hattusas : « Ramsès, le grand roi, le roi du pays d'Égypte, ne devra jamais attaquer le pays de Hatti pour prendre possession de ses terres. Et Hattushili, le grand roi, le roi du pays de Hatti, ne devra jamais attaquer le pays d'Égypte pour prendre possession de ses terres. » Ce traité ne sera jamais brisé. ■

## ■ « Eh ! Ramsès, arrête ton char ! »

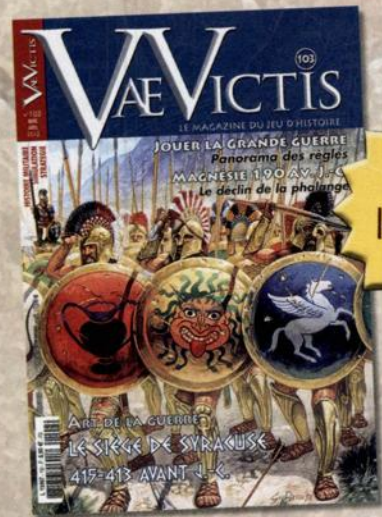
Le pharaon a-t-il, dans l'excitation du combat, eu une vision ? Dans le poème de Pen-ta-ur, il explique qu'en plein combat, Amon, son dieu tutélaire, lui apparaît en personne et lui dit : « Ramsès-aimé-d'Amon ! Je suis avec toi, c'est moi, ton père, ma main est avec la tienne. Je vaudrais plus que des centaines de milliers d'hommes, moi, le maître de la victoire, qui aime la vaillance. » Cette vision semble lui avoir tourné la tête au point qu'il y fera référence toute sa vie.



# REDECouvrez L'HISTOIRE GRÂCE AU JEU

VaeVictis, LE magazine du jeu d'histoire, vous propose tous les deux mois de redécouvrir les grandes batailles et campagnes militaires au travers de nombreux jeux avec pions ou figurines. VaeVictis est à la fois une revue d'histoire militaire, de part ses articles « art de la guerre » qui recadrent l'action dans son contexte d'époque, détaillent les doctrines stratégiques et tactiques du moment, et un magazine d'actualité ludique avec ses ouvertures de boîtes, analyses de jeux, techniques de peinture, nouveautés figurines, etc. Parallèlement à l'édition standard de 84 pages, l'édition « Spécial Jeu » contient un jeu complet avec 108 pions prédécoupés, sa carte et son livret de règles en couleurs, sous film ☐

**A paraître fin février :**  
**VaeVictis n° 103**  
**Syracuse 415-413 av. J.-C.**

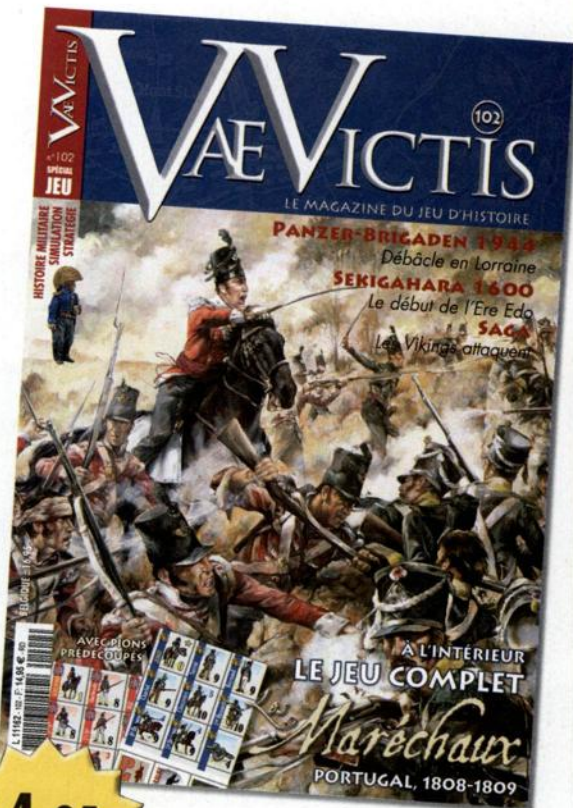


**6,90€**  
le bimestriel classique

Egalement en  
Edition «**SPECIAL JEU**»  
avec **PIONS PRÉ-DÉCOUPÉS**  
[www.vaevictismag.com](http://www.vaevictismag.com)



**84 PAGES**  
**BIMESTRIEL**



**14,95€**  
le Spécial Jeu

**VaeVictis n°102**

ANALYSE :

Bull Run, Sekigahara, Lost Battles, Birth of a Legend, Hungarian Nightmare, Breakthrough Cambrai

ARTICLES HISTORIQUES :

Les Campagnes du Portugal, l'armée de Louis XIV, Lauffeld.

FIGURINES :

Saxons contre Vikings pour Saga, Prussiens contre Français 1812 pour Black Powder, règles optionnelles série 120 Vendée etc.





# Fusil à culasse, les Prus

Par Pascal Guy

**Feu couché, meilleure précision, légèreté, rapidité de tir... Le fusil à chargement par la culasse a changé l'art de la guerre. Mais il faudra attendre le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle pour qu'il s'impose enfin en masse.**

## ■ Lent, dangereux, peu fiable

Inventé sous Louis XIV, le fusil classique ne change pas jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, en dépit de nombreux défauts. Le système de mise à feu à silex (ce dernier, bloqué dans le « chien », frappe une pièce de métal appelée « batterie », produisant une étincelle qui enflamme la poudre) ne fonctionne pas une fois sur cinq ! Le chargement par le canon à l'aide d'une baguette est long (3 à 5 coups par minute) et dangereux car le soldat reste debout, exposé au feu ennemi. Sans compter l'explosion de l'arme en cas de double chargement ou de baguette oubliée dans le canon... La solution ? Charger l'arme par la base du canon, ou « culasse », une idée en pratique dès le XIV<sup>e</sup> siècle ! Mais la métallurgie est alors trop imprécise pour autoriser une parfaite étanchéité. Lourds, peu fiables, ces fusils ne survivent que sous la forme d'armes de chasse hors de prix.

## ■ Aventures américaines d'une idée écossaise

En 1777, Gribeauval sort le fusil qui va équiper l'armée française jusqu'à Waterloo. Le 11 septembre de cette même année, sur le champ de bataille américain de Brandywine, l'armée britannique expérimente les 200 fusils du major écossais Patrick Ferguson (1744-1780). Toujours mis à feu par silex, ils sont dotés d'une culasse fermée par un bouchon fileté. En dévissant le bouchon, le tireur ouvre l'arrière du canon, ce qui permet de recharger en restant couché et tirer jusqu'à 7 coups par minute ! Précis grâce à son canon rayé, le Ferguson coûte cependant très cher et se révèle fragile. Surtout, l'inventeur est blessé puis tué par les *Insurgents*, et l'expérience tourne court, faute de promoteur.

## ■ Pauly : une lumière au bout du canon

Le Jour de l'an 1813, à Paris, le ministre de la Police Savary fait part à Napoléon de l'invention d'un armurier parisien, le Suisse Jean Pauly (1766-1821) : un fusil, au point depuis 1809 et breveté en 1812, capable de tirer 22 fois de suite en deux minutes ! Cette cadence de tir phénoménale s'explique par trois caractéristiques révolutionnaires. D'abord, l'arme (un modèle de chasse à deux canons) est dotée d'une culasse qui s'ouvre en soulevant un levier à charnière. Ensuite, la cartouche, si elle reste l'étui classique de papier contenant poudre noire et balle, est cette fois dotée par Pauly et son associé François Prélat d'un culot de cuivre contenant du fulminate de mercure, composé chimique qui s'enflamme au choc, inventé en 1807 par le révérend écossais Alexander Forsyth. Grâce à cette amorce, la mise à feu peut être assurée par un percuteur en forme d'aiguille mu par un ressort, bien plus fiable que le silex.

## ■ Recalé en France, recyclé en Allemagne

Présenté devant la commission militaire du maréchal Berthier en février 1813, le fusil Pauly est rejeté. Ses avantages — rapidité de tir, fiabilité, poids allégé d'un quart... — n'ont pas échappé aux experts, mais sa culasse, trop peu étanche, crache de la poudre enflammée dans les yeux du tireur. Surtout, l'arme est fragile pour l'assaut à la baïonnette et trop complexe et chère à fabriquer pour l'Empire aux abois. Mais Pauly a accueilli dans son atelier en 1809 un jeune apprenti allemand, Johann Nikolaus von Dreyse (1787-1867). Après Waterloo, ce dernier retourne chez lui à Sömmerda, dans le duché de Mayence. Il y entreprend en 1824 la fabrication d'amorces à percussion. Et reprend les travaux de Pauly sur le fusil à aiguille.

**En 1864, grâce au Dreyse, les Prussiens étrillent les Danois, qui chargent encore leurs fusils par la gueule et debout.**



# siens ont tiré les premiers

Arme à percussion à aiguille, le fusil Dreyse (ici de 1862) est réglementaire dès 1841. Il est doté de la première culasse mobile verrouillée et actionnée par un levier latéral.

## ■ Le fusil Dreyse, premier fusil moderne

En 1837, Dreyse trouve enfin la solution aux problèmes d'étanchéité dont souffrait le fusil Pauly : une culasse mobile, verrouillée sur un épaulement par la rotation d'un levier latéral. Mais si Dreyse allonge l'aiguille, il conserve en pratique la balle Pauly, à culot de cuivre et capsule de fulminate de mercure. Les recherches menées en secret avec l'appui de l'armée prussienne aboutissent en 1841. Sept ans plus tard, c'est l'épreuve du feu : le 23 avril 1848, les troupes régulières du général Hoffman mettent en déroute, grâce au fusil Dreyse, les forces des insurgés républicains badois. Mais personne en Europe ne prend conscience de l'avance technologique de la Prusse, qui a fait fabriquer l'arme en série sous le sceau du plus grand secret.

Ce fusil de chasse Pauly de 1812 est un modèle à deux canons pourvu d'une culasse mobile, d'un levier d'armement et d'un système de percussion par aiguille montée sur ressort.

## ■ Dybbol, Podol et Sadowa : un trio de triomphes

C'est avec la guerre des Duchés de 1864, qui oppose le Danemark à l'empire d'Autriche et au royaume de Prusse, que le monde découvre l'efficacité du fusil Dreyse. À la bataille de Dybbol, les Danois se font étriller : ils persistent à charger leurs fusils par la gueule, debout, face aux Prussiens, qui rechargent trois fois plus vite, et couchés ! Deux ans plus tard, c'est au tour des Autrichiens de souffrir face à leur ex-alliée. À Podol, les 26 et 27 juin 1866, sur l'Iser, et surtout à Sadowa, le 3 juillet, la disproportion des pertes — 4 000 tués, blessés et disparus chez les Prussiens contre 22 000 chez les Autrichiens et les Saxons — démontre à l'Europe la puissance meurtrière du fusil Dreyse.

## ■ Après la cartouche préfabriquée, le fusil à plusieurs coups

Quatre inventions majeures vont créer le fusil moderne. En 1846, le Français Houllier invente la cartouche entièrement métallique. En 1860, l'Américain Spencer invente une carabine à répétition (l'ancêtre de la Winchester), avec tube contenant sept cartouches dans la crosse et levier de rechargement. Deux inventions complémentaires mènent à l'actuel fusil d'assaut. En 1883, l'Américain Maxim fait breveter le réarmement automatique actionné par le recul de l'arme, et, de fait, la mitrailleuse. Le chargeur est quant à lui développé en 1885 par l'Autrichien Mannlicher : un châssis métallique pour cinq cartouches est inséré dans un boîtier placé sous la culasse.



# Guerre des Malouines

## Comment la France a

Une enquête en deux volets \* d'Alan Franck et de David Molony (traduction de l'anglais : Charles Turquin)

**Tandis que soldats et marins se battent ouvertement aux Falkland, un autre combat se déroule dans l'ombre en Europe, où services français et britanniques coopèrent pour empêcher les Argentins d'acquiescer sur le marché noir des Exocet.**

\* La première partie de cette enquête a été publiée dans *G&H* n° 4, p. 62 à 68.

Fondé en 1909, le Secret Intelligence Service ou SIS coiffe les services destinés à la collecte de renseignements à l'extérieur du territoire britannique. Bien que le service soit aussi connu sous l'appellation MI6 (Military Intelligence Section 6), héritée de la Première Guerre mondiale, le SIS dépend du Foreign Office, le ministère des Affaires étrangères.

**L**e 29 mai 1982, deux Super-Étendard se préparent à lancer l'ultime missile Exocet AM39 restant dans les mains argentines. Cette fois, les attaquants ont décidé de mettre toutes les chances de leur côté. Le plan est d'utiliser le système de navigation et le radar sophistiqué du premier appareil pour débusquer enfin le porte-aéronefs *Invincible*, tandis que le second appareil lancera le missile... qui sera alors accompagné vers l'objectif par quatre Skyhawk. Tous les avions grimpent à 7000 m et volent d'abord vers un rendez-vous avec un KC-130 pour ravitaillement. Puis ils mettent cap à l'est, les deux Super-Étendard à 1600 m l'un de l'autre, deux Skyhawk dans le sillage de chacun. À 300 km de la zone visée, la formation plonge à 30 m des vagues. Et à 14h30, le leader annonce qu'il a verrouillé le missile sur un gros écho radar. Et le dernier AM39 fonce vers la cible... qui n'est autre que l'épave fumante de l'*Atlantic*

*Conveyor*! Pour parachever le fiasco, deux Skyhawk se font descendre. Pour autant, les Britanniques n'en ont pas fini avec le poisson volant. Faut de pouvoir renouveler le stock, l'Armada de la Republica Argentina, désespérée, fait démonter deux Exocet MM38 mer-mer du destroyer *Segui*. Les missiles sont attachés à une remorque de fortune avec l'électronique associée puis transportés le 1<sup>er</sup> juin par avion Hercules jusqu'aux îles Falkland. La détection est assurée par un radar Rasit (radar d'acquisition et de surveillance terrestre) de l'armée, acheté en France avant la guerre à Thomson-CSF.

Le 12 juin, le destroyer *Glamorgan* s'approche de la côte afin d'appuyer de ses canons les Royal Marines qui combattent pour les crêtes dominant la capitale Port Stanley. C'est alors que les Argentins tirent... Si le premier Exocet manque d'accrocher sa cible, le second se verrouille correctement. Mais il est repéré dès son lancement par le destroyer qui, naviguant à la vitesse de 20 nœuds (37 km/h) et à 33 km au large, a le

temps de tourner sa poupe vers le missile... qui frappe du coup le hangar de l'hélicoptère, détruisant le *Wessex*. À la différence des deux victimes précédentes, frappées sur le flanc, le *Glamorgan* n'a pas, grâce à sa manœuvre, souffert dans ses œuvres vives. Les incendies sont vite étouffés et le navire fait route trois heures plus tard. Le 14 juin, Port Stanley, encerclé par les troupes au sol britanniques, finit par se rendre. Les Falkland resteront dans l'escarcelle de Sa Majesté.

### Des « services » en bonne intelligence

Londres a bien gagné à Port Stanley la guerre des Falkland. Mais toutes les opérations n'ont pas eu lieu sur l'archipel désolé. Une partie s'est déroulée dans l'ombre en Europe. Et là aussi les Français ont joué un rôle clé. Dans son livre *The Secret War for the Falklands*, publié en 1997, Nigel West, auteur des meilleurs écrits sur les activités secrètes britanniques au xx<sup>e</sup> siècle, révèle en détail comment les services français



**Londres n'a pas gagné la guerre que sur le terrain. La bataille s'est aussi jouée au sein des officines d'espionnage.**





# joué double jeu (2<sup>e</sup> partie)

Vitesse, détermination... Plus que la technologie, c'est la qualité militaire qui donne aux Britanniques la clé des Falkland (ici, des Royal Marine à l'entraînement sur l'île de l'Ascension).



et britanniques se sont ingéniés à contrer les efforts des Argentins visant à se procurer d'autres Exocet sur le marché noir des armements. West raconte que, peu après le déclenchement des hostilités dans l'Atlantique sud, Alexis Forter, alors directeur du bureau parisien du SIS britannique, va rencontrer le maître-espion français Pierre Marion. Au lendemain de son accession au pouvoir en mai 1981, le président Mitterrand a en effet chargé Marion de réformer le Sdece (voir encadré p. 71), entaché de scandales sous son chef précédent, le comte Alexandre de Marenches. Dès sa prise de fonctions, Marion « purge » ainsi les anciens de la maison, qui devient la DGSE. Et, sur instructions de Mitterrand, il offre à Forter la pleine collaboration de l'agence.

Marion informe Forter sur la commission militaire argentine à Paris, dirigée par le capitaine Carlos Corti. Cet officier de marine, sous statut diplomatique, s'est occupé avant la guerre des achats de Super-Étendard et d'Exocet. D'après Marion, ses supérieurs de Buenos Aires lui ont donné mission d'obtenir des Exocet supplémentaires. La DGSE met alors sur écoute la centrale téléphonique de la société sous couvert de laquelle Corti exerce ses activités. Bien que gros client de l'industrie française d'armements, Corti est également étroitement espionné par les RG ainsi que par le GIC et la DST. Cette dernière s'intéresse spécialement à Corti, soupçonné de surveiller de façon très agressive les opposants à la junte argentine qui se sont réfugiés en Europe après le putsch de 1976. Mais la politique n'est pas la pré-occupation principale de la DGSE, qui mène ses enquêtes à l'insu des autres services français. C'est bien entendu l'activité commerciale de Corti qui intéresse le contre-espionnage Or, tous les pays de la CEE se sont engagés à soutenir la Grande-Bretagne dans la querelle

La pseudo-loge maçonnique P2 (pour *Propaganda Due*) était une organisation secrète italienne dirigée de 1977 à 1981 par le financier et politicien Licio Gelli, aujourd'hui en résidence surveillée. Réseau d'influence fascisant et organisation paramafieuse, la loge P2 (à laquelle ont adhéré plusieurs membres de la junte argentine) a trempé dans diverses affaires retentissantes dont l'attentat contre la gare de Bologne (1980, 85 morts), la faillite de la banque Ambrosiano (1981) et l'assassinat de son patron, Roberto Calvi (1982).

Le **Mirage 5** est une version dépourvue de radar du chasseur Mirage III destinée à l'attaque au sol. L'avion conçu à l'origine pour Israël (qui l'a fabriqué sous l'appellation Neshar) a été fabriqué par Dassault Aviation à 532 exemplaires et exportés largement en Amérique du Sud (Pérou, Colombie, Chili, Venezuela).

Bien qu'opposé politiquement à Margaret Thatcher, François Mitterrand est fasciné par sa détermination. A-t-elle pour autant menacé de déclencher le feu nucléaire pour le convaincre ? Le psychanalyste du Président est le seul à l'affirmer.



FOX PHOTOS/GETTY IMAGES

Face aux troupes d'élite britanniques - paras, marines, Gurkhas et autres - débarqués à Port San Carlos (en haut), les Argentins n'ont à opposer que de jeunes recrues (à droite, un bataillon logistique attend son embarquement à Comodoro Rivadavia). En dépit de leur supériorité numérique, ces troupes ne sont pas de taille à résister.

des Falkland. Surtout, le président Mitterrand tient à ce que l'attitude de la France envers les Britanniques soit exemplaire. Son frère, le général Jacques Mitterrand, dirigeant de l'Aérospatiale, s'est personnellement engagé auprès de Margaret Thatcher, lui certifiant que le gouvernement français n'accorderait aucune aide militaire aux Argentins. Il appartenait donc à la DGSE de veiller à ce que l'Élysée n'ait pas à déplorer d'activités irrégulières, menées par quelques éléments mal contrôlés des services de sécurité français... ou du complexe militaro-industriel.

### Bloquer tout arrivage de poissons volants

Marion explique à Forter que la livraison de la commande initiale d'Exocet passée par Buenos Aires a été retardée par l'Aérospatiale, afin de pouvoir répondre à une demande plus importante émanant de l'Irak — de très loin le plus gros acheteur d'armes françaises. Corti n'a pas pu éviter ce délai mais s'est vu offrir en compensation un missile d'essai (gratuit) et une livraison ultérieure par voie aérienne. Après le déclenchement de la guerre dans l'Atlantique sud, les Argentins s'adressent à la Libye, en désespoir de cause, afin qu'elle obtienne de l'Irak la rétrocession de quelques Exocet. Cette demande est repoussée, mais les Libyens acceptent de fournir une cargaison d'armes comprenant des mortiers et des missiles air-air Matra R-550 Magic destinés aux Mirage III argentins. Forter apprend encore que Corti est sur le point d'acheter quatre AM39 au prix fort auprès d'un trafiquant

d'armes américain, mais cette transaction ne débouche sur rien. Néanmoins, le SIS rassemble une équipe chargée de contrer toutes les tentatives argentines de se procurer des Exocet sur le marché parallèle. Celle-ci se voit octroyer un crédit permanent de 30 millions de livres, ce qui en dit long quant à l'importance que le gouvernement britannique attache à cette question.

Sir John Nott, alors ministre de la Défense, confirmera l'importance de cette mission : « Une opération remarquable, d'envergure mondiale, a empêché l'achat d'autres Exocet par les Argentins. J'ai autorisé nos agents à se présenter en tant qu'acheteurs réguliers de ces armements sur le marché international, leur permettant de battre les Argentins aux enchères. D'autres agents découvrirent des missiles Exocet en divers lieux et, utilisant des informations fournies par les Français, purent discrètement les rendre inopérants. Ce fut une opération très réussie. En dépit des efforts tenaces de quelques pays, notamment d'Israël et de l'Afrique du Sud, nous avons été en mesure d'intercepter et d'empêcher que soient livrés aux Argentins des matériels supplémentaires. »

Le SIS parvient aussi à introduire un agent, ancien marine et mercenaire américain, en tant qu'intermédiaire entre Corti et le marché noir des





armements. Cet homme fera capoter plusieurs projets, dont un qui vise à subtiliser 30 missiles dans les dépôts de l'Aérospatiale ! D'autres transactions sont d'ailleurs encore à l'étude ou en cours de négociation quand la guerre s'achève le 14 juin. Corti est marié à la nièce de Licio Gelli, vénérable maître de la loge maçonnique P2, celle-là même qui est impliquée dans la déroute de

initiale des Américains après l'invasion argentine des Malouines, bien que par la suite ils se soient alignés aux côtés des Britanniques.

## Le Sphinx plie face à la Dame de fer

Nombreux sont ceux qui, en France et ailleurs, restent à ce jour fascinés par ce dirigeant socialiste qui a pré-

sidé son pays pendant quatorze ans et a su s'entourer d'une aura de mystère qui lui vaudra le surnom de « Sphinx ». Bien qu'il se soit targué de ramener la moralité dans la politique française, son bilan reste entaché de scandales et de corruptions. C'était un homme exceptionnellement doué, mais tout aussi exceptionnel par son ambiguïté morale et psychologique. Aimant le pouvoir, admirant ceux qui savent s'en servir, il éprouvait tout naturellement un vif intérêt pour Margaret Thatcher, la « Dame de fer ».

Parmi les motivations de son soutien aux Britanniques, on peut sans aucun doute considérer que le gouvernement français est alors très conscient

que ses départements et territoires d'outre-mer peuvent également susciter les convoitises d'États voisins si l'Argentine arrive à conclure impunément sa conquête militaire des Falkland. Une autre raison, évoquée par sir John Nott, tient aux orientations politiques : « *En bon socialiste, Mitterrand ne pouvait que détester la junte argentine. Je soupçonne que cela pèse lourd. On pouvait réduire ce régime en s'y opposant.* »

## Les secrets des Exocet livrés sur le divan

Un aperçu intéressant de la pensée mitterrandienne est fourni par Ali Maghoudi dans son livre *Rendez-vous* (2005). Le psychanalyste du Président écrit notamment que Mitterrand vient le consulter le 7 mai 1982 et lui parle de la guerre des Malouines et de M<sup>me</sup> Thatcher. « *Je dois régler un différend avec la Dame de Fer, déclara*

Mitterrand. *Quelle femme impossible que cette Thatcher ! Ayant envoyé ses quatre sous-marins nucléaires dans l'Atlantique sud, elle menace d'utiliser des armes atomiques contre les Argentins, à moins que je ne lui fournisse les codes secrets qui rendraient sourds et aveugles les missiles que nous leur avons vendus. Margaret m'a donné par téléphone des instructions très précises.* » Lancé sur ce sujet, le Président confie à Maghoudi qu'à l'insistance de Thatcher il avait donné ordre de livrer aux Britanniques les secrets des Exocet.

« *Elle est furieuse, ajoute-t-il. Elle me blâme personnellement pour ce nouveau Trafalgar... Je me suis vu contraint de céder. Elle a ces codes à présent. Si nos clients découvrent que les Français sabotent les armes qu'ils vendent, cela ne favorisera certes pas nos exportations.* » (Et, inévitablement, Jacques Attali assure dans son livre *Verbatim I* que les marchands d'armes britanniques se sont empressés d'expliquer aux clients potentiels qu'il ne fallait rien acheter aux Français, vu qu'ils divulguaient ensuite leurs secrets.)

Maghoudi demande : « *Comment réagissez-vous face à cette femme intransigeante ?* » Mitterrand répond : « *À votre avis ? On ne peut prévaloir contre le syndrome insulaire d'une Anglaise déchaînée ! Vouloir provoquer une guerre nucléaire pour quelques petites îles peuplées de trois moutons aussi velus que frigorifiés ! J'ai heureusement cédé. Sans quoi, je vous assure, l'index métallique de cette dame aurait poussé le bouton.* » Le psychanalyste a certifié à son éditeur que toutes les citations attribuées à Mitterrand étaient authentiques, bien qu'il ne puisse évidemment se porter garant de la vérité des propos tenus par le Président.

Que pouvons-nous retenir de cela ? Nous savons qu'il y avait des armes nucléaires britanniques dans la zone des Falkland. Selon sir Lawrence Freedman, professeur d'études de guerre au King's College de Londres, par ailleurs auteur de l'histoire officielle de cette guerre, la force opérationnelle britannique emportait des charges de fond nucléaires que, dans la hâte des appareillages de Portsmouth et de Gibraltar, on n'avait pas eu le temps de débarquer. Mais il n'existait aucune intention de les utiliser.

Les amiraux en fonction durant le conflit ont également démenti ces allégations. L'amiral sir Terence Lewin, qui était alors chef de



AFP

## ■ Quel sigle pour quelle barbouze ?

Lorsque François Mitterrand est élu président en 1981, la collecte de renseignements à l'extérieur du territoire dépend encore du Service de documentation extérieure et du contre-espionnage (Sdece) fondé en 1945, dépendant de l'armée. Le service, considéré comme trop militarisé, est réformé en avril 1982 par Pierre Marion (*ci-dessus*) pour devenir la Direction générale de la sécurité extérieure (DGSE), toujours rattachée au ministère de la Défense. Elle est chargée de l'espionnage militaire, économique et diplomatique, et chapeaute le Service action (SA), chargé des « coups tordus » sur le terrain. En principe, Sdece et DGSE ne sont pas censés agir sur le territoire français, où le contre-espionnage est confié à la Direction de la sécurité du territoire (DST, fondée en 1944) dépendant de l'Intérieur. En 2008, la DST fusionne avec la Direction centrale des renseignements généraux (DCRG ou « RG ») de la police pour former l'actuelle Direction centrale du renseignement intérieur (DCRI). Quant au Groupement interministériel de contrôle (GIC), il est une officine de renseignements dépendante du Premier ministre. Fondée en 1960, elle est spécialisée dans les écoutes téléphoniques en dehors des canaux judiciaires.



ALAIN NUGUES/SYGMA/CORBIS

la banque Ambrosiano dirigée par Roberto Calvi. Dans *The Secret War for the Falkland*, Nigel West démontre de manière convaincante l'implication de Calvi dans une tentative du gouvernement péruvien visant à l'achat d'AM39 pour le compte des Argentins. Soupçonnant la destination réelle des missiles, les Français en bloqueront la livraison. Soit dit en passant, le Pérou offre à l'Argentine dix de ses chasseurs bombardiers **Mirage 5**, équipés de réservoirs supplémentaires et armés de missiles AM39. Ces avions atterrirent le 4 juin à la base aérienne de Tandil, au sud de Buenos Aires, mais la guerre se termine avant leur mise en service.

Ce qui frappe dans tout ceci, c'est l'appui déterminé que le président Mitterrand accorde aux Britanniques alors qu'au sein de son gouvernement, comme au dehors, beaucoup se satisferaient plus d'une politique de stricte neutralité. Telle a été l'attitude



## D'autres ont aussi aidé les Argentins

Selon le *Sunday Times*, un commandant de l'US Air Force est, au début des hostilités, attaché à la force aérienne argentine. Contrairement à son homologue de l'US Navy, il n'est pas expulsé par les Argentins. Le 30 avril, ses supérieurs du Pentagone lui interdisent tout vol mais il continue à se rendre, chaque jour, au QG d'aviation de Buenos Aires. « Ils avaient quelques problèmes à maintenir les Skyhawk en état de vol, ainsi qu'avec le fonctionnement des sièges éjectables, et je fus en mesure de les aider », déclare-t-il au journal. Apprenant qu'il y a des dysfonctionnements dans l'électronique des missiles Roland, mis en batterie par les Argentins à Port Stanley, un ingénieur ouest-allemand, travaillant en Argentine et ayant l'expérience de ce système, se porte volontaire pour aller aux îles. Il y reste 48 heures. Selon Nigel West, cet ingénieur avait perdu de nos proches lors des bombardements britanniques de 1939-1945 et cherchait à s'en venger. Il apparaît ainsi que des étrangers, impliqués dans le soutien des forces armées argentines, ont suivi leurs sentiments personnels plutôt que les instructions de leur gouvernement.

John Nott, ministre de la Défense britannique (ici aux Falkland en octobre 1982), décerne dans ses mémoires aux Français le rôle de « meilleurs alliés ».

l'État-Major général, a affirmé qu'un projet d'attaque nucléaire « n'avait jamais existé dans nos plus extrêmes spéculations ». L'amiral Henry Leach, chef de l'état-major naval à l'époque, confirme : « Nous n'envisagions aucune attaque nucléaire, ni même des mesures préparatoires en vue d'une telle action. » Thatcher a-t-elle bluffé face à Mitterrand ? Est-ce lui qui exagéra sa détermination ? Ce qui est certain c'est qu'il lui a donné les codes des Exocet, en dépit de la répugnance de ses ministres et chefs militaires, qui voulaient protéger les secrets des armes françaises... et n'auraient pas été mécontents d'une humiliation britannique.

### Aide bien réelle...

Au bout du compte, quel fut l'impact de l'assistance française, notamment concernant les Exocet ? Des diverses formes de coopération évoquées par John Nott, celle qui concerne les ventes d'armes « clandestines » semble avoir été la plus efficace. Des agents de haut niveau, qui restent généralement très discrets au sujet des renseignements qu'ils ont obtenus, affirment catégoriquement que leurs sous-ordres ont acheté des missiles (et des rechanges) afin d'en priver les Argentins, et que cela a contribué grandement à la victoire britannique. Mais cette opinion ne fait pas l'unanimité. Dans leur livre *The Battle for the Falklands* (1983), l'éminent correspondant de guerre Max Hastings

Le député travailliste Tam Dalyell interroge dès 1982 le gouvernement Thatcher sur le rôle de l'équipe française de Dassault en Argentine.



et l'analyste Simon Jenkins disent que ce gel des achats argentins n'a eu finalement guère d'importance. Selon eux, les forces britanniques étaient parfaitement capables de neutraliser par des moyens conventionnels tous tirs supplémentaires d'Exocet. Ils constatent qu'après l'attaque surprise du destroyer *Sheffield*, aucun autre missile n'a pu frapper un navire britannique — sauf le vaisseau marchand *Atlantic Conveyor* qui ne disposait pas de leurres ou de chaff (nuage de paillettes de métal destiné à présenter un faux écho radar).

De plus, il ne semble pas qu'on ait fait grand usage de codes techniques ou de logiciels interférents. Aucun officier supérieur britannique ne retient l'hypothèse des contre-mesures « secrètes ». Les techniciens du centre de communications londonien, qui transmettaient tous les messages destinés à l'escadre de l'amiral Woodward, n'ont vu passer aucune information utile d'origine française. Pourtant l'ancien ministre britannique de la Défense reste formel à ce sujet : « Nous avions les codes des Exocet ; nous étions en mesure de perturber les programmes d'armement et de guidage de ces armes. » En tout état de cause, il ne convient pas d'exagérer l'importance des Exocet. La principale inquiétude de l'amiral Woodward porte sur la disparité des forces aériennes. On l'a décrit très anxieux à ce sujet, voire à certains moments déprimé. Il ne dispose alors que de 28 Sea Harrier : à peine de quoi assurer la défense de sa flotte, sans même pouvoir songer à surclasser l'aviation argentine ou à s'assurer la maîtrise aérienne dans la zone de l'archipel malouin.

### ... ou duplicité gauloise ?

Finalement, on peut estimer que l'aide française à l'effort de guerre britannique a été importante et inconditionnelle, abstraction faite de l'équipe Dassault qui est restée en Argentine pour aider l'Armada

à « marier » ses Super-Étendard aux AM39. Intervenant au Parlement britannique fin juillet 1982, le député travailliste Tam Dalyell demande au secrétaire d'État aux Affaires étrangères et du Commonwealth si, suite aux allégations parues ce même mois dans le *Sunday Times*, il compte discuter avec le gouvernement français de l'assistance fournie par l'équipe technique Dassault, dirigée par Hervé Colin, à la marine argentine. Le secrétaire d'État, Cranley Onslow, lui répond : « L'allégation selon laquelle une équipe de techniciens de la société française Dassault aurait aidé la marine argentine à adapter les lance-missiles Exocet aux avions Super-Étendard, pendant la phase initiale du conflit, a été prise très au sérieux par les autorités tant britanniques que françaises. Le département Affaires étrangères et du Commonwealth a promptement demandé une explication au gouvernement français. Le ministre français de la Défense a immédiatement ordonné une enquête urgente. Le résultat de cette enquête a été publié le 27 juillet dans une déclaration commune des ministres français de la Défense et des Affaires étrangères. Il s'est avéré que les techniciens de Dassault avaient correctement suivi les instructions précises du gouvernement français, intimant de ne pas aider les Argentins dans le cas d'un conflit armé entre la Grande-Bretagne et l'Argentine. Je n'ai présentement rien à ajouter à la réponse donnée à cette question le 29 juillet par le Premier Ministre, disant : "Le gouvernement français nous a transmis le 28 juillet le texte d'une déclaration commune de leurs ministères de la Défense et des Affaires étrangères, concernant les résultats de leurs enquêtes. Ce texte conclut que le gouvernement français s'est pleinement acquitté des obligations qui lui incombent en vertu de sa solidarité avec son allié britannique." »

En juillet 1984, Dalyell reviendra à la question à la Chambre des communes et obtiendra une réponse subtilement différente du député Bruce George, membre du Select Defense Committee de la Chambre, qui avait eu accès aux communications gouvernementales. Dalyell déclare alors : « Lorsque la délégation [de l'Aérospatiale] fut rapatriée très ostensiblement, sur instructions du président Mitterrand, elle rentra à l'usine de Bourges et eut une conversation téléphonique de plusieurs heures avec l'ingénieur Hervé Colin [de Dassault] au quartier





général de Bahia Blanca [de la marine argentine], lui donnant toutes les informations permettant de marier un Exocet à l'aile d'un avion. Les fabricants d'armes français comprirent quels étaient leurs intérêts à long terme, qui n'étaient pas les nôtres. »

À quoi Bruce George répond :

« La coopération que les Français ont accordée au Royaume-Uni pendant le conflit des Falkland n'a pas été largement publiée — à très juste titre. Nous ne devrions pas critiquer les agissements des Français, bien au contraire. Le président Mitterrand a veillé à ce que l'armement des Exocet ne puisse s'effectuer de manière officielle. Cela se fit officieusement. Nous devrions rendre hommage aux Français pour ce qu'ils firent, mais mieux vaut en taire certains aspects. »

Pour certains Britanniques, l'aide fournie par l'équipe Dassault à la marine argentine témoigne d'une duplicité foncièrement française, mais la plupart des milieux informés, y compris sir John Nott, ministre de la Défense, sont d'un autre avis :

« Comme toujours, les Français jouaient double jeu. Sur place, ils affectaient d'aider les Argentins, alors qu'ils nous expliquaient comment les vaincre ! »

Le mot de la fin en ce domaine appartient à ceux qui occupent les fonctions les mieux informées.

« À de très nombreux égards, écrit Nott — pourtant aussi eurosceptique que Thatcher —, Mitterrand et les Français furent nos meilleurs alliés. » Quant à Margaret Thatcher, elle précisa dans ses mémoires que le président français avait été absolument « inébranlable » dans son appui. « Je me suis fréquemment

disputée avec le président Mitterrand au cours des années suivantes, écrit-elle, mais je n'ai jamais oublié la dette que nous avons envers lui pour son appui personnel tout au long de la crise des Falkland. »

Ainsi, en 2012, alors que la Royal Navy retire du service l'Ark Royal, son dernier porte-avions, et que des pourparlers seraient en cours pour lui permettre d'emprunter le Charles de Gaulle de la Marine nationale, au cas où des désagréments surviendraient outre-mer, un message clair s'impose à tout futur Premier Ministre britannique : vous avez diablement intérêt à pouvoir vous appuyer sur un président français aussi loyal et coopératif que le fut Mitterrand, même s'il était soumis à des tensions contradictoires. Sans quoi vous ne pourrez que constater votre impuissance quand se produira l'inévitable... ■

**« Sur place, les Français affectaient d'aider les Argentins, alors qu'ils nous expliquaient comment les vaincre ! »**



Les îles Falkland ont été reprises par les Britanniques le 14 juin 1982. Mais les Argentins n'ont jamais renoncé, depuis, à leurs prétentions. Le 21 décembre 2011, plusieurs gouvernements sud-américains ont interdit l'entrée de leurs ports aux bateaux battant pavillon des Falkland.



# Towton 1461 : massacre au

Joanne Taaffe

La guerre qui a opposé de 1455 à 1487 la rose blanche d'York à la rose rouge de Lancastre a laissé dans le sol anglais des traces macabres. À Towton, site de la bataille la plus féroce en 1461, les archéologues font parler ces reliques. **Âmes sensibles s'abstenir.**



En 1896, on a trouvé à Wisby, en Suède, quatre fosses contenant plus de 1000 squelettes de soldats tués en 1361, avec tout leur équipement. Mais les squelettes ont été mélangés, interdisant à jamais de reconstituer des individus... et d'en déduire des statistiques.

C'est un village perdu de l'Angleterre rurale, à 20 km au sud-ouest d'York. Un village figé dans le passé. « Towton n'a guère grandi : le paysage ici a très peu changé depuis la fin du Moyen Âge », note Graeme Rimer, directeur des recherches universitaires du musée des Armureries royales de Leeds. Mais les ondulations paisibles du paysage cachent une sombre réalité : en 1461, s'y est déroulée l'une des batailles les plus meurtrières de l'histoire britannique. Une bataille dont il ne reste rien, sinon quelques lieux-dits évocateurs, comme Bloody Meadow (le Pré sanglant), des débris épars enfouis dans la terre et aussi les squelettes blanchis de 61 soldats. Un charnier découvert en 1996 et qui depuis n'en finit pas de parler. Cette fosse est exceptionnelle : il n'existe guère qu'un charnier de guerre médiéval comparable, celui de Wisby, en Suède. Mais les archéologues qui l'ont découvert au XIX<sup>e</sup> siècle ont, par de mauvaises pratiques, condamné à jamais au mutisme cette danse macabre. À Towton, au moins, la faute n'a pas été répétée : à travers l'étude des squelettes, c'est tout la physionomie d'une armée (ou d'un échantillon d'armée) de la fin du Moyen Âge qui ressuscite (voir encadré ci-dessous). Ainsi connaît-on l'âge moyen des soldats, leur taille, leur santé, leurs antécédents

## ■ Quand les squelettes parlent

Avec 1,71 m de taille moyenne, les soldats de Towton étaient plus grands qu'on pourrait le croire à voir la hauteur des portes des bâtiments d'époque. Les squelettes, qui témoignent parfois de blessures passées et toujours d'une activité physique régulière, montrent des « déformations professionnelles », comme par exemple une jointure du coude gauche surdéveloppée, typique d'un archer. Les soldats étaient plus vieux à l'époque qu'aujourd'hui : 30 ans en moyenne, contre 19 ans aux victimes de la guerre du Vietnam. Quant à la dentition, contredisant le cliché de dents pourries, elle était plutôt forte et saine, le sucre étant pratiquement inconnu.



# nom de la Rose

de combattants, s'ils avaient reçu un entraînement, et de quel type... Mais ces corps racontent aussi une histoire imprévue : « C'était la première fois qu'on voyait le genre de blessures que subissaient les soldats dans une bataille du Moyen Âge et leur distribution n'était pas du tout ce qu'on attendait, explique Christopher Knüsel, professeur de bioarchéologie à l'université d'Exeter. La plupart des coups se concentraient sur la tête et le visage... »

## Rouge sur blanc, sang sur neige

Que la fosse de Towton témoigne de la brutalité de l'époque n'est pas surprenant : la pitié, sur le champ de bataille médiéval, était surtout une affaire commerciale. Malheur aux prisonniers insolubles... Mais Towton s'est signalé dès l'époque comme une bataille à part. Pour comprendre, il faut revenir à ce 29 mars 1461, où l'armée à la rose rouge, celle d'Henri Beaufort et du parti Lancastre, fait face à l'armée à la rose blanche, celle du parti d'York et de son héritier, Édouard IV, tout juste autoproclamé roi d'Angleterre. Les circonstances mêmes du combat montrent déjà à quel point la guerre civile [voir *chronologie* p. 76] atteint un de ses paroxysmes. On se bat pendant la saison froide, alors que les batailles rangées sont rares en raison des problèmes logistiques et des intempéries. On se bat le dimanche des Rameaux, jour sacro-saint pour les chrétiens... On se bat de 9 heures du matin jusqu'à la nuit noire, une durée rarissime. Bref, on se bat pour en finir. Et tant pis si les convenances souffrent, ce sera bien pire pour les hommes.

Personne ne connaît les effectifs qui s'affrontent en ce fameux dimanche. Le chiffre de 58 000 hommes a été avancé, mais que vaut-il ? « Il est certainement gonflé, même si la bataille a été la plus grande de la guerre des Deux Roses, commente David Grummitt, professeur d'histoire à l'université du Kent. Mais si vous pensez que les grandes armées royales destinées à envahir la France



**« La plupart des coups se concentrent sur la tête et le visage. »**

regroupaient 10 000 à 15 000 soldats, il est probable que les armées présentes à Towton aient été plus modestes. » Ce qui est certain, c'est que ces hommes ont trempé leur acier dans la haine : « Ils se détestent d'autant plus qu'ils se connaissent tous, et de façon intime : on retrouve ainsi dans les camps adverses les membres de mêmes familles », souligne Christopher Knüsel. Lors de l'épisode précédent de cette vendetta à l'échelle nationale, le 30 décembre 1460 à Wakefield, les lancastriens vainqueurs n'ont pas seulement tué Richard, duc d'York, et son second fils,

Edmund, comte de Rutland. Ils ont, devant les murs d'York, fiché leur tête sur des piques et coiffé le duc d'une couronne de papier. Ces grands nobles n'ont pas été les seuls maltraités. Et l'horreur n'est pas non plus le seul apanage des lancastriens. « Après six ans de guerre, tout le monde, dans les deux camps, a de bonnes raisons de venger quelque chose, rappelle Christopher Knüsel. Les hommes ont l'ordre de se battre jusqu'à la mort, et pas de quartier. »

La bataille, confuse, débute dans un blizzard aveuglant, et ce sont les lancastriens qui le prennent de face.

Le soldat « Towton 25 » (à gauche), âgé de 36 à 45 ans, n'avait aucune chance de survivre aux neuf coups infligés à Towton. Le plus effrayant barre son visage sur 10 cm à travers 3 cm d'os. Le tranchant de l'arme a laissé des traces jusqu'au fond de la gorge... « Towton 16 » (à droite) était aussi un vétéran de 50 ans, survivant de nombreux combats comme le montre nettement la blessure cicatrisée de sa mandibule inférieure. La face a éclaté sous l'effet d'un coup non tranchant, masse ou marteau. Mais le crâne a reçu huit blessures, marque d'un acharnement certain.



## ■ Chronologie

**6 déc. 1421 :** Naissance du futur Henri VI, un Lancastre.

**Déc. 1453 :** Première crise de démence du roi Henri VI.

**1454 :** Querelle entre Richard Plantagenêt, duc d'York et protecteur du trône, et Edmund Beaufort, duc de Somerset, favori du roi.

**22 mai 1455 :** Richard d'York tue Somerset à St Albans. Réconciliation temporaire.

**Été 1459 :** Les prétentions yorkistes sur la couronne redéclenchent la guerre.

Marguerite d'Anjou, épouse d'Henri VI, devient chef du parti Lancastre au nom de son fils Édouard.

**10 juill. 1460 :** À Northampton, l'armée des Lancastre est détruite. Pris, Henri VI reconnaît les yorkistes comme héritiers.

**30 déc. 1460 :** Richard d'York est battu et tué à Wakefield.

**4 mars 1461 :** L'héritier de Richard, Édouard, se fait couronner roi à Londres. Henri VI, lui, a été délivré par les Lancastre à St Albans.

**29 mars 1461 :** Édouard IV d'York écrase les Lancastre à Towton. Paix relative.

**Juill. 1469 :** Des nobles rallient les Lancastre ; les yorkistes défaits à Edgecote Moor.

**4 mai 1471 :** Désastre des Lancastre à Tewkesbury. Pris en avril, Henri VI est tué. Marguerite est capturée, son fils Édouard tué.

**22 août 1485 :** Richard III, frère et successeur d'Édouard IV depuis 1483, est tué à Bosworth par un ultime prétendant Lancastre, Henri Tudor, bientôt couronné roi.

**16 juin 1487 :** Henri VII Tudor écrase une ultime insurrection yorkiste à Stoke. Fin de la guerre.

Une **arme contondante** vise à blesser par le choc et non par la pénétration : massues, gourdins, masses d'arme, marteaux...

Les hommes d'Henri Beaufort ne peuvent riposter aux traits yorkistes qui les accablent impunément. « Une différence de portée d'au moins 20 à 30 m n'a rien d'inhabituel selon que l'on tire à l'arc avec ou contre le vent, même sans tempête de neige »,

explique Graeme Rimer. Las de souffrir, les lancastriens décident d'avancer. Plus nombreux, ils vont, au prix d'efforts et de pertes énormes, enfoncer le centre adverse quand, au début de l'après-midi, Édouard d'York reçoit sur sa droite le renfort du duc de Norfolk... Fatigués, leurs adversaires n'ont pas la force physique et morale de résister à la contre-attaque. Ils perdent pied, puis se débloquent. Les premiers fuyards, noyés dans la rivière Cock, forment bientôt un pont pour leurs camarades en déroute... La bataille tourne à la boucherie. Un chroniqueur contemporain parle de 28 000 morts, chiffre assurément très surévalué. Mais cet acharnement certain expliquerait beaucoup de choses.

### Fuyards ou prisonniers ?

Les mutilations reçues par les malheureux de la fosse de Towton dépassent de très loin le simple coup de grâce médiéval standard. Le soldat estampillé « Towton 32 » a ainsi reçu treize blessures à la tête, dont dix en provenance d'armes pointues ou de lames et trois en provenance d'une **arme contondante**. « Towton 10 », a reçu, lui, dix coups de lame à la tête : une tuerie frénétique qui rappelle davantage la guerre du Rwanda que les clichés sur la chevalerie : le seul soldat à ne pas porter de blessures à la tête... a été décapité.

Autre détail évocateur du crime de guerre : « Un faible nombre de blessures sur les bras laisse supposer que les hommes semblaient incapables de les lever, réflexe désirable pour protéger leur tête », explique Anthea Boylston, une des archéologues de l'équipe de fouilles, aujourd'hui retraitée. Ont-ils été liés avant d'être massacrés ? Impossible de le savoir. Personne, d'ailleurs, ne peut démontrer à quel camp appartenaient les soldats tués : on n'a trouvé dans la fosse ni vêtements, ni armes. Mais les fouilles ont révélé d'autres bizarreries. D'abord, le lieu de l'enterrement : à 1,6 km du champ de bataille, dans un espace non-sacré situé à côté de la mairie de la ville (qui n'a pas bougé depuis).

Que faisaient ces hommes si loin du champ de bataille ? Se sont-ils réfugiés à la mairie de Towton ? Où les coups mortels ont-ils été délivrés ? Sur le lieu de l'enterrement ou sur le chemin ? Graeme Rimer explique l'éloignement par un massacre de

fuyards : « Pour s'écarter ainsi du champ de bataille, ils ont dû trouver un moyen de couvrir eux-mêmes la distance ; le plus probable est qu'ils ont couru. Cela explique le faible nombre de blessures aux jambes. Pour mourir là-bas, il est possible qu'ils aient été rattrapés non pas par des hommes à pied mais par des cavaliers, qui ont frappé de haut, donc à la tête. »

### Mutiler ici-bas pour tuer dans l'au-delà

L'autre étrangeté de la fosse de Towton tient au mode d'enterrement. Bien qu'il soit tout à fait commun au Moyen Âge de jeter les morts au combat dans un charnier, l'idée de les placer dans un lieu profane, à côté d'une mairie probablement utilisée, semble inédite. « L'orientation des corps ne s'accorde pas en outre avec les rites chrétiens de l'époque, que l'on a pourtant observés systématiquement dans les quelques charniers civils retrouvés, creusés dans l'urgence des épidémies de peste », explique Anthea Boylston. Plusieurs corps ont ainsi été trouvés tête à l'est et non à l'ouest selon la tradition. Le traitement subi par les cadavres indique que quelques tueurs ont pris du plaisir. Et des trophées : ainsi, le crâne n° 13 montre-t-il des coupures éloquentes autour des oreilles. « Ce genre de prélèvement, mélange d'os et de tissus mous, suggère plus que la simple volonté de défaire son opposant : c'est une privation d'identité, commente Christopher Knüsel. Il est possible que les exécuteurs cherchaient à priver leurs victimes de paradis en les rendant



méconnaissables : à l'époque, les corps mutilés n'avaient pas droit à un enterrement chrétien. » À quel degré de haine ces hommes sont-ils donc parvenus pour refuser ainsi le repos éternel à un ennemi vaincu ? ■

## ■ Déjà des armes à feu individuelles

Il n'y a pas d'armes dans la fosse de Towton. « Mais le charnier nous offre une chance unique de confronter les armes de l'époque en relation avec les blessures provoquées », explique Graeme Rimer. Ainsi, « Towton 9 », un costaud quarantenaire, porte dans la tempe un unique trou carré presque parfait (15,7 mm sur 15,2) indiquant la pointe d'un marteau de guerre (voir crâne page de droite), tandis que « Towton 41 » porte sur le sommet du crâne le trou percé par une **poleaxe** (une hache de guerre combinant tranchant et marteau pointu). À la surprise des archéologues, des balles de plomb et des fragments d'un petit canon trouvés dans le sol font de Towton la première bataille livrée dans la campagne britannique mettant en scène des armes à feu individuelles. Autre surprise : la piètre qualité des têtes de flèches, faites en tôle martelée et non en fer forgé, qui ne demande pourtant guère plus de temps. Pourquoi ? « Sans doute a-t-on fait appel à un artisan local qui préférerait cette méthode », explique Graeme Rimer.





## Des soldats peu protégés

Les combattants de Towton étaient probablement des fantassins mal équipés. Faute d'avoir trouvé des restes sur le terrain, les chercheurs se réfèrent à un document contemporain unique en Angleterre, le *Bridport Muster Roll* (« Relevé d'équipement de Bridport ») de 1457, une liste comptable des armes et équipements d'une troupe de 201 soldats. Or, ce document indique que 60 % des combattants ne portaient aucun équipement défensif ! Pour 201 hommes, on comptait ainsi 74 salades (casques en métal), 67 jaques (*jacks*, vêtements matelassés), quatre paires de gantelets, trois cottes de mailles, deux brigandines (armures de métal recouvertes de tissus), deux armures, un jeu de harnais de jambes, une cuirasse, 27 boucliers, 23 pavois (grand bouclier rectangulaire).

### Pour en savoir +

**Livres** • *Blood Red Roses, the Archaeology of a Mass Grave from the Battle of Towton AD 1461*, V. Fiorato, A. Boylston, C. Knüsel, Oxbow Books, 2000.  
 • *L'Angleterre au temps de la guerre des Deux-Roses*, P.M. Kendall, Fayard, 1984.  
 • *The Wars of the Roses : England's First Civil War*, T. Royle, Abacus, 2010.  
 • *The Wars of the Roses*, T. Wise, G. Embleton (ill.), Osprey, 1983.  
**Web** • [www.towton.org.uk](http://www.towton.org.uk) et [www.brad.ac.uk/acad/archsci/depart/resgrp/towton](http://www.brad.ac.uk/acad/archsci/depart/resgrp/towton)

Le trou dans la tempe de « Towton 9 » (ci-contre) est la signature indéniable d'un marteau de guerre, comme l'illustrateur l'a figuré ci-dessus. Mais l'homme est-il mort au combat ou a-t-il été exécuté après ? Nul ne sait...





N°127 FEVRIER 2012 - 440 pages - 2,90 €

MONDADORI FRANCE

CAHIERS SCIENCE & VIE

# LES CAHIERS DE SCIENCE & VIE

LES RACINES DU MONDE

- > De la Grande-Bretagne à la Mésopotamie: le monde sous domination romaine
- > Comment Auguste est devenu le premier empereur

# Rome

## L'Empire à son apogée

Les splendeurs de la capitale impériale

CAHIERS SCIENCE & VIE ROMME L'EMPIRE À SON APOGÉE

En vente actuellement

SCIENCE & VIE

LES CAHIERS SCIENCE & VIE

SCIENCE & VIE JUNIOR

SCIENCE & VIE découvertes

LES RACINES DU MONDE

pour les 13-17 ans

Pour les 8-12 ans



# Okinawa, le raid de 1609

Par Jean-Dominique Merchet

**En ce début du XVII<sup>e</sup> siècle, un seigneur japonais se lance à la conquête du royaume indépendant d'Okinawa.**

**Grâce à une bonne combinaison des forces terrestres et navales, l'archipel tombe en moins d'un mois. Un modèle d'opé spé !**

Okinawa. Cette île de l'archipel des Ryukyu fut, on le sait, le théâtre de la dernière grande bataille de la Seconde Guerre mondiale (mars-juin 1945). Située à plus de cinq cents kilomètres au sud-ouest du Japon, sa conquête donna lieu à des combats acharnés qui firent environ 200 000 morts.

Les historiens ont globalement oublié \* que cette île fut auparavant l'objet d'un raid extrêmement spectaculaire qui a toutes les caractéristiques d'une opération spéciale.

Un objectif hautement stratégique, une manœuvre combinée à terre et à la mer, une grande rapidité d'exécution et une belle audace.

L'affaire se déroula, en 1609, alors qu'Henri IV était roi de France, et fut l'œuvre de samourais !

C'est l'histoire de la conquête d'un royaume indépendant par une armée de 3 000 hommes, en moins d'un mois. Les Ryukyu, un chapelet d'îles s'étendant du Japon jusqu'à Taiwan, formaient alors un État indépendant dont la capitale était à Okinawa. S'étirant sur une centaine de kilomètres de long mais très étroite (moins de quatre kilomètres dans sa partie la plus resserrée), cette île, d'une superficie comparable à celle de la Martinique, jouit d'un climat subtropical et d'un relief bosselé.

En 1609, un grand seigneur féodal japonais, Shimazu Iehisa, décide de se lancer à sa conquête. Il dirige la province de Satsuma, la plus méridionale de l'archipel nippon. C'est, pour le Japon, un objectif stratégique : agrandir son territoire, après l'échec de la conquête de la Corée seize ans plus tôt, tout en empêchant les Espagnols — déjà maîtres des Philippines — de prendre pied dans la région.

Shimazu rassemble son armée à la fin de l'hiver. Elle se compose d'environ 3 000 hommes, dont 800 samourais, la plupart à pied. La troupe est également formée d'*ashigaru* — armés de piques, d'arcs ou d'arquebuses.

Elle possède environ 800 armes à feu, mais aucun canon. Cette force est accompagnée de 2 000 travailleurs. Le 8 avril, ce corps expéditionnaire, sous les ordres d'Hisataka, embarque sur une centaine de navires de guerre ou de commerce.

Le plan de l'opération est simple dans sa conception, mais d'une réalisation très complexe. Or, comme le dira Napoléon deux siècles plus tard, « la guerre est un art tout d'exécution ». Il s'agit d'abord de s'assurer des îles dépendantes du royaume des Ryukyu que la flotte

rencontrera dans sa traversée vers Okinawa. C'est exactement la stratégie utilisée par les Américains durant la guerre du Pacifique : la conquête île après île jusqu'à Okinawa. L'affaire donne lieu à quelques combats et le 29 avril, trois semaines après leur départ, la flotte et l'armée arrivent devant Okinawa.

Le plan consiste à installer une tête de pont dans le nord de l'île, alors que les objectifs stratégiques sont dans le sud : le port de Naha et le palais fortifié de Shuri, à cinq kilomètres à l'intérieur des terres, où réside le roi Sho Nei. À partir de la tête de pont, l'armée se divisera en deux divisions : l'une attaquant le port par la mer, l'autre progres-

sant vers Shuri par les terres. L'objectif est de saisir la personne du roi, puis de le ramener au Japon comme otage. Et d'annexer le royaume.

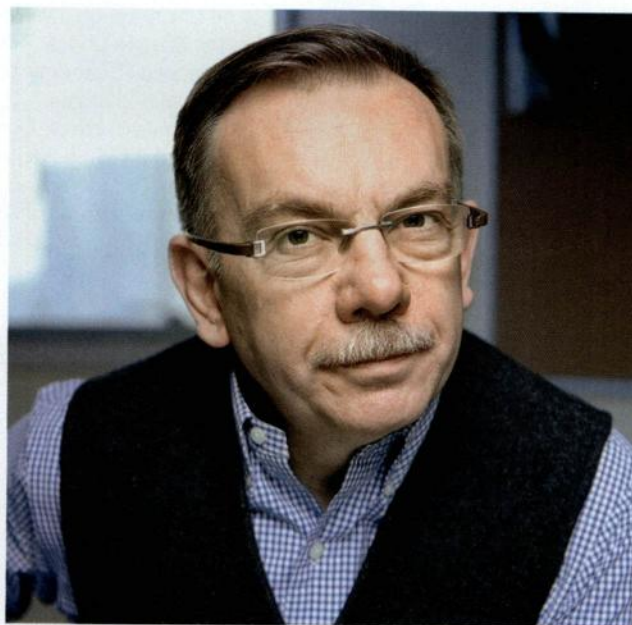
Les opérations se déroulent comme prévu face à un adversaire qui dispose de nombreuses places fortes sur toute l'île, mais dont les historiens ignorent le nombre des troupes. Les défenseurs d'Okinawa possèdent des canons et des armes à feu chinoises, plus primitives que les arquebuses nipponnes. Seul échec dans la campagne :

les bateaux ne parviennent pas à pénétrer dans le port de Naha, défendu par des chaînes et l'artillerie de deux fortresses. Qu'importe ! Le commandement japonais fait preuve de souplesse et, en parfaite coordination avec la division à terre, fait débarquer les troupes un peu plus au nord. La forteresse de Shuri tombe le 6 mai, une semaine après l'arrivée sur l'île. Une vraie guerre éclair ! Le roi est capturé et ses richesses confisquées. Trois semaines plus tard, la flotte et l'armée sont déjà de retour au Japon. Un triomphe et des pertes modestes, sans doute pas plus de 200.

Au total, l'affaire a duré cinquante jours. Okinawa ne quittera plus jamais le giron japonais. Les Américains le découvriront, à grands frais, 336 ans plus tard. Ce raid prodigieux fit naître des légendes

parmi la population d'Okinawa. Pour expliquer la défaite, l'histoire fut réécrite. On raconta que le père du roi Sho Nei aurait, pour des raisons de politique intérieure, désarmé son peuple, le privant ainsi des moyens de résister aux futures invasions. Et le poussant à inventer une manière de combattre à main nue qui donnera naissance au karaté. ■

\* À l'exception notable de Stephen Turnbull, auteur de *Okinawa 1609. Samourai Capture A King*, Osprey Publishing, novembre 2009. Cette chronique doit beaucoup à ce petit livre en anglais agréablement illustré.



« Le palais fortifié de Shuri tombe le 6 mai, une semaine après l'arrivée sur l'île. Une vraie guerre éclair ! »



# Ballons : la République met

Par Pascal Guy • Illustrations : Christian Jégou pour *GH*

1793, la République est en guerre contre toute l'Europe et la science veut en être. Sous l'impulsion géniale de Gaspard Monge, le corps des aérostiers va offrir aux armées françaises un avantage faramineux : voir, comme en rêvent les généraux, « par-delà la colline ». C'est le début d'une belle aventure qui restera, curieusement, sans lendemain.

L'œil était dans le ciel et regardait le prince... À l'aube de ce 26 juin 1794, le général autrichien observe lui aussi avec irritation l'étrange boule qui s'élève au sud, sur la butte de Jumet, en avant de la ville de Charleroi qu'il vient dégager. Mais le prince Frédéric Josias de Saxe-Cobourg, commandant en chef des forces coalisées qui ont juré la perte de la Convention régicide qui sévit à Paris, n'a aucune raison de s'inquiéter. Il a avec lui d'excellentes troupes

— 70 000 Autrichiens, Hollandais, Anglais et Hanovriens — libres de leurs mouvements alors que les 80 000 Français sont en principe occupés par le siège de Charleroi. Ce que Saxe-Cobourg ignore, c'est que Charleroi s'est rendu la veille au général Jourdan. Et que c'est l'armée française au complet qui s'est déployée au nord de la ville conquise, de part et d'autre des hauteurs de Fleurus : à droite, Marceau, à gauche, Kléber, au centre, Championnet, Lefebvre et Morlot. Jourdan se tient lui en arrière à Jumet, avec la réserve et l'état-major, sous l'œil

Le ballon porte un coup terrible au moral des troupes autrichiennes qui voient toutes leurs actions épiées.

Jégou.



# un œil dans le ciel

critique des représentants du peuple Saint-Just et Lebas.

En fait, en étirant son front sur 28 km, Jourdan a fragilisé sa ligne. Mais Saxe-Cobourg fait l'erreur de l'attaquer sur tous les points à la fois. Et ces mouvements n'échappent pas à l'œil de Jumet : le ballon l'*Entreprenant*, d'où le capitaine Coutelle tient tout le champ de bataille sous sa longue-vue. Dès qu'un point du dispositif français chancelle, il jette ses observations écrites au sol, enfermées dans un sac lesté. Aussitôt informé, Jourdan dirige ses réserves et son artillerie sur le point menacé et repousse les assaillants. Reste que la bataille est particulièrement acharnée car les coalisés disposent d'une artillerie et d'une cavalerie plus nombreuses que les républicains ; les hommes se battent bientôt dans la chaleur d'un soleil de plomb encore accentuée par l'incendie des champs de blés et des fermes... Enfoncée, l'aile droite française commence à plier.

Heureusement, à gauche, Kléber repousse sans ménagement le corps du prince d'Orange. Et Jourdan, sur indication de Coutelle, lance sa réserve sur le centre affaibli de l'ennemi qui se disloque.

À 18 heures, Saxe-Cobourg jette l'éponge et se replie au nord sur Bruxelles. Épuisée, la cavalerie française ne poursuit pas. La bataille est gagnée, mais les Français ont perdu 5 000 hommes, probablement deux fois plus que les coalisés. « *Je ne dirais pas, écrit Coutelle après coup, comme tous ceux qui louent ou qui blâment avec exagération tout ce qui est nouveau, que l'aérostat a fait gagner la bataille de Fleurus. Tous les corps, dans cette journée mémorable, ont fait leur devoir. Ce que je peux assurer, c'est que bien exercé à me servir de ma lunette malgré les mouvements d'oscillation continue et de balancement qui est en raison de la force du vent, je distinguais les corps d'infanterie, de cavalerie, les parcs d'artillerie,*

*leurs mouvements et en général, les masses.* » Modeste ou pas, Coutelle — et le corps des aérostatiers dont il est la pointe — a sans doute fait pencher la balance du bon côté, et les retombées en sont décisives : après Fleurus, les coalisés évacuent la Belgique. L'année suivante, les Pays-Bas sont promptement envahis et la Prusse, l'Espagne et la principauté de Hesse-Cassel, dégoûtées, signent la paix de Bâle. La Convention a, en fait, gagné sa guerre.

## Une aventure scientifique

Cette victoire par ballon interposé n'est pas due au hasard. Elle est l'aboutissement d'un engagement conscient et massif des scientifiques au service de la Révolution. L'*Entreprenant* est né huit mois avant Fleurus, en octobre 1793. Grand mathématicien, mais aussi fervent jacobin, **Gaspard Monge** confie alors son idée d'utiliser des ballons captifs comme unités d'observation militaire

**Gaspard Monge** (1746-1818) est l'un des géants scientifiques et politiques de la République. Mathématicien de talent, grand spécialiste de la géométrie, il est l'un des pères du système décimal et de l'enseignement technique, avec la création de l'École normale, de l'École polytechnique et de l'École des arts et métiers. Ardent défenseur de la Révolution, rallié à Napoléon, il préside brièvement le Sénat impérial. Ses positions lui valent la disgrâce à la Restauration.

Le 26 juin 1794 à Fleurus, l'armée française profite de la première reconnaissance aérienne sur un champ de bataille. Une remarquable réussite : grâce aux informations fournies par les aérostatiers du capitaine Coutelle, le général Jourdan peut concentrer ses réserves et son artillerie sur le point critique de la ligne ennemie et remporter une éclatante victoire.





L'**hydrogène** est l'élément le plus abondant de l'univers (il représente 75 % de la matière en termes de masse et plus de 90 % en nombre d'atomes) et le plus léger, avec un atome constitué d'un proton et d'un électron. Le gaz hydrogène (ou dihydrogène, H<sub>2</sub>) est 14 fois plus léger que l'air, d'où son intérêt pour l'aérostation, avec toutefois le défaut de s'enflammer facilement.

Joseph **Montgolfier** (1740-1810) et son frère Étienne (1745-1799) sont les inventeurs du premier ballon à avoir jamais volé avec un passager humain, en 1783. La « montgolfière » est cependant un ballon gonflé à l'air chaud, qui le rend dangereux (l'enveloppe risque de s'enflammer) et peu pratique à utiliser.

**Nicolas-Jacques Conté** (1755-1805) est l'un des grands scientifiques et ingénieurs de la Révolution. On doit à son talent protéiforme une méthode économique de production de dihydrogène, de remarquables enveloppes d'aérostats, plusieurs télégraphes et, bien sûr, le crayon de bois à mine de graphite. Sans oublier quantité de réalisations d'ingénierie sur le terrain, notamment en Égypte.

au chimiste Louis-Bernard Guyton de Morveau. Ce dernier présente très vite cette proposition à une commission de savants réunie par ses collègues du Comité de salut public. Après acceptation, Guyton reçoit l'ordre de procéder à des expériences visant à obtenir une production économique d'**hydrogène**, le gaz léger qui doit permettre aux ballons de s'élever.

Jusqu'alors, en effet, le gaz hydrogène est obtenu à partir de réactions nécessitant de l'acide sulfurique. Or, ce procédé détourne énormément de soufre de la production des poudres si nécessaire aux armées... Aussi, Guyton, s'appuyant sur les travaux de Lavoisier (*voir ci-dessous*) et avec l'aide de Volta, trouve une solution de rechange : il obtient l'hydrogène en versant de l'eau sur du fer chauffé à blanc. Pour passer des essais concluants en laboratoire à la production en grand, la République appelle un physicien de renom, ancien professeur du comte d'Artois, frère de Louis XVI : Jean-Marie-Joseph Coutelle. C'est lui qui, le premier, avait soufflé dès 1783 l'idée au physicien-chimiste Jacques Charles de remplacer l'air chaud des frères **Montgolfier** par de l'hydrogène pour construire son propre ballon. Guyton étant requis au Comité de salut public, Coutelle reprend le projet à bras-le-corps ; il procède aux premiers essais dans le jardin des Feuillants à Paris devant la commission de savants, puis part à l'armée du Nord où le général Jourdan, comprenant l'énorme potentiel de cette arme nouvelle, accueille l'idée avec enthousiasme.

### **Naissance d'une arme vraiment révolutionnaire**

L'aérostation militaire voit officiellement le jour le 29 octobre 1793. Coutelle, nommé directeur des « épreuves aérostatiques », reçoit les pleins pouvoirs et installe ses ateliers dans le jardin de la Maison nationale

du petit château de Meudon. Pour l'aider, il associe à ses recherches son ami **Nicolas-Jacques Conté** : le physicien et chimiste va apporter tout son génie et son savoir à cette arme révolutionnaire à plus d'un titre. En mars 1794, devant la commission, Coutelle prend place dans la nacelle de l'*Entreprenant*, le premier ballon conçu par Conté, et s'élève à plus de 600 m (!) au-dessus du niveau de la Seine. Il distingue de là, avec une lunette, tous les coudes du fleuve, jusqu'à Meulan, à 25 km ! Ébranlé, et ne s'en cachant pas, par l'impression d'« être pour la première fois ainsi isolé à une plus ou moins grande distance de la terre », Coutelle demande d'embarquer systématiquement deux hommes. Pour passer ses avis d'observation, il imagine de petits sacs remplis de sable et portant une flamme. Il y place ses notes et jette le sac par-dessus bord après avoir exécuté un signal convenu avec un fanion. Bien lesté, le sac tombe parfaitement au-dessous de la nacelle.

Impressionné par cette ascension, le Comité de salut public décrète, le 2 avril 1794, la formation d'une compagnie d'aérostatiers militaires dépendants de l'artillerie (logique tant par l'utilisation projetée que par les exigences logistiques). Coutelle, nommé capitaine, est le commandant. On lui adjoint un lieutenant, un sous-lieutenant, un sergent-major faisant office de quartier-maître et 27 aérostatiers, sous-officiers et tambours. Il est demandé à la moitié d'entre eux de posséder des notions des arts et métiers nécessaires à leur emploi tel que la maçonnerie, la charpente, la chimie ou la peinture d'impression. La République, menacée à sa frontière nord, ne perd pas de temps pour tester sa nouvelle arme. Cinq semaines seulement après sa formation, la compagnie des aérostatiers arrive avec l'*Entreprenant* à Maubeuge, assiégé (mais pas encore encerclé du fait de l'énorme surface de la place) par les Autrichiens et les Hollandais du général Beaulieu. Le 2 juin 1794, l'aérostat s'élève et reste plusieurs jours au-dessus de la place. Perché dans la nacelle avec un officier d'état-major, Coutelle

note durant des heures les moindres mouvements de l'armée ennemie. Tous les travaux d'approche, toutes les batteries de siège sont reportées sur la carte, chaque canon ennemi est compté si bien que les artilleurs français peuvent, sans les voir, bombarder leurs homologues autrichiens. Coutelle se rend également compte, à l'aide de sa lunette avec laquelle il parvient « à compter les vitres de Mons, distante de cinq lieues », que les coalisés ont planté un grand nombre de tentes inhabitées pour tromper les Français sur leur nombre réduit.

### **La « Défense Contre Aérostatiers » échoue**

Chaque nuit, les Autrichiens s'activent à chambouler leur dispositif mais chaque matin, Coutelle repère l'emplacement des nouvelles batteries et fait part de ses observations à l'état-major. Outre son indéniable efficacité tactique, le ballon porte un

coup terrible au moral des troupes autrichiennes qui voient toutes leurs actions épiées et qui regardent l'étrange aéro-nef avec une peur superstitieuse. En effet,

## **Un aérostat au-dessus de Waterloo, en révélant tout le dispositif anglais, aurait pu changer le cours de la bataille.**

les filins retenant l'aérostat sont invisibles à grande distance si bien qu'on a l'impression que le ballon flotte par magie dans les airs. Les Autrichiens tentent bien de faire canonner l'importun mais renoncent vite à leur projet : le ballon monte et descend trop rapidement pour que la pièce ait le temps de régler son tir. C'est après ce brillant baptême du feu à Maubeuge que Coutelle reçoit l'ordre de se rendre à Charleroi : les Républicains tentent de prendre la ville aux coalisés. Le capitaine fait une méticuleuse reconnaissance aérostatique puis, traînant son ballon gonflé comme un gros chien en laisse (*voir encadré p. 84*), faufile de nuit sa compagnie et son encombrant équipage entre les vedettes et les postes ennemis cernant la place. Deux jours plus tard, le 26 juin 1794, l'*Entreprenant* survole, huit heures durant et sous un soleil brûlant, le champ de bataille de Fleurus et apporte la contribution que l'on sait à une victoire décisive. Les aérostatiers suivent ensuite l'armée du Nord et continuent leurs

### **■ Grâce à Lavoisier et Meusnier, l'hydrogène est facilement extrait**

Le processus d'extraction du dihydrogène utilisé par les aérostatiers français dérive du procédé de Lavoisier et Meusnier en 1784. Des tuyaux de fonte, remplis d'oxyde de fer (Fe<sub>2</sub>O<sub>3</sub>), sont chauffés à blanc via la combustion de bois dans un four. Ce qui dégage du monoxyde de carbone (CO). De l'eau (H<sub>2</sub>O) est alors versée sur les tuyaux. À la température de 600 °C, la vapeur d'eau en présence de Fe<sub>2</sub>O<sub>3</sub> et CO se décompose, libérant le dihydrogène (H<sub>2</sub>) et oxydant le monoxyde de carbone (CO en CO<sub>2</sub>). Le dihydrogène, léger, s'échappe vers le réservoir et peut ensuite être dirigé vers l'enveloppe du ballon.



observations. Les « *curieux artilleurs* » de Coutelle sont maintenant regardés par leurs compagnons d'arme avec une certaine admiration. Plus d'une fois, après de pénibles marches, les aérostiers ont la bonne surprise de trouver au bivouac une soupe préparée pour eux par leurs compagnons des autres armes.

## Du laboratoire à l'industrie

Pendant que les aérostiers de Coutelle établissent un temps leur atelier de réparation à Borcette, près d'Aix-la-Chapelle, la Convention, fière du succès de l'expérience, décide de passer à la vitesse supérieure. Dès le 23 juin 1794, elle décrète la création d'une deuxième compagnie, sorte de dépôt placé à Meudon sous le commandement de Conté. Le 31 octobre 1794 est créée l'École nationale aérostatique qui doit recruter et former les officiers de l'arme nouvelle. Meudon accueille 60 élèves divisés en trois sections. Les cours dispensés par Conté abordent la chimie, la physique, la géographie et les subtils arts mécaniques relatifs à l'aérostation. Et les ballons sont fabriqués en série : après l'*Entrepreneur*, endommagé par une collision avec un arbre, ce sont le *Céleste*, l'*Hercule* et l'*Intrépide* qui voient le jour à Meudon puis partent aux armées de Sambre et Meuse et de Rhin et Moselle. Le *Martial*, de forme cylindrique sur une idée de Guyton, est jugé peu maniable et se voit renvoyé à Meudon.

Le 25 mars 1795, naît enfin une deuxième compagnie active. Coutelle, revenu de Borcette, prend le commandement du bataillon du corps des aérostiers et organise la seconde compagnie avec neuf hommes de la première (dont Delaunay qui en prend la tête avec le grade de capitaine) et 28 élèves de l'école de Meudon. Chaque compagnie voit son effectif monter à 55 hommes (un capitaine, un lieutenant, un lieutenant second, un lieutenant quartier-maître, un sergent-major, un sergent, un caporal-fourrier, trois caporaux et 44 aérostiers).

Aussitôt formée, la deuxième compagnie est envoyée à l'armée du Rhin, sous Jourdan, alors que la première va retrouver le général Pichegru à Mayence, où Coutelle, chargé d'aider le général Lefebvre bloqué par la citadelle, manque de passer par-dessus sa nacelle en reconnaissant la place. Les aérostiers se distinguent ensuite à Frankenthal (où le ballon est criblé de balles),



à Worms, à Mannheim (où l'aérostic est crevé de nuit à la chevroline par un espion), à Ehrenbreitstein où le capitaine Lhomond, chef de la 1<sup>re</sup> compagnie, fait sa reconnaissance sous une véritable pluie de bombes et de boulets... En Italie, le jeune général Bonaparte utilise un aérostat pour relever les positions de la ville assiégée de Mantoue.

## Le zénith et la chute

Le 3 septembre 1796, à Wurtzbourg, la compagnie de Lhomond surveille du ciel la bataille que Jourdan livre aux Autrichiens quand un mouvement de retraite précipité de l'armée française sème un certain désordre durant lequel le ballon brise quelques agrès. Bousculée, la compagnie d'aérostiers se précipite dans la place avec son ballon en laisse.

Pas de chance : Jourdan est parti et la citadelle se rend à l'ennemi. La compagnie de Lhomond et son précieux matériel tombent ainsi aux mains de l'ennemi (le ballon saisi est toujours visible au musée de la Guerre de Vienne). De ce revers de Wurtzbourg, sans grande importance, date pourtant le début du déclin. Malédiction ? Manque de chance ? Peut-être. Mais aussi les hommes — et la guerre — ont changé. À Paris, la Convention et son Comité de salut public ont cédé la place au Directoire et à son Conseil des Cinq-Cents où Guyton de Morveau a du mal à se faire entendre. De plus, contrairement à Jourdan, Hoche, le nouveau général en chef de l'armée du Rhin, regarde les aérostiers avec méfiance. Il juge la cavalerie légère plus à même de faire les reconnaissances et, de surcroît, à moindres

La nacelle embarque deux passagers. L'enveloppe du ballon est faite de deux hémisphères composés de 32 fuseaux de taffetas de soie écriu. Le tout est assemblé à l'aide d'une mixture à base de colle forte, d'huile de lin siccative (qui accélère le séchage), de dissolution de caoutchouc et de glu purifiée. Parfaitement étanche, l'enveloppe ne doit être regonflée que tous les trois mois !





Chaque compagnie d'aérosters dispose, en plus de ses ballons, de deux caissons et de leur train pour le transport de leur lourd matériel. Ces nécessités logistiques font logiquement rattacher les aérosters à l'artillerie pour l'organisation, la solde et l'uniforme, avec une coquetterie : des boutons de cuivre ornés d'une petite montgolfière portant deux aérosters dans sa nacelle.

#### Pour en savoir +

- « Les Aérosters de la République », Valérie Straus, in *Les Nouvelles de l'Onera*, 14 juillet 1989.
- Nicolas-Jacques Conté (1755-1805), un inventeur de génie. Des crayons à l'expédition d'Égypte en passant par l'aérostation militaire, Alain Quéruel, L'Harmattan, 2004.
- Histoire de l'arme aérienne avant le moteur, Jules Duhem, Nouvelles Éditions Latines, 1964.

frais. Après quelques missions d'observation, il demande même le licenciement — refusé — de la compagnie du capitaine Delaunay. Cette dernière va donc s'établir à Molsheim, puis à Strasbourg. Enfin, avec le traité de Leoben, en avril 1797, l'Autriche se voit contrainte à la paix : les aérosters retournent à Meudon ; le capitaine Lhomond et sa compagnie retrouvent leur liberté grâce au protocole d'échange des prisonniers. Conté, membre de la commission des sciences et des arts qui doit partir en Égypte, parvient sans mal à convaincre Bonaparte de s'adjoindre une compagnie d'aérosters. Delaunay et sa compagnie étant restés à quai suite à une erreur administrative, c'est celle de Lhomond accompagnée de Coutelle qui, le 1<sup>er</sup> juillet 1797, se présente au large d'Alexandrie à bord du *Patriote*. Hélas, le navire s'éventre stupidement à l'entrée du vieux port et sombre avec tout le matériel... La mort dans l'âme, Lhomond et sa troupe rejoignent le corps du génie. Au Caire, l'extraordinaire Conté, dont Berthollet dit qu'il « a toutes les sciences dans la tête et tous les arts dans les mains », parvient à fabriquer un ballon avec l'aide d'ouvriers locaux : c'est ainsi qu'un aérostat s'élève sur la place de l'Ezbékeya, le 29 novembre 1797. L'expérience égyptienne de Conté est sans lendemain, mais les ballons n'ont pas fini de servir : l'infatigable savant crée en effet, à l'aide d'une série de petits ballons captifs, un télégraphe sans station fixe. Élevées à une trentaine de mètres, ces

baudruches sont équipées de cordelettes reliées à des bandelettes de taffetas noir qui peuvent s'enrouler, ou se déployer, sur un cylindre. Les Français ont ainsi la possibilité de communiquer rapidement sur de longues distances à l'aide de signaux convenus, ce qui évite les mauvaises rencontres avec les Bédouins.

#### Les finances se dégonflent

Le 28 janvier 1799, alors que Conté et Coutelle se trouvent encore en Égypte, le Directoire, en proie à une situation financière catastrophique, licencie par un arrêté le bataillon d'aérosters et ferme l'école de Meudon. Guyton, non réélu au Conseil des Cinq-Cents en 1798, ne peut émettre son veto. C'est le génie, à Metz, qui hérite de l'arme nouvelle, déjà, en réalité, condamnée. Pourquoi cette disgrâce ? La guerre, sans doute, a changé de forme : Napoléon et ses généraux, prophète et disciples du mouvement rapide, se concentrent sur le corps de bataille et, sauf exception, se désintéressent des services auxiliaires. C'est vrai, l'aérostation, dépendante de son parc et des fourneaux qui fournissent l'hydrogène, manque en apparence de mobilité. Les batailles se décident en quelques heures quand il en faut douze à quinze pour remplir un aérostat, sans parler des deux à trois jours nécessaires à la construction des fourneaux amovibles. Pourtant, un ballon peut rester gonflé trois mois grâce aux remarquables enveloppes de Conté et les aérosters ont bien montré, de 1793 à 1799,

leur capacité et leur zèle à traîner leurs aérostats gonflés d'un point à un autre ! En outre, le mouvement n'exclut pas, loin de là, des sièges prolongés, comme à Dantzig en 1807, à Saragosse en 1808 et 1809, à Cadix de 1810 à 1812...

L'autre vraie raison du déclin tient au manque de soutien des précurseurs. Conté, le plus grand défenseur de l'aérostation, meurt en 1805. Guyton, lui, est directeur de Polytechnique mais se voit relevé en 1804. Quant à Coutelle, il rentre colonel d'Égypte, prend les charges d'inspecteur aux revues et ne se préoccupe plus de ses chers ballons. Il est tout de même permis de penser qu'un aérostat à 600 m au-dessus du champ de bataille de Waterloo — à quelques dizaines de kilomètres au nord de Fleurus — aurait révélé tout le dispositif anglais, prévenu de l'arrivée des corps prussiens cachés dans les bois et certainement changé le cours de la bataille...

Aussi incroyable que cela puisse paraître, il faudra attendre plus de soixante ans pour revoir des aérosters sur les champs de bataille : ceux de la guerre de Sécession. Dès 1861, en effet, le général de l'Union George McClellan se fait l'héritier de Guyton, Coutelle et Conté. Avec curieusement un devenir quasi similaire en dépit des succès remportés : l'incompétent McClellan entraîne les aérosters dans sa chute en 1863, son successeur Grant n'étant pas intéressé. En France, l'aérostation militaire renaît en 1877 et regroupe 20 compagnies en 1914. Contrairement à ce que l'on croit, l'aviation ne tue pas l'aérostation, les lignes statiques favorisant l'observation fixe. C'est ainsi que la France fabrique 1700 ballons pendant la Grande Guerre, dont 319 pour le seul mois d'août 1918 ! Nul doute que Conté aurait été impressionné. ■

#### ■ Un ballon qui se balade

Pour déplacer la station aérostatique sans dégonfler le ballon, Coutelle a fait disposer autour de l'équateur un large filet, 20 cordes reliées entre elles par des attaches très rapprochées et des coulants. La nacelle étant reliée de la même manière au ballon, les aérosters, suffisamment entraînés, saisissent chacun une corde et peuvent l'enlever ou la remettre et ainsi fixer ou détacher la nacelle en très peu de temps, ces manœuvres se faisant sur des signaux convenus.

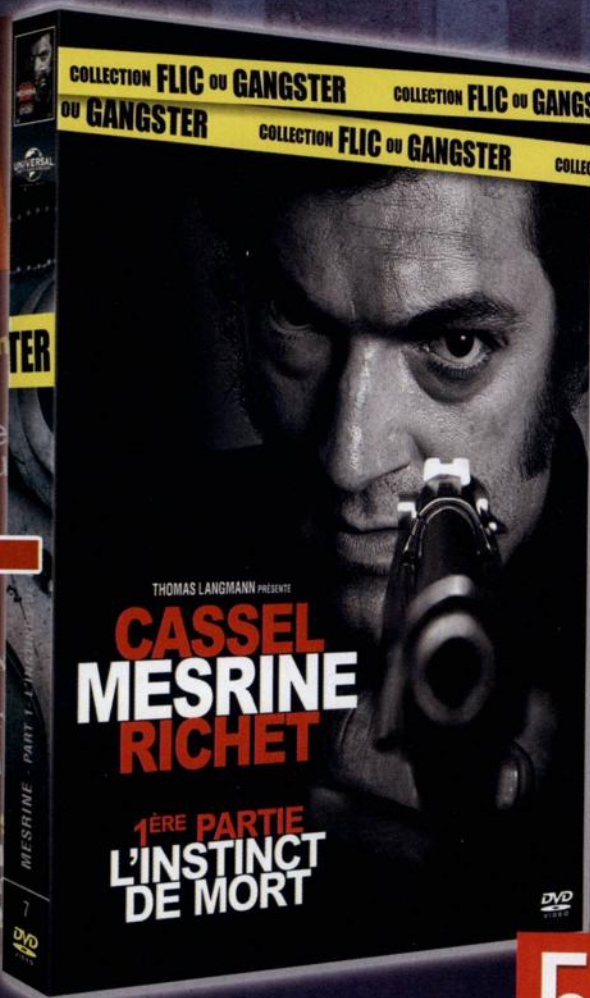




PRÉSENTE

# COLLECTION FLIC ou GANGSTER

DÈS LE 20 FÉVRIER



## MESRINE

### 1ÈRE PARTIE INSTINCT DE MORT

Le portrait fascinant  
du légendaire gangster qui a fait  
trembler la France

5 €  
90

EN PLUS DE TÉLÉ STAR

Une collection de films cultes.

- American Gangster
- La nuit nous appartient
- L'attaque du métro 123
- Mesrine 1 & 2
- Scarface
- L'enquête
- Harcelés
- Angles d'attaque...



CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX AVEC



Mesrine 1 & 2: Photo: Michel Comte / Contrasto / News by J. J. / J. J. / J. J.



# Fuller, le mentor de l'arme

Propos recueillis par Laurent Henninger

Dès 1916, John Frederick Charles Fuller a une vision : le char sera l'outil tactique indispensable du futur. Et les idées de cet officier britannique influenceront aussi bien les théoriciens allemands, soviétiques ou américains. **Olivier Entraygues** nous fait redécouvrir ce grand penseur de l'entre-deux-guerres, dont l'adhésion au parti fasciste de son pays a indéniablement terni l'image.



Lieutenant-colonel dans l'infanterie mécanisée,

**Olivier Entraygues**

est actuellement officier de liaison de l'armée française à Shrivenham, au Royaume-Uni, auprès de l'École supérieure de guerre britannique. Il s'apprête à soutenir en mars 2012 une thèse d'histoire militaire sur J. F. C. Fuller.

**Karl von Clausewitz** (1780-1831) est un général et théoricien militaire prussien. Contemporain des guerres de la Révolution française et du Premier Empire, il est l'auteur de nombreux livres, parmi lesquels des analyses des grandes campagnes napoléoniennes. Son maître ouvrage est *De la guerre*, considéré encore aujourd'hui comme l'un des plus importants ouvrages de théorie militaire de tous les temps.

**G&H:** Les amateurs d'histoire militaire connaissent généralement le nom de Fuller, sans en savoir en réalité beaucoup sur son compte. On se le représente vaguement comme une sorte de « Clausewitz britannique » ou encore comme l'un des grands théoriciens de l'arme blindée de l'entre-deux-guerres. Mais cela s'arrête souvent là.

**Olivier Entraygues:** Ce résumé n'est pas faux. Mais il est réducteur. Ainsi, la vie même de Fuller est assez fascinante.

**Allez-y ! Faites-nous voyager...**

Il naît en 1876 dans une famille de la classe moyenne ; son père est clergyman. Il entre à Sandhurst (l'équivalent de Saint-Cyr en France) en 1898. À sa sortie, il est sous-lieutenant dans l'infanterie légère et part avec son régiment participer à la guerre des Boers, en Afrique du Sud. Ce sera sa première expérience opérationnelle. Il finit par y être nommé à la tête d'une unité de *scouts* (« éclaireurs ») chargée de faire du renseignement tactique en pleine brousse. Ce qui l'enthousiasme, car c'est là de l'aventure à l'état brut et c'est en outre très formateur d'un point de vue militaire — même s'il ne s'agit que de guerre contre-insurrectionnelle, donc fort limitée, malgré son caractère parfois très brutal. Ensuite, son régiment part aux Indes pour trois ans. Cela va constituer une nouvelle matrice intellectuelle et même existentielle pour le jeune Fuller, car il va alors découvrir l'Orient et ses philosophies mystiques...

**On nage en plein Rudyard Kipling...**

Absolument ! Et ce, d'autant plus qu'il fait alors la connaissance d'un personnage sulfureux : le mage Aleister Crowley, de la secte occultiste de la Golden Dawn. Toute sa vie, Fuller restera un passionné d'occultisme. Il se met aussi au yoga, qu'il pratiquera deux heures par jour jusqu'à sa mort.

Et il rencontre le colonel Frederick Maude, premier traducteur et commentateur de Clausewitz en anglais.

**Mais il ne reste pas éternellement dans l'armée des Indes...**

En effet, il quitte le joyau de l'Empire britannique en 1906 pour raisons médicales. Il faut dire qu'il est petit (environ 1,60 m) et de constitution relativement chétive. Devenu capitaine, il est nommé commandant en second d'un régiment, en charge de l'entraînement et du suivi de la formation des officiers.

**En dehors de la rencontre avec Maude, cela ne fait pas de Fuller un « intellectuel militaire ».**

C'est vrai. Et il en a d'ailleurs conscience puisqu'il va préparer le concours d'entrée au Staff College, l'école d'état-major. Qu'il réussit en 1912. Là, le fait qu'il soit un excellent francophone va lui être très utile, puisqu'il dévore les auteurs français de l'époque : Ardant du Picq, Grandmaison, Foch, etc., qui irriguent alors toute la pensée militaire britannique.

**Possède-t-on des écrits de lui datant de cette période ?**

Des études de batailles, tout d'abord. Mais il va aussi écrire un article, iconoclaste pour l'époque, sur les tactiques de percée. Tirant les leçons de la guerre russo-japonaise de 1904-1905, il pense que, désormais, il s'agira moins d'envelopper par les ailes au moyen d'audacieuses et brillantes manœuvres que de percer le dispositif d'un ennemi. Il va aussi écrire son premier grand livre : *Training Soldiers for War*. Il s'est largement inspiré des travaux utilisés alors par l'École de guerre française, notamment les écrits du médecin et sociologue Gustave Le Bon, qui a fait paraître en 1895 *Psychologie des foules*. L'une des matrices majeures de sa pensée est donc française !

**Comme la guerre se déclenche un an après son arrivée au Staff College, on suppose que sa scolarité va être écourtée.**

En effet. Il est affecté en France en 1915. Sur le front, il se lance dans une étude tactique sur le système des tranchées. L'année suivante, il fait partie d'un état-major divisionnaire et prend conscience de l'inanité de la guerre de positions. Il a ensuite la possibilité d'observer les premières évolutions du char Mark II, encore secret. Fuller a « l'illumination » : voilà la machine qui permettra la percée ! Il réussit à devenir le chef des opérations du tout nouveau Tank Corps en décembre 1916. Il va donc se consacrer à la réflexion sur la guerre des blindés et à son expérimentation. Il planifie la bataille de Cambrai, à l'issue de laquelle il obtient la légion d'honneur française. À la fin des





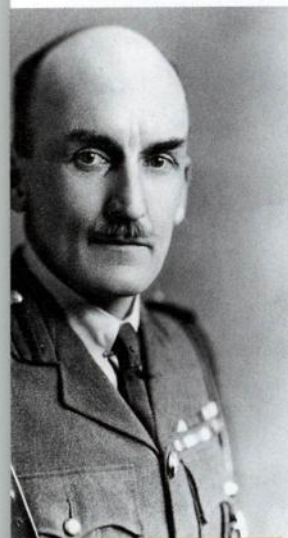
# blindée

« En 1916, en observant les débuts du Mark II, il a la révélation : voilà la machine qui permettra la percée. »



Théoricien de l'arme blindée, Fuller est aussi un praticien qui teste ses idées au combat dès la fin 1916 en dirigeant les opérations du Tank Corps. Ci-contre, un char britannique Mark IV de 1917.





Studieux et introverti, Fuller passe aussi pour difficile et dogmatique, ce qui nuit à sa carrière. Colonel en 1918 (ci-dessus), il ne dépassera pas le grade de général de brigade. Ses idées fascistes l'écarteront en 1940 d'un retour au commandement.

hostilités, il est lieutenant-colonel et chef des opérations du Tank Corps, où il s'est lié d'amitié avec Winston Churchill, ministre de la Marine, car les chars étaient depuis le début un projet soutenu et dirigé par la Royal Navy, qui voyait en eux de véritables « cuirassés terrestres » !

**A-t-il des contacts avec Estienne, le « père des chars » en France ?**

Bien sûr. Il quitte le front en juin 1918 et arrive à Whitehall (le ministère de la Guerre britannique), où il crée la section « blindés ». Il est alors colonel à titre temporaire. Il fait partie du comité interallié des chars, où il rencontre le général Estienne, avec lequel il ne s'entendra pas du tout. Il lui reproche de ne concevoir les chars que dans leur seule dimension technique, au détriment d'une vision tactique et opérative. Lui, pense que les armées modernes doivent être entièrement articulées autour des chars (en liaison avec l'aviation), dans le but de réaliser des grandes manœuvres de percée et d'encercllement, avec l'infanterie et l'artillerie agissant à leur profit et dans leur sillage. Comme plus tard de Gaulle dans *Vers l'armée de métier*, il croit en des guerres courtes et violentes, menées par des armées réduites et hautement technologiques. Du coup, il néglige le caractère massif et « attritionnel » des guerres industrielles...

**Sir Basil Liddell Hart** (1895-1970) est un officier britannique auteur de nombreux ouvrages de théorie ou d'histoire militaire. Il est notamment l'apôtre de ce qu'il nomma l'« approche indirecte ».

**Mikhaïl Toukhatchevski** (1893-1937), maréchal soviétique, est le grand apôtre de la mécanisation de l'Armée rouge. Il sera fusillé lors des grandes purges de 1937.

**Vladimir Triandafillov** (1894-1931), officier et théoricien militaire soviétique, est lui aussi un grand partisan de la mécanisation. Il forge le concept d'« opérations en profondeur ».

**Gueorgui Isserson** (1898-1976) est le plus notable des théoriciens militaires soviétiques du xx<sup>e</sup> siècle (voir G&H n° 2 p. 53). Son biographe américain le qualifie d'« architecte de la victoire soviétique dans la Deuxième Guerre mondiale » ! Il est néanmoins victime des purges stalinienne, mais échappe au peloton d'exécution et passe toute la guerre au goulag.

**Que devient Fuller après la guerre ?**

Il va rester quatre ans au ministère, pour faire évoluer le corps des blindés. En 1922, il est nommé directeur de l'instruction au Staff College. Il y enseigne la tactique générale pendant deux ans et demi. En six mois, il rédige 83 conférences, et, entre 1923 et 1926, il écrit six livres et une quarantaine d'articles. Il commence à être reconnu aux États-Unis — où il influence là aussi la création d'un Tank Corps —, en France, en Belgique. Il est sans doute le personnage clé de la pensée militaire internationale de la fin de la Première Guerre mondiale. En 1925, il devient l'assistant militaire du nouveau chef de l'état-major impérial britannique. Ce sera le dernier grand poste de sa carrière. Il fait aussi la connaissance de **Basil Liddell Hart**, mais leur coopération est de courte durée, les deux hommes ne s'entendant pas. L'Army doit être réorganisée. On crée une brigade mécanisée expérimentale dont Fuller doit, en toute logique, prendre le commandement. Mais il refuse ce poste avec fracas en 1926 ! C'est la fin de son ascension militaire

(il est alors devenu général). Il quitte l'armée en 1933.

**Pourquoi ce refus de prendre un tel commandement prestigieux ?**

Selon moi, il était devenu un intellectuel « pur », vivant dans le monde des idées, occupé à bâtir des systèmes, et il entendait laisser la mise en pratique à d'autres. Or, un chef de corps d'une division, *a fortiori* expérimentale, est en permanence « la tête dans le guidon » ! C'était un officier d'état-major dans l'âme, pas un meneur d'hommes.

**Nous supposons que c'est là qu'intervient un tournant de sa vie qui fera couler beaucoup d'encre...**

En effet. En 1934, il adhère à la British Union of Fascists (BUF) et devient l'adjoint du chef de cette formation, sir Oswald Mosley.

**Quelle est alors concrètement son activité politique ?**

Essentiellement intellectuelle et journalistique. Il continue d'écrire à un rythme soutenu, conseille et seconde Mosley, mais, surtout, voyage à l'étranger. Il rencontre à de multiples reprises Mussolini, Hitler, Franco. Il suit la campagne d'Abyssinie des Italiens, puis la guerre civile espagnole — dans le camp franquiste, naturellement. Il tire de nombreux articles de cette activité de correspondant de guerre, articles qui seront publiés dans la grande presse anglaise, y compris dans le *Times* et pas uniquement dans la presse

**« Il croit en des guerres menées par des armées réduites et hautement technologiques. »**

de la BUF. En 1937, il assiste comme invité de marque aux premières grandes manœuvres d'une Panzerdivision. De fait, les ouvrages de Guderian [un des pères des divisions blindées allemandes] furent largement écrits sous son influence, en particulier le célèbre *Achtung Panzer!*. En 1939, pour l'anniversaire du Führer, dont il est l'invité personnel, ce dernier lui demande, après l'interminable défilé militaire, s'il est « content de ses enfants ». Et Fuller de lui répondre : « Depuis que vous les avez fait grandir, je ne les reconnais plus. » On peut dire qu'il est l'un des mentors de la Panzerwaffe, avec le général von Seeckt, le chef de la Reichswehr des années 1920, qu'il admire. Et puis, il déploie un antisémitisme et un antibolchevisme virulents, notamment quand il écrit, en 1935, un article intitulé « Le cancer de l'Europe » où il attaque les Juifs.

**Et qu'en est-il de son influence sur la pensée militaire soviétique ?**

**Toukhatchevski** est le premier à écrire sur Fuller : il rédige une préface d'une dizaine de pages lors de la publication en russe de ses écrits en 1926. Et cette publication contient en outre une bibliographie étonnamment complète de son œuvre. De même, **Isserson** et **Triandafillov** l'évoquent à de nombreuses reprises.

**Pour en revenir à son militantisme d'extrême droite, a-t-il des ennuis quand la guerre éclate en 1939 ?**

Pas tout de suite. D'ailleurs, la BUF



En 1934, Fuller adhère à la British Union of Fascists d'Oswald Mosley (ci-contre, lors d'un meeting de 5 000 militants en octobre 1936 à Londres).



n'est interdite qu'en 1940, et tous ses membres arrêtés, sauf quatre, dont Fuller... grâce à l'intervention personnelle de Churchill ! Il mettra désormais son fascisme et son antisémitisme en sourdine.

### Que fait-il exactement pendant le reste de la guerre ?

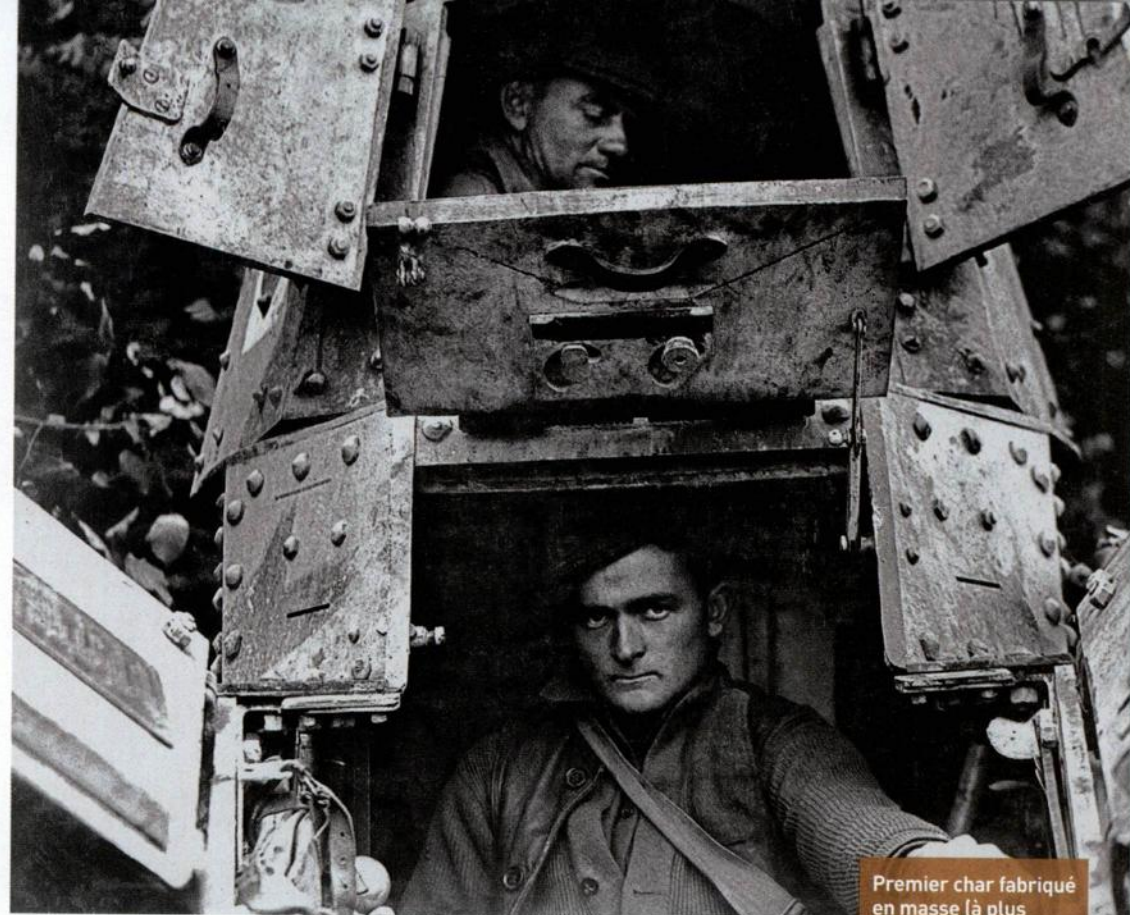
Il reprend son activité de publiciste et commente le conflit pour de nombreuses revues. En 1943-1944, il écrit beaucoup de textes technico-tactiques pour l'US Ordnance, le service de l'armée américaine en charge de la conception des armements. Cela dit, un événement important se produit pour lui en 1943 : le grand historien allemand du début du siècle, Hans Delbrück, est traduit en anglais. Fuller le dévore immédiatement et cette lecture l'incite à se replonger dans l'étude de Clausewitz, qu'il redécouvre avec profit, grâce à sa plus grande maturité tant personnelle qu'intellectuelle.

### Et après ?

Il ne fait plus vraiment de politique. Il faut dire qu'il commence à se faire vieux et entend se consacrer exclusivement à son œuvre théorique, déjà bien entamée avant la guerre. Il ne s'occupe alors pratiquement plus de tactique — d'ailleurs cela fait un moment que les blindés prennent une place de plus en plus faible dans ses préoccupations et ses écrits. Il est devenu un « stratège » et un historien de la guerre. Sans revenir dans le giron du mouvement fasciste que Mosley tente de réactiver après la guerre sous une orientation « européenne », Fuller effectue partiellement le même tournant idéologique, se faisant l'apôtre de l'unité européenne et de la défense de l'Occident contre ce qu'il nomme la « Pax tartarica ». Il met même ses travaux historiques à contribution dans cette croisade idéologique, notamment dans ses *Batailles décisives du monde occidental*, où il écrit que l'Europe est née sur le champ de bataille de Marathon. Il annonce la théorie du « choc des civilisations ».

### Il n'y a tout de même pas que cela ! ?

Non, bien sûr. Et c'est là qu'il convient de parler de ses deux ouvrages théoriques majeurs. *L'influence de l'armement sur l'histoire*, publié en 1945, aura une grande audience aux États-Unis. Il y définit des cycles tactiques, eux-mêmes déterminés par ce qu'il appelle le « facteur tactique constant » : à chaque invention d'un outil offensif, une parade ne tarde pas



Premier char fabriqué en masse (à plus de 3500 exemplaires), le char Renault FT de 1917 préfigure l'arme technologique fortement mécanisée qu'envisage Fuller.

à être trouvée. Mais les Américains auront toujours une lecture réductrice de ce livre, car purement technicienne, en oubliant les aspects politiques de la guerre et de la stratégie, que Fuller plaçait toujours au centre. Pour lui, il convenait de bien comprendre les cycles technico-tactiques pour mieux les maîtriser et faire prédominer la nature politique de la guerre.

Ce qui m'amène à son autre grand livre : *La Conduite de la guerre de 1789 à nos jours - Étude des répercussions de la Révolution française, de la révolution industrielle et de la révolution russe sur la guerre et la conduite de la guerre*, publié en 1961, soit cinq ans avant sa mort. Ce livre s'inscrit dans le prolongement des études sur le commandement (Alexandre, César, Grant — il a consacré un livre à chacun), un autre fil rouge de sa pensée. Cela reste son ouvrage le plus traduit et le plus lu. C'est la synthèse de sa vie de penseur stratégique, dont l'idée centrale est de remettre la politique au centre de la guerre. À sa façon et de ce point de vue, il est un clausewitzien orthodoxe : la guerre n'étant que le prolongement de la politique par d'autres moyens, le militaire doit non seulement rester subordonné au politique, mais encore le but d'un conflit ne doit jamais devenir « total », puisqu'il doit viser à l'obtention d'une paix avantageuse, rien de plus. Pour le reste, il pense que Clausewitz demeure trop partisan de la « guerre totale » et il déplore

le fait que la mort prématurée du penseur prussien l'ait empêché d'écrire un livre sur la « guerre limitée ».

### Sur la question de l'arme nucléaire, quelle était sa position ?

Dans un premier temps, il reste silencieux et se pose de sérieuses questions, car cela semble remettre en cause sa loi du facteur tactique constant. Il rompra même avec Churchill sur ce point, car il refuse une arme qui puisse anéantir la dimension politique de la guerre. Mais, pour finir, il écrit que, là encore, les hommes trouveront une parade à l'arme nucléaire, parade devant consister selon lui à une adaptation permanente de l'homme à la guerre, et non pas une adaptation à l'« outil » nucléaire en tant que tel. Les hommes mèneront de nouvelles formes de guerre et feront preuve de créativité, notamment dans la « guerre des idées » ou la « guerre psychologique », notions qu'il se contentera d'esquisser.

### Aujourd'hui, quelle est sa postérité ?

Il reste très lu un peu partout, notamment en France et aux États-Unis, mais il n'est pas véritablement « enseigné » de façon officielle et formelle dans les écoles d'état-major, pas même en Grande-Bretagne, où j'essaye d'inciter les officiers à le redécouvrir. Cela dit, je sais, par un officier chinois rencontré à Shrivenham, qu'il est maintenant traduit dans ce pays. ■

### Pour en savoir +

- Le seul ouvrage de Fuller disponible en français est : *La Conduite de la guerre de 1789 à nos jours [...]*, paru en poche, dans la Petite Bibliothèque Payot.
- Son autre ouvrage majeur, *L'influence de l'armement sur l'histoire*, autrefois publié également chez Payot, n'est plus disponible ailleurs qu'en bibliothèque...
- Enfin, son ouvrage historique en trois volumes, *Les Batailles décisives du monde occidental*, a été réédité plusieurs fois ces dernières années par Berger-Levrault et Champs Flammarion, mais est aujourd'hui épuisé.







# De plus en plus de femmes dans les forces armées modernes : pourquoi ?

Par Laurent Henninger

La quasi-absence de combattantes a longtemps été considérée comme la norme, pour des raisons anthropologiques ou ethnologiques. Le revirement de tendance refléterait simplement l'évolution de la place des femmes dans la société.

**D**epuis quelques années, on voit un nombre toujours plus grand de femmes dans les forces armées de la plupart des pays, y compris dans des fonctions « de terrain » bien éloignées des tâches administratives ou sanitaires où elles avaient longtemps été cantonnées. Et pourtant, c'était depuis des siècles un lieu commun que de dire que les femmes n'étaient définitivement pas aptes au métier de soldat, et encore moins au combat.

De fait, lorsqu'on jette un coup d'œil en arrière à travers l'histoire longue, on constate que les femmes présentes aux armées ne sont pas rares (comme prostituées, vivandières, cantinières, voire tout simplement épouses), mais que les exemples d'authentiques combattantes le sont beaucoup plus. Bien sûr, tout le monde pense à la légende grecque des Amazones antiques, vraisemblablement fondée sur le fait que certaines femmes de la noblesse scythe (un peuple de cavaliers-archers établi dans l'actuelle Ukraine) aient occupé des fonctions guerrières. Ou encore à Jeanne d'Arc, qui pourtant jamais ne porta une arme ; son cas est à rapprocher de celui des femmes chefs de guerre, beaucoup plus courant dans toute l'histoire et dans presque toutes les civilisations, car cette fonction est alors assimilable à celle de dirigeante politique.

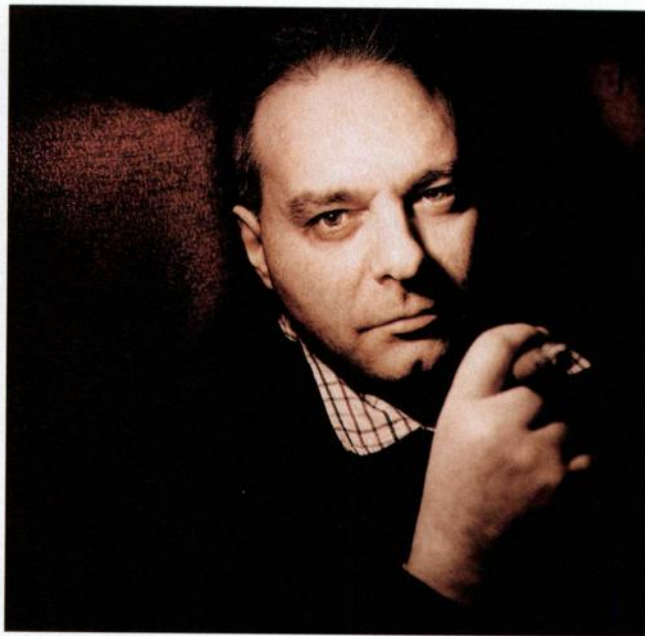
L'époque moderne et l'épopée révolutionnaire et impériale nous offrent quelques cas isolés de femmes se faisant passer pour des hommes afin de s'engager. En creusant un peu, on trouve des troupes de gardes du corps et autres formations de prestige composées de femmes : la garde rapprochée de certains souverains de l'Inde du Sud, dans l'Antiquité ; les « Amazones » du roi Béhanzin luttant contre la colonisation française dans le Dahomey des années 1890 ; ou encore la garde rapprochée du colonel Kadhafi. On pourrait multiplier les exemples de ce type ; en raclant les fonds de tiroir de l'histoire de l'humanité, on finirait bien par en trouver encore quelques-uns. Mais, au final, rien que de l'anecdotique ou du symbolique.

Quoi qu'il en soit, il semblerait bien que la simple question du « physique » n'est pas en cause ; si la force brute reste généralement inférieure chez la femme, l'endurance et la résistance à la souffrance ou à l'effort sont identiques chez les deux sexes, voire supérieures chez la femme. Certains anthropologues y ont même été de leurs hypothèses explicatives

d'un phénomène qui apparaît comme véritablement universel. De ce point de vue, la thèse la plus séduisante semble être celle de l'anthropologue Françoise Héritier : comme la femme verse naturellement le sang — chaque mois, lors de ses règles, ou en donnant la vie —, il lui serait symboliquement impossible de le verser de façon artificielle — en combattant, et donc en donnant la mort. D'autres sont moins catégoriques : la femme serait ainsi moins apte au courage grégaire que l'homme — qui a besoin de sentir ses pairs à ses côtés pour combattre — mais plus apte au courage solitaire — d'où l'existence de femmes snipers ou pilotes de chasse dès la Seconde Guerre mondiale, notamment dans l'Armée rouge, qui aurait très tôt compris ce phénomène. Ajoutons à ce propos que nombre de ces femmes combattantes hésitaient à s'engager par crainte de « la double peine », à savoir le viol suivi de la mort ou de la captivité.

Mais de telles hypothèses restent controversées, et en tout cas non définitivement prouvées — ce qui ne signifie pas pour autant qu'elles soient fausses ! En fait, l'explication majeure pourrait bien tout simplement être sociale, et non pas anthropologique ou ethnologique. Leur place et leurs rôles dans la société ont changé progressivement mais radicalement et de façon continue depuis les débuts de la révolution

industrielle, au XIX<sup>e</sup> siècle. Et ce mouvement n'a cessé de s'accélérer. Après tout, leur irruption massive dans les usines d'armement durant la Grande Guerre constitua déjà une surprise et un mini-scandale. L'organisation sociale d'une armée étant toujours le reflet d'un mode de production économique, il était inévitable que les femmes y trouvent tôt ou tard une place importante. ■



*« Leur irruption massive dans les usines d'armement durant la Grande Guerre constitua déjà une surprise et un mini-scandale. »*



**A** l'exception des films de propagande de l'époque, le cinéma n'aborde la guerre civile espagnole que du point de vue des républicains, dessinant la révolte d'un peuple opprimé contre un régime féodal. Il dénonce l'engagement des Allemands et des Italiens aux côtés des nationalistes, et souligne l'isolement des républicains. Le soutien des Brigades internationales, des dizaines de milliers de volontaires venus du monde entier, est utilisé comme un contrepoint au désengagement des démocraties voisines, sans pour autant examiner les raisons de leur

« lâcheté ». Il faut attendre Ken Loach pour évoquer, enfin, la responsabilité des républicains dans la défaite, et le rôle de Staline, qui limite son aide afin de prévenir une vraie révolution et éviter ainsi d'effrayer les grandes puissances. En somme, le cinéma dessine le véritable enjeu de la guerre d'Espagne, entre l'URSS et l'axe Rome-Berlin, qui annonce un conflit plus vaste. Il montre comment cet affrontement fut le coup d'essai de la Seconde Guerre mondiale. En raison d'abord du rôle décisif de l'aviation, mais aussi par le bombardement des villes sans objectif militaire (Guernica, Madrid...), destiné à terroriser les populations civiles. ■

1937

### Terre d'Espagne

De Joris Ivens – Documentaire, commentaire d'Ernest Hemingway – DVD VOST.  
Tourné à l'initiative d'intellectuels américains, ce magnifique documentaire souligne l'union entre paysans et révolutionnaires dans la lutte contre les nationalistes. Le texte, écrit et dit par Ernest Hemingway avec force et passion, insiste sur la nécessité de la lutte. « Sans l'intrusion de l'Italie et de l'Allemagne, les révolutionnaires auraient gagné en six semaines », déclare-t-il. Qui viendra les aider à leur tour ?

1945

### Espoir, sierra de Teruel

D'André Malraux – Documentaire – DVD VOST.  
Responsable d'escadrille pendant la guerre civile espagnole, André Malraux adapte ici son roman *L'Espoir*, avec une tonalité plus pessimiste (le film est tourné entre 1938 et 1939). Où l'on voit comment les Brigades internationales luttent avec des moyens aériens dérisoires... Le bonus, des entretiens enregistrés en 2003 avec Paul Nothomb (modèle du héros du roman) et sa femme Margot, permet d'aller au-delà du caractère symbolique du film.



1963

## Mourir à Madrid

De Frédéric Rossif – Documentaire – DVD, disponible également en ligne. Un formidable travail de recherche d'archives porté par un traitement cinématographique exceptionnel. La qualité de la bande-son (bruitages, musique) s'allie à un texte littéraire. Le réalisateur reconnaît que, comme les nationalistes, les républicains ont exécuté sans jugement. Il montre comment la guerre civile espagnole a été une première esquisse de ce qui allait se passer ensuite en Europe. Les Allemands ne s'y trompent pas, qui y envoient dès 1937 la légion Condor pour tester la technique du « tapis de bombes ».

1966

## La Guerre est finie

D'Alain Resnais – Avec Yves Montand, Ingrid Thulin, Geneviève Bujold – DVD. En 1965, Diego (Yves Montand), communiste espagnol exilé à Paris, réalise avec près de trente ans de retard, que « la guerre est finie ». Les règles de la lutte ont changé, « l'Espagne n'est plus le rêve de 1936, mais la vérité de 1965. » Le scénario de Jorge Semprún est marqué par son histoire personnelle, sa lutte comme clandestin du PC espagnol et son éviction du parti en 1964.

1984

## The Good Fight : The Abraham Lincoln Brigade In The Spanish Civil War

De Noel Buckner, Mary Dore, Sam Sills – Documentaire – DVD VO, disponible également sur You Tube. Près de cinquante ans après la guerre d'Espagne, onze volontaires américains engagés dans les Brigades internationales reviennent sur leurs motivations, politiques avant tout, la plupart d'entre eux étant des activistes de gauche. Pour eux, l'Espagne était le dernier rempart contre le nazisme, et la lutte pour la démocratie, une évidence. Une lecture contemporaine et américaine d'un conflit qui visait le « communisme libertaire » plus que la démocratie.

1995

## Land and Freedom

De Ken Loach – Avec Ian Hart, Rosana Pastor – DVD VOST. Entre fiction et documentaire, Ken Loach insiste sur la responsabilité des républicains, victimes de leurs dissensions internes, dans la défaite de 1939. À travers le parcours d'un jeune communiste britannique, il montre comment l'armée républicaine, contrôlée par les communistes, va isoler puis éliminer les milices du POUM, l'organisation d'obédience trotskiste. La remarquable scène du débat entre paysans et miliciens sur la collectivisation permet de comprendre les enjeux individuels de la révolution sociale.

Cette image est tirée de *There be dragons*, un film de 2011 réalisé par Roland Joffé mais inédit en France. Il reprend les thèmes classiques du choix et de la trahison en situation de guerre civile.

2006

## Le Labyrinthe de Pan

De Guillermo del Toro – Avec Sergi Lopez – DVD VOST. En plein débarquement allié, alors que l'Europe se libère du fascisme, le régime de Franco se consolide. Ofelia a 12 ans et une imagination débordante qu'elle déploie pour échapper à l'horreur de la vie quotidienne dans un camp militaire franquiste dirigé par son beau-père, le capitaine Vidal (Sergi Lopez, remarquable). Entre film historique sur les maquisards espagnols et film fantastico-onirique aux images époustouflantes, une belle réflexion sur la puissance de la révolte individuelle.

2008

## Le Mur des oubliés

De Joseph Gordillo – Documentaire – DVD. C'est « l'histoire d'un village qui n'a pas de monument aux morts », dit Joseph Gordillo. Parti à la recherche de traces de son grand-père maquisard exécuté par la garde civile en 1946, le réalisateur se heurte d'abord au silence des habitants. Puis les langues se délient et les villageois évoquent le passé avec émotion, humour et parfois une bonne dose de mauvaise foi. De beaux collages animés apportent un éclairage historique.





### Au combat – Réflexions sur les hommes en guerre

**Jesse Glenn Gray**  
Tallandier, 304 p., 21 €. Mobilisé en mai 1941 le jour où il reçoit son diplôme universitaire, Jesse Glenn Gray est un curieux phénomène : non pas un soldat journaliste comme Michael Herr ou un soldat romancier comme Ernest Hemingway mais un soldat philosophe, un vrai. Futur traducteur et introducteur de Martin Heidegger aux États-Unis, Gray n'offre pas un journal chronologique mais une méditation sur les hommes pris dans la Seconde Guerre mondiale (le titre originel anglais de 1959 est *Warriors*, qui évoque plus les guerriers que le combat), découpée en grandes questions, nourries d'observations à chaud : sur le souvenir, la mort, l'amour, l'ennemi, la culpabilité du soldat... Le tout sous la forme d'une curieuse mise en abyme, où le philosophe observe l'Américain qui observe le soldat — pas toujours dans cet ordre. Dans ces pages, on croise plus souvent Kant, Freud, Hobbes et Platon que le Sergent York : ce n'est pas un livre pour les amateurs de témoignages, mais plutôt, pour l'écrivain, une façon de soigner ses « blessures intellectuelles » et, pour le lecteur, une incitation à réfléchir, notamment

sur le sentiment de répulsion-fascination pour la guerre (un thème qui nous est cher, à G&H). Une bonne partie du livre tourne autour de ce paradoxe, qu'illustrent ces confessions d'une Française recueillies par Gray : « *Tout vaut mieux que cette vie où jour après jour rien ne se passe. Vous savez que je n'aime pas la guerre et que je ne désire pas qu'elle recommence. Mais au moins me faisait-elle sentir vivante, comme je ne me suis jamais sentie vivante avant ou après elle.* » L'autre grand sujet récurrent est la haine de l'ennemi. À la différence d'Eisenhower, qu'il cite, Gray ne voit pas sa guerre comme une croisade et l'idée de considérer l'ennemi comme autre chose qu'un être humain le révolte profondément. Son livre fourmille de cette incompréhension. « *Elle avait l'air d'être une femme charmante, et elle l'était effectivement, mais elle parlait des ennemis de la France avec une telle brutalité!* », écrit-il à propos d'une résistante française qui se « délecte » des représailles contre les collaborateurs. Brutalité, certes... Cette position distanciée, généreuse et louable, laisse cependant un curieux sentiment. Gray semble percevoir la Seconde Guerre mondiale comme UNE guerre, sans en saisir sa spécificité. Aurait-il pu écrire ainsi s'il n'était né en Pennsylvanie mais dans le ghetto de Berditchev, comme Vassili Grossman ? À noter en ajout à cet ouvrage

profond et émouvant, deux passionnantes préfaces, celle (récente) de l'historien de la Grande Guerre Bruno Cabanes et celle (de 1966) signée par la grande philosophe et amie de l'auteur Hannah Arendt. ■ P.G.

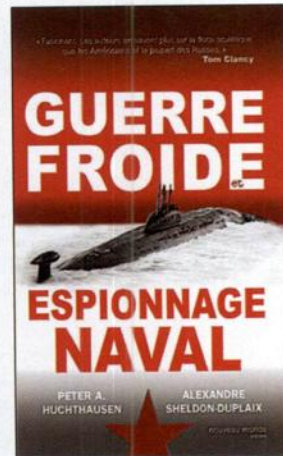
### Solférino 1859

**Pierre Pélessier**  
Perrin, 228 p., 28 €. La participation française à l'indépendance de l'Italie et plus largement l'histoire militaire du Second Empire sont encore mal connus du grand public français, exception faite de la

guerre franco-prussienne de 1870-1871. Aussi, la parution d'un livre sur la bataille de Solférino, le 24 juin 1859, était-elle la bienvenue. Mais l'ouvrage, bien que détaillé, n'apporte pas grand-chose de neuf à l'historiographie du conflit. Si le contexte de la bataille, son prélude et ses conséquences sont décrits, le livre pêche tant par le style narratif choisi, plus proche des ouvrages du XIX<sup>e</sup> siècle que d'un travail d'histoire militaire contemporaine, que par la pauvreté des sources citées en bibliographie, toutes francophones et relativement anciennes. On regrette finalement que le sujet retenu n'ait pas été la campagne d'Italie de 1859 tout entière : il aurait sans doute été plus pertinent, riche et original que la seule bataille de Solférino. ■ B.B.

### Guerre froide et espionnage naval

**Peter Huchthausen**  
et **Alexandre Sheldon-Duplaix**  
Nouveau  
Monde Éditions,  
440 p., 24 €. Plus qu'une histoire complète et exhaustive, ce livre est une compilation d'anecdotes portant sur les relations plutôt brûlantes que fraîches entretenues sur et sous la mer entre Soviétiques et Occidentaux, de 1945 à 1990. Chaque chapitre est conçu comme un mini-dossier sur un thème précis, depuis la chasse aux ingénieurs allemands en 1945 jusqu'aux... OVNI (oui, c'est surprenant). On apprend au fil des pages quelques faits méconnus, comme les activités de « Murat », un officier français de



l'armée de l'air très haut placé à l'OTAN et recruté par le KGB en 1958. Ou encore qu'une bonne partie des sous-marins « soviétiques » pourchassés par la Suède entre 1980 et 1992 aurait porté la bannière étoilée... Excellente façon d'intoxiquer les Suédois et de les éloigner de Moscou. En dépit d'une surévaluation discutable des technologies et du programme nucléaire allemands, tout cela se picore avec appétit. ■ P.G.

### Les Tirailleurs sénégalais – Les soldats noirs entre légendes et réalités, 1939-1945

**Julien Fargetas**  
Tallandier, 382 p., 21,90 €. C'est un livre tout à fait bienvenu qui comble un trou regrettable — à plus d'un titre — dans l'historiographie militaire française. D'abord parce que les soldats noirs furent très nombreux (plusieurs centaines de milliers) et combattirent sur de multiples fronts : campagne de France de 1940, Syrie, Libye, Tunisie, Italie, débarquement de Provence, combats de la Libération (y compris dans les maquis !), campagne d'Allemagne. Ensuite parce que leur sociologie, leur recrutement, la spécificité

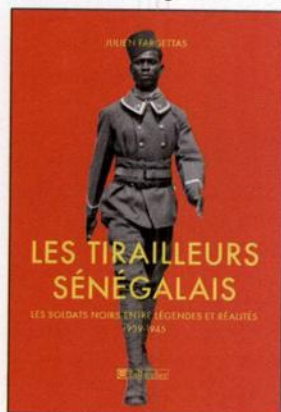


CORBIS



# IR A JOUER

de leur encadrement, leurs origines ethniques nous permettent enfin de connaître en profondeur, par-delà les clichés, une troupe mythique dans l'imaginaire français (et allemand...). Et puis, parce que, précisément, de nombreuses légendes —



positives ou négatives — les entourent, qu'il convenait de déconstruire méthodiquement. Mais il n'y a pas que des légendes ou des fantômes, et l'auteur se penche aussi sur plusieurs événements qui se sont révélés authentiques, comme les massacres de tirailleurs sénégalais perpétrés par les Allemands en juin 1940, les combats fratricides de Syrie, les viols commis en Italie, les relations très tendues avec les populations arabo-berbères d'Afrique du Nord (et leur utilisation massive dans la répression des émeutes de Sétif et Guelma, en mai 1945), les mutineries dans les garnisons du Sud de la France face à une démobilisation qui tarde à venir, etc. Bien entendu, l'« après » est aussi étudié : le retour des vétérans dans leur pays après avoir côtoyé la modernité et l'Europe, mais aussi la sordide affaire de la « cristallisation » de leurs pensions d'anciens combattants. À l'heure où l'on se penche — avec plus ou moins de bonheur —

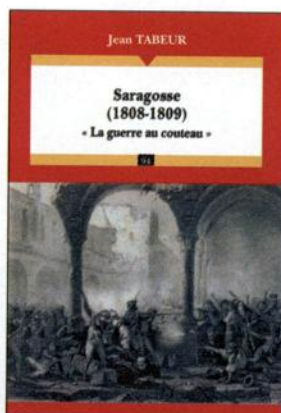
sur notre passé colonial, mais aussi sur l'histoire des « minorités visibles » en France, ce livre arrive à point nommé. Il contribue fort utilement à l'étude de ces histoires particulièrement complexes et délicates, en montrant qu'elles comprennent aussi un volet militaire. ■ L. H.

## Saragosse (1808-1809) — « La guerre au couteau »

Jean Tabeur

*Economica*, 214 p., 29 €.

Voici un curieux ouvrage. Pour commencer, le titre annonce une étude des deux terribles sièges de Saragosse, pendant la guerre d'Espagne menée par Napoléon I<sup>er</sup>, sièges qui furent d'une violence et d'une cruauté inouïes, peut-être même encore plus que le reste de ce conflit, ce qui n'est pas peu dire. Fort bien ! Un tel sujet méritait bien un livre à lui tout seul. Pourtant, ce double événement n'occupe que deux chapitres, et l'auteur consacre la majeure partie de son travail à nous faire une histoire générale de la guerre d'Espagne, et ce jusque dans ses prolongements stratégiques les plus indirects, qu'il n'hésite pas à tracer jusqu'à la campagne de Russie de 1812. Dans l'absolu, pourquoi pas ? Mais c'est là le genre d'analyse qui n'a sa place que dans un ouvrage général sur la grande stratégie du Premier Empire, et certainement pas ici, ou alors pas en lui accordant une telle place. Enfin, le tout est écrit sous la forme d'un pur récit positiviste au bout du compte assez plat, même s'il contient les banalités d'usage sur les horreurs de la guerre. Aucune mise en perspective, aucune problématisation,



De l'histoire bataille comme on en faisait en 1910, en somme, alors que les outils de l'histoire ont considérablement évolué depuis. Et encore, devrais-je même dire, car en 1910 les historiens savaient construire un plan cohérent et qui ne

mélangeait pas plusieurs niveaux d'analyse différents... ■ L. H.

## De l'Empire à la République — Comités secrets du Parlement, 1870-1871

Éric Bonhomme

Coédition Perrin/Assemblée nationale, 250 p., 16 €.

Ce petit ouvrage rassemble les comptes rendus des débats tenus en grand secret par les parlementaires français pendant « l'année terrible ». Enfermés dans un coffre du Palais Bourbon, ces échanges n'ont été découverts — par hasard — qu'en 2010, et il a fallu un vote du Parlement, le 5 avril

2011, pour autoriser leur publication. Après une longue présentation/introduction par l'historien Éric Bonhomme, pour bien nous resituer le contexte, on découvre les comptes rendus proprement dits. C'est passionnant de voir des parlementaires débattre d'orientations stratégiques, voire de la conduite de grandes opérations, ou bien encore d'authentiques problèmes politico-militaires comme la question de savoir s'il convient — ou non — d'armer le peuple. Certains ne se montrent pas à leur avantage, mais un grand nombre d'entre eux se révèlent de véritables hommes d'États, sages, déterminés,

## LE BLOG



**Nom :** Historicoblog (3)

**Pourquoi :** « Par pur plaisir. Le (3) s'explique par deux tentatives précédentes, arrêtées pour cause de changement de plateforme. Je suis finalement passé sur Blogger et je n'ai plus de problèmes. »

**Création :** Janvier 2010.

**Animation :** Stéphane Mantoux, 28 ans. Agrégé d'histoire. 80 % du blog sont consacrés à l'histoire militaire. D'où vient ce goût ? « J'ai été très marqué, étant même, par la première guerre du Golfe en 1991. Le livre de Pierre Razoux, sur l'histoire de Tsahal, a aussi été un déclencheur. D'autres ouvrages — dont ceux de Yann Le Bohec sur César et l'armée romaine — m'ont d'abord orienté vers l'histoire antique. Puis j'ai évolué vers l'histoire contemporaine et la Seconde Guerre mondiale, qui sont vraiment mon dada aujourd'hui, et notamment les opérations sur le front germano-soviétique et dans le Pacifique. »

**Profession :** Enseignant en histoire-géographie dans un collège rural de l'Yonne. « Mais je réfléchis à une

réorientation vers l'écriture. »

**Fréquentation :** 400 personnes par jour, 65 000 visiteurs pour 2011.

**Profil de la fréquentation :** Une masse de jeunes, pas mal de Canadiens et de Belges.

**Volume d'informations :** 500 billets écrits par Stéphane Mantoux, dont 60 % de critiques de livres. « Celui dont je suis le plus fier ? L'art opératif russe pendant la guerre de Géorgie en 2008. »

**Objectifs du blog :** « Transmettre aux plus jeunes ma passion pour l'histoire militaire. Au début, ce blog était une activité de loisir. Puis j'ai adhéré à l'Alliance géostratégique, fédération de blogs, ce qui m'impose un rythme régulier de publication. Aujourd'hui, mon blog s'intègre clairement dans une problématique professionnelle. Il m'a permis de signer chez Tallandier pour un livre sur l'offensive Viêt-công du Têt, en 1968. Il m'a aussi mis le pied à l'étrier pour des commandes d'articles dans des revues grand public. Dans l'avenir, je compte faire état de plus en plus de mes réflexions sur l'historiographie de l'histoire militaire. »

**Contact :** stephane.mantoux@gmail.com



intelligents, compétents : Arago, Gambetta, Jules Ferry, Thiers, et même le tout jeune Georges Clemenceau (il a alors 25 ans). ■ L.H.

## Encyclopédie de l'armement mondial, tome 1

**Jean Huon**  
Grancher, 320 p., 52 €. Compilée par le grand spécialiste français des armes de poing, cette encyclopédie monumentale passe intégralement en revue, pays par pays, toutes les armes à feu de petit calibre (c'est-à-dire jusqu'à la mitrailleuse lourde) produites et utilisées

depuis 1870. Ce premier tome, après avoir couvert l'histoire et les principes de base de fonctionnement et d'utilisation des armes à feu, va de l'Afghanistan à l'Australie. Et c'est naturellement l'Allemagne qui se taille ici la part de l'aigle, soit 171 pages abondamment illustrées et agrémentées de fiches techniques : voilà l'ouvrage de référence s'il vous en faut un. Sept tomes sont prévus. La France sera traitée dans le tome 4 à paraître en mars 2013. ■ P.G.



CORBIS

terribles méandres de leur histoire depuis 1917. Bonne bibliographie. ■ J.L.

## Commandos & forces spéciales

**Éric Denécé**  
Ouest-France, 186 p., 30 €. Ce beau petit livre, avec de nombreuses illustrations, est une bonne introduction à l'histoire de ses unités de par le monde au <sup>xx</sup>e siècle. Agréable à lire et exhaustif, l'ouvrage montre assez bien la variété des types de missions et d'unités que cette appellation générique de « forces spéciales » recouvre. ■ L.H.

## La Résistance française à Buchenwald

**Olivier Lalieu**  
Texte, Tallandier, 444 p., 10,50 €.

Sorti en 2005, ce texte d'un historien au Mémorial de la Shoah à Paris ressort dans la collection poche de Tallandier. Il s'agit d'un excellent travail, qui se lit très bien. Le sujet est original : quelle part les

et, pour une bonne compréhension de cette différence, nous renvoyons nos lecteurs à l'admirable ouvrage d'Hermann Langbein, *L'Humanité à Auschwitz*. ■ J.L.

## Nos collaborateurs ont écrit...

### Le Midi en résistance

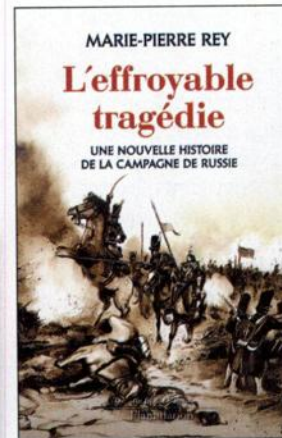
**Nicolas Chevassus-au-Louis**  
Papillon Rouge Éditeur, 288 p., 20 €  
Bien loin de se calmer avec le débarquement, les Allemands ont maintenu leur pression sur les maquis jusqu'à la fin août 1944 dans le « Grand Sud » de la France et notamment en Languedoc-Roussillon. En douze chapitres-coups de pinceau, Nicolas Chevassus-au-Louis dresse un tableau impressionniste de ces combats méconnus, mais pas moins intenses en tragédie et férocité que ceux du Vercors et du mont Mouchet. Mais la plus étonnante et fascinante de cette série d'aventures est celle des libérateurs de Nîmes, le 24 août 1944 : non pas de bons Cévenols, mais des... Allemands appartenant aux FTP-MOI (la « Main-d'œuvre immigrée », rendue célèbre par le groupe Manouchian). ■

### Histoire & Stratégie n° 9

Éditions Areion, janvier-mars 2012, 12,95 €. Le n° 9 du magazine *Histoire & Stratégie*, signé par notre collaborateur Benoist Bihan, est intitulé *Repousser l'horizon* : il est entièrement consacré à l'histoire des opérations aéronavales. L'auteur a suivi un plan thématique et transversal, et pas uniquement chronologique, ce qui aurait été la solution de facilité. Du coup, on peut suivre sa réflexion tant sur la naissance et le développement du porte-avions que sur l'histoire de la notion d'aviation maritime (c'est-à-dire basée à terre) ou sur celle de groupe aérien embarqué, en passant naturellement par l'analyse complète des opérations aéronavales pendant la Seconde Guerre mondiale. Ajoutons que les considérations techniques n'occupent pas tout le terrain, et elles viennent toujours à l'appui d'analyses stratégiques, opératives et tactiques. Beau travail, décidément, et la meilleure synthèse aujourd'hui disponible en français sur cette question. ■



déportés français ont-ils pris à l'organisation du « contre-camp » de Buchenwald ? Avaient-ils des intérêts spécifiques ? Quid des divisions politiques en leur sein ? Nous avons apprécié les portraits de Frédéric-Henri Manhès et de Marcel Paul et celui d'une belle figure, le père Georges Stenger. On sort revigoré de cette plongée dans un enfer où les hommes se battent plutôt que de subir. Néanmoins, Buchenwald n'est pas Auschwitz,



## L'effroyable tragédie. Une nouvelle histoire de la campagne de Russie

**Marie-Pierre Rey**  
Flammarion, 392 p., 24 €. Auteur d'une biographie remarquée d'Alexandre I<sup>er</sup>, Marie-Pierre Rey nous donne un bon livre sur 1812, rapide et bien mené. On y trouve le point de vue et des témoignages russes, ce qui n'est pas si courant. L'aspect historiographique nous a plus retenu, bien qu'il soit peu développé. Mais 1812 est vraiment une pierre fondamentale dans l'élaboration de la conscience nationale russe et la vision que les Russes en ont eue a épousé les

## Opération Mincemeat - L'histoire d'espionnage qui changea le cours de la Seconde Guerre mondiale

**Ben Macintyre**  
Ixelles Éditions, 416 p., 22,90 €. Ben Macintyre nous narre l'histoire de l'extraordinaire mystification montée par les services secrets britanniques pour inciter les Allemands à retirer des forces de Sicile, où les Anglo-Américains envisageaient de débarquer. Une lecture trépidante, aux confins de l'histoire et du roman. ■ L.H.

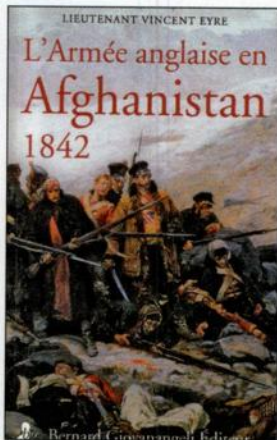
## L'Armée anglaise en Afghanistan 1842

**Lieutenant Vincent Eyre**  
Bernard Giovanangeli Éditeur, 176 p., 18 €. Le maréchal Montgomery donnait comme conseil avisé de ne jamais marcher sur Moscou. Il aurait pu ajouter « et Kaboul ! ». Pour s'y être essayée en 1839 afin de renverser l'émir prussien en place (air connu...), une colonne expéditionnaire britannique



**BD**

Par Stéphane Dubreil



de 4240 soldats et 12000 civils se fait massacrer en janvier 1842 au col de Gandamak en tentant de regagner l'Inde. Ce récit du lieutenant Eyre, fait prisonnier, raconte ce calvaire, point de vue unique sur une armée victorienne en déroute. ■ P.G.

## La Guerre dans la BD

**Mike Conroy**  
Éd. Eyrolles, 191 p., 29 €. Alors que la guerre redevient un thème récurrent dans la bande dessinée actuelle, les Éditions Eyrolles proposent la traduction d'un ouvrage passionnant sur l'histoire de la guerre dans la BD anglo-saxonne. Classés par



thème et par série, les albums et les histoires recensées par Mike Conroy montrent que la BD, comme le cinéma, utilise la guerre avec gourmandise. Le gros de la production se concentre sur les deux guerres mondiales. La première est toujours montrée comme une boucherie horrible avec ses héros véritables, et anonymes, sauf s'ils sont aviateurs. La seconde, avec ses innombrables revues — *Navy Tales*, *Battle Action*, *Captain Savage* —, emporte le lecteur vers tous les champs de bataille pour revivre les événements marquants. Les auteurs se permettent aussi des incursions dans la science-fiction

avec Captain America ou La Torche quand ils ne transportent pas les soldats dans des mondes fantastiques où cohabitent morts-vivants et monstres préhistoriques. Le mérite de ce livre est aussi de s'intéresser aux sujets difficiles, la persécution des Juifs avec *Maus* (d'Art Spiegelman) ou la guerre du Vietnam, les Malouines et les conflits post-11 Septembre. On attend avec impatience le même ouvrage sur ce thème vu d'Europe. ■

## Centaures - Crisis

**Éric Loutte, Emmanuel Herzt**  
Le Lombard, 48 p., 11,95 €.

La bande dessinée d'aviation française avait besoin d'un coup de jeune. C'est chose faite avec ce premier album de la série *Centaures*. L'histoire, qui tricote un imbroglia

diplomatique situé dans l'océan Indien, est haletante, les personnages fouillés

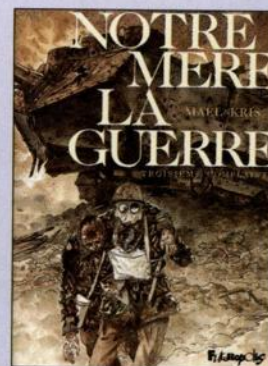


et attachants. Les dessins qui mettent en scène la vie sur le porte-avions *Charles de Gaulle* sont très réalistes et font de cet album, à la facture classique, une vraie réussite. ■

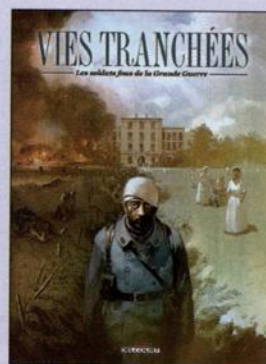
## Notre mère la Guerre - Troisième complainte

**Mael, Kris**  
Futuropolis, 64 p., 16 €.

Le troisième tome de cette série de quatre amène un lieutenant de



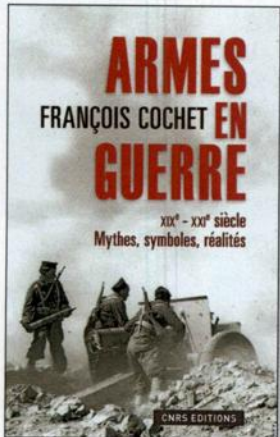
avec un dessin et un scénario puissants qui, sous des dehors de polar, parviennent à donner chair aux soldats, à leurs tourments et à leurs angoisses. ■



## Vies tranchées - Les soldats fous de la Grande Guerre

**Jean David Morvan (dir.)**  
Delcourt, 100 p., 19,99 €.

À partir de dossiers réels de soldats internés pour folie pendant la Grande Guerre et étudiés par l'historien Huber Bieser, les éditions Delcourt ont demandé à quinze dessinateurs quinze histoires singulières et bouleversantes d'hommes affreusement traumatisés. L'album nous rappelle opportunément qu'à l'époque le but des soignants était avant tout de remettre ces malheureux sur pied pour les renvoyer au front. ■



**Armes en guerre - XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles**  
**Mythes, symboles, réalités**  
François Cochet  
CNRS Éd., 320 p., 27 €. Définir la relation qui unit le soldat à son arme : noble et passionnant sujet que celui de ce livre, écrit par un universitaire spécialiste de la Grande Guerre. L'ennui est que cette chair nourrissante est fournie sans squelette : une succession de lieux communs (l'arme est un symbole phallique, bon...) accompagnés de citations et notes de lecture plus qu'un livre construit. ■ P.G.



gendarmerie catholique et un caporal socialiste et pacifiste dans une enquête policière au cœur des tranchées entre 1915 et 1917. C'est poignant,



# EXPOS

Par Stéphane Dubreil



## Les guerres de Napoléon – Louis François Lejeune, général et peintre

Jusqu'au 13 mai 2012, au château de Versailles. Entrée : 15 €. Site : [www.chateauversailles.fr](http://www.chateauversailles.fr)  
Le château de Versailles rend hommage à un personnage tout à fait unique : Louis François Lejeune, peintre de batailles original et inventif mais aussi général de Napoléon. Du siège de Charleroi à la bataille de la Moskova, Lejeune peint donc ce qu'il a vu et vécu. Et personne ne peut douter de son engagement : 11 blessures et 17 campagnes sont mentionnées dans son livret militaire. Pour la première fois, les

descendants du général peintre ont accepté de prêter des œuvres et des documents inédits qui inscrivent Lejeune dans un mouvement littéraire, artistique et politique qui baigne tout le début du XIX<sup>e</sup> siècle. Remarquable metteur en scène de l'épopée napoléonienne, Lejeune en est aussi le reporter avisé, comme en témoigne cette exposition offrant 150 dessins et peintures. Sont également présentés des instruments scientifiques d'époque, de façon à montrer comment s'élabore et se construit un tableau de bataille. ■

## La Berline de Napoléon – Le Mystère du butin de Waterloo

Du 7 mars au 8 juillet 2012, au musée de la Légion d'honneur et des ordres de chevalerie, (Paris 7<sup>e</sup>). Entrée : gratuite. Site : [www.musee-legiondhonneur.fr](http://www.musee-legiondhonneur.fr)



Waterloo, 18 juin 1815 : Napoléon doit quitter le champ de bataille à cheval, laissant sur place ses deux voitures personnelles aux vainqueurs... Une grande berline « dormeuse », assez grande pour y dormir et travailler, part ainsi dans les collections du roi d'Angleterre (et brûle dans l'incendie du musée Tussaud en 1925). Une seconde

berline plus petite et plus légère, décapotable, est envoyée au *Feldmarschall* Blücher et atterrit finalement, par un don de son descendant, au musée national de la Malmaison. Quant au contenu de ces deux véhicules, il est pillé par les adversaires de l'Empereur et dispersé dans des collections privées et publiques dans toute l'Europe. C'est une partie de ces objets que les commissaires du musée de la Légion d'honneur sont parvenus à réunir pour une belle exposition. Leur parcours, parfois sinueux, est reconstitué par de véritables enquêtes policières. C'est aussi une excellente occasion de découvrir le quotidien de l'Empereur en campagne, de voir de près son fameux chapeau,



# A VOIR

TÉLÉ/DVD



son habit mais aussi sa cafetière et quantité d'objets de tous les jours. Mais ce qui retient surtout l'attention, c'est le contenu de la cassette de décorations de Napoléon. Au cours de ses conquêtes, pour son mariage ou son couronnement, il a reçu en effet un grand nombre de médailles étrangères. Symboles des alliances et de la mainmise de l'Empereur sur l'Europe, ces trésors ont d'abord été offerts par Blücher au roi Frédéric-

Guillaume III de Prusse. Puis, cachés pendant la Seconde Guerre mondiale, ils disparaissent jusqu'en 2000. On les redécouvre alors à Moscou conservés au Musée historique d'État depuis 1946! À noter que l'exposition est accompagnée d'un catalogue qui permet, grâce à plus de 180 documents, de compléter le parcours en montrant la totalité des objets qui composaient le trésor des berlines de l'Empereur. ■



SF - SEM ALÉSIA

## Le MuséoParc Alésia inaugure son Centre d'interprétation

Ouverture : 26 mars 2012, à Alise-Sainte-Reine (Côte-d'Or). Tél. : 0380 96 96 23. Site : [www.alesia.com](http://www.alesia.com) Le 26 mars 2012, le Centre d'interprétation consacré à la célèbre défaite gauloise ouvre ses portes au public. Ce premier maillon du MuséoParc s'est appuyé sur un comité scientifique réunissant des spécialistes internationalement reconnus.

Les différents espaces du Centre proposent une découverte interactive du siège dirigé par César. Objets antiques et fac-similés, diorama, films, maquettes, bornes multimédias et reconstitutions de machines de guerre donnent les clés pour comprendre l'histoire du site. Ainsi, le visiteur peut se plonger au cœur des combats et se laisser surprendre par l'impressionnante reconstitution des lignes de fortifications romaines. ■



d'une classe dirigeante prédatrice. Si la France finira par s'arranger avec sa mémoire de la guerre d'Algérie, les Algériens de

les pieds-noirs ou les harkis la perte de leur pays? À voir pour ceux qui n'ont jamais entendu, rue d'Isly, le terrible « Halte au feu, halte au feu, mon lieutenant, je vous en supplie! » ■ J.L.

## Massoud l'Afghan Documentaire de Christophe de Ponfilly Deux DVD, Éditions Montparnasse, 18 €.

À travers les cinq documentaires qu'il lui a directement ou indirectement consacrés, Christophe de Ponfilly dresse un stupéfiant portrait du commandant Massoud. D'abord héros de la lutte antisoviétique, puis chef de file de la résistance aux Talibans, Ahmad Shah Massoud le francophone apparaît comme un homme de guerre exceptionnel, un des grands chefs de guérilla du xx<sup>e</sup> siècle assassiné en 2001 par les islamistes. Mais les films évoquent aussi l'Afghanistan : vertigineux paysages, paysans, combattants et innombrables victimes...

## La Déchirure Documentaire de Gabriel Le Bomin, réalisé avec Benjamin Stora Diffusé sous forme de deux films de 50 minutes sur France 2 dans la première quinzaine de mars 2012.

Le cinquantième anniversaire des accords de cessez-le-feu (19 mars 1962) amène France Télévisions à monter une soirée spéciale avec projection du film puis débat. Le film se présente, à l'instar de la série *Apocalypse* de Costelle et Clarke, comme un montage 100 % archives, colorisé et sonorisé, avec un commentaire dit par Kad Merad. C'est un travail propre, un honnête cours d'histoire, assez complet, qui situe bien la guerre dans son contexte international. Nous n'avons pas été bouleversé par les archives présentées, presque toutes déjà vues, à l'exception de certaines images tournées par ou pour les services de propagande du FLN. Rien n'est dit — et c'est dommage — des grandes options prises par le FLN : épuration ethnique, refus de laïcité, discours en trompe l'œil sur les femmes, création

2012, eux, gagneraient à s'interroger plus en profondeur sur cette guerre assurément affreuse qui a vu naître leur nation. Ils ne trouveront rien de ce genre dans *La Déchirure*. Comme pour *Apocalypse*, on peut s'interroger sur



ces films documentaires sans témoins ni historiens qui puissent donner résonance et profondeur. Qui peut, à cinquante ans de distance, dans la société française telle qu'elle est aujourd'hui, comprendre la colonisation sans entendre un Algérien raconter avec ses mots l'humiliation que cela représentait? À l'opposé, qui saisit encore vraiment ce qu'a représenté pour



Un pays où la guerre n'a pas cessé depuis 1979. C'est le plus terrifiant et le plus insoutenable. Christophe de Ponfilly s'est suicidé en 2006, ce DVD est également un hommage mérité. ■ P. G.



## JEUX VIDÉO

Par Nicolas Gavet

### Diablo III

Support : PC et Mac

Éditeur : Blizzard Entertainment

Prix : 50 € environ.

C'est très certainement l'événement le plus important de 2012 pour tous les amateurs de jeux d'action et de rôle : après des années de développement et une interminable attente, *Diablo III* semble enfin prêt à pointer le bout de ses cornes ! Prévu pour le second semestre 2012, G&H l'a déjà eu entre les mains. Retour sur la saga...

*Diablo*, premier du nom, a apporté aux jeux vidéo une mécanique nouvelle à sa sortie en 1996. Une éternelle chasse aux objets qui poussait le joueur à avancer toujours plus loin dans l'aventure et à combattre davantage d'ennemis. En 2000, *Diablo II* reprend ce principe en apportant une plus grande variété d'environnements et de monstres. Il propose aussi des classes de personnages plus diversifiées et introduit des objets rares : runes, gemmes, etc. Ces deux jeux ont posé les bases d'un genre, le « *Hack'n Slash* », comprenez « J'avance et je massacre tout ce qui bouge » :



assauts incessants d'ennemis, quêtes uniques, niveaux créés aléatoirement, scénario qui plonge le joueur au cœur de l'Enfer.

*Diablo III* est ainsi le digne héritier de cette tradition. Désormais, cinq classes de personnages sont proposées : Barbare, Chasseur de démons, Féticheur, Moine et Sorcier. Force herculéenne pour certains, armes à distance et lanceur de sorts pour d'autres, chaque personnage

dispose de ses propres caractéristiques, de ses forces et de ses faiblesses. Cependant, grâce aux pierres runiques, il est possible d'améliorer les pouvoirs de son personnage : dégâts élémentaires, précision des coups, zone d'effet, etc. Parfois, un bon coup de main est nécessaire dans le jeu. Ainsi, des compagnons font leur

apparition. Semblables aux mercenaires de *Diablo II*, ils peuvent être équipés avec des armes et des armures et leurs aptitudes et leurs talents peuvent également être améliorés. L'artisanat joue aussi un rôle essentiel dans *Diablo III*. Les différents ouvriers rencontrés durant la partie (forgerons, joailliers et mystiques) sauront utiliser les matériaux, objets et bijoux

découverts dans les quêtes, afin de confectionner des pièces d'armure et des armes d'exception. Certains accepteront même de vous accompagner si vous savez vous montrer généreux. Mais parce qu'on ne change pas une équipe qui gagne, cet opus reprend le modèle des combats établi dans les précédents, qui consiste à cliquer sur les ennemis qui apparaissent à l'écran pour les attaquer. Et cette fois-ci, de manière encore plus intense et plus riche. Alors, certes, *Diablo III* reste un jeu d'action bourrin, mais le plaisir de jouer est bien là et la magie opère dès les premières minutes de la partie... Frais comme au premier jour ! ■





# IR A JOUER



PARADOX INTERACTIVE

## Hearts of Iron III : For The Motherland

Support : PC  
Éditeur : Paradox  
Interactive

Prix : 30 € environ.  
Sorti en 2009, le jeu de stratégie de Paradox Interactive sur fond de Seconde Guerre mondiale s'offre une nouvelle extension. Avec *For The Motherland*, le joueur doit guider son pays vers la gloire, des années 1936 à 1948. Et pour cela,

propose au joueur, quelle que soit la nation qu'il a décidé d'incarner, de créer et de développer un gigantesque réseau de résistance à travers le pays. Une fois suffisamment de partisans ralliés à sa cause, ce mouvement devient une véritable force pour le joueur, capable de faire basculer à elle seule l'issue de certaines batailles. Bien vu ! ■

## Tank Ace

Support : PC  
Éditeur : B.O.B. Studio  
Prix : Téléchargement gratuit (725 Mo).

Le jeu *World of Tanks* (voir G&H n° 3) fait des émules ! *Tank Ace* reprend le principe imaginé par Wargaming.net en proposant un nouveau jeu massivement multijoueur en ligne fondé sur les combats de tanks. Seulement, à la différence de *World of Tanks*, *Tank Ace* se concentre uniquement sur la Seconde Guerre mondiale

et propose, au choix, trois nations à incarner : Russie, Allemagne et États-Unis. Que les amoureux des belles mécaniques se rassurent, cette période a vu la naissance de près de 80 tanks. De belles batailles en perspective ! ■

## Victoria II : A House Divided

Support : PC  
Éditeur : Paradox  
Interactive

Prix : 20 € environ.  
Paradox est décidément très en forme en ce début d'année 2012. En plus d'une nouvelle extension pour *Hearts of Iron*, l'éditeur nous gratifie aussi d'un supplément de jeu pour son titre consacré à la guerre de Sécession, *Victoria II*. Avec *A House Divided*, le joueur se plonge au cœur du XIX<sup>e</sup> siècle. Son objectif est simple : unifier le pays afin d'en faire la plus grande puissance au monde. Politique intérieure, gestion de l'économie, industrialisation, développement des forces navales... L'ampleur de la tâche qui vous attend est colossale ! ■

## A venir...

### Enclenche la Seconde !

On pensait que les jeux de tirs avaient abandonné la période de la Seconde Guerre mondiale au profit de conflits plus contemporains... Erreur ! Avec *Enemy Front*, l'éditeur City Interactive place le joueur



CITY INTERACTIVE

derrière les lignes allemandes. Sa mission ? Saboter les installations ennemies pour empêcher la création d'une arme de destruction massive...

### Retard à l'allumage

On attendait *Wargame European Escalation* pour le 11 novembre 2011, c'est le 28 février 2012 que doit sortir finalement le jeu de stratégie/wargame édité



FOCUS HOME INTERACTIVE

par Focus Home Interactive. Au menu, une décennie de conflits imaginaires entre forces de l'OTAN et celles du pacte de Varsovie, de 1975 à 1985.

### Retard, bis...

Autre retard à signaler, celui du jeu *Commander : The Great War*. Prévu initialement pour octobre 2011, ce jeu de stratégie, qui prend place pendant la Première Guerre mondiale, est désormais disponible depuis le 15 février 2012. On peut enfin se mettre sur le coin de la tronche avec le reste du monde ! ■



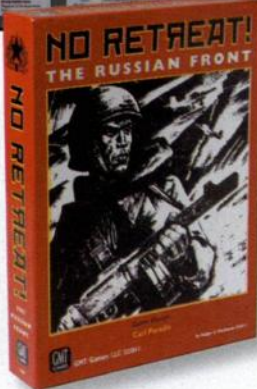
tous les coups sont bons, qu'ils soient politiques, industriels ou militaires. Du grand classique en somme ! Ce qui l'est moins en revanche, c'est que cette extension



# A JOUER

**WARGAMES**

Par Frank Stora



## A l'Est, du nouveau

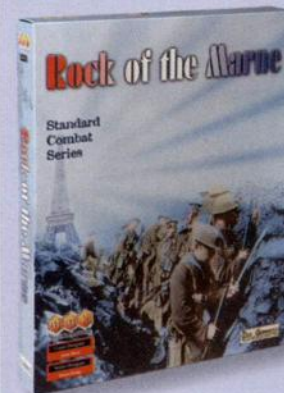
La Deuxième Guerre mondiale sur le front russe est un grand classique du wargame. À l'échelle stratégique, la campagne a été simulée par une foule de jeux, du monstre légendaire *Drang nach Osten/Scorched Earth* au très simple *Great Patriotic War*. GMT Games propose aujourd'hui une vision très originale, celle de Carl Paradis, concepteur de l'équipe de Victory Point Games, société semi-amateur proposant sur le Net de petits jeux en PDF à télécharger pour une somme modique. *No Retreat!* est une version « de luxe » du jeu de départ. Il en conserve plusieurs caractéristiques, notamment le faible nombre de pions : 88 (plus 56 marqueurs), c'est sans doute ce que l'on pouvait trouver empli

sur une douzaine d'hex de *Drang nach Osten!* Le luxe est présent dans la qualité des composants : clarté des aides de jeu, cartonnage de la carte (une carte à hexagones de 100 km assez classique), lisibilité des pions (des gros pions avec de gros chiffres : l'âge moyen des wargames augmente chaque année...). Mais le luxe, c'est aussi la précision des règles (même s'il y a toujours des coquilles...) et la présence de nombreux exemples de jeu illustrés, qui permettent un apprentissage agréable des règles (en anglais, bien sûr, mais une traduction française devrait sous peu être

disponible sur le site de GMT Games). Le moteur du jeu est une pile de 55 cartes à jouer. De prime abord, il semble s'agir de cartes-événements que chaque joueur peut utiliser

à sa façon (chaque carte comporte un paragraphe « Allemand » et un autre « Soviétique »). Mais on découvre bientôt que ces cartes sont aussi un moyen de « payer » (en défaussant une carte ou deux) de nombreuses opérations : « réparer » une unité amoindrie, par exemple, ou lancer un *Counterblow* de diversion pendant les attaques de l'adversaire. Du coup, le joueur est constamment forcé de faire des choix déchirants pour savoir à quoi utiliser ses cartes. Les *Counterblows* sont une autre spécificité du jeu. On ne peut pas traduire par contre-attaque, puisque la notion de contre-attaque

## Retour en grâce de 1914-1918



Ce numéro de *G&H* met en lumière l'armée française de 1918. Parmi les nombreux wargames consacrés à la Grande Guerre (jadis sujet mal aimé, aujourd'hui presque vedette), signalons deux jeux assez récents : *Rock of the Marne* et *Red Poppies*. *Rock of the Marne* (MMP/The Gamers) traite de la seconde

bataille de la Marne. Le « roc de la Marne » du titre est le corps américain du général Pershing, mais la majeure partie des forces alliées est évidemment française. Règles simples, d'un classicisme éprouvé, pour un sujet rarement traité, avec une campagne et quatre scénarios courts. Sur une carte claire de 55 x 85 cm, 280 pions suffisent à explorer un chapitre historique et à faire progresser un « grand débutant ». *Red Poppies* (Worthington Games) est un jeu tactique. Sur six cartes différentes de 28 x 55 cm, les joueurs peuvent simuler une variété d'actions tactiques allant des heurts de cavalerie des premières semaines du conflit aux attaques de blindés des derniers mois de la guerre. Les règles ne sont pas très complexes, mais mieux vaut sans doute pour un novice ne pas commencer par là. Enfin, il serait injuste, à propos de la Première Guerre mondiale, d'oublier l'excellent *Wings of War* (Nexus Games) : sans doute le jeu de combat aérien sur ce conflit le plus agréable à jouer. Règles simples et ludiques (et en français), nombreuses figurines propres à faire la joie des amateurs de vieilles machines volantes colorées... Il ne manque que l'odeur de ricin des huiles de moteurs de l'époque! ■

d'une attaque : il oblige l'adversaire à contre-attaquer ou à reculer. *No retreat!* comprend évidemment sept scénarios en plus de la campagne complète. Chaque fois, l'exploitation de règles très fines sans être lourdes permet une récréation très attrayante des problèmes stratégiques posés par ce conflit. ■ *Tous nos remerciements à la boutique Starplayer, 16 rue Lagrange, Paris (5<sup>e</sup>) pour le prêt des jeux. Tél. 0144073964.*





# QUIZ

## Connaissez-vous les guerres puniques ?

**1 pt**

**1-Combien y a-t-il eu de guerres puniques (GP) ?**

a) Deux - b) Trois - c) Quatre.

**1 pt**

**2-Que signifie punique ?**

a) Punitif - b) Carthaginois - c) Inexpiable.

**1 pt**

**3-Chronologiquement, vous situez les GP entre :**

a) 264 et 146 av. J.-C. ? - b) 108 et 45 av. J.-C. ?  
c) 24 et 158 ?

**1 pt**

**4-Situez-vous Carthage dans l'actuelle...**

a) Tunisie ? - b) Algérie ? - c) Libye ?

**2 pts**

**5-Quel est le prétexte de la 2<sup>e</sup> GP ?**

a) L'assassinat de l'ambassadeur romain à Carthage.  
b) Le vol de la statue de Jupiter capitolin.  
c) L'appel à l'aide des mercenaires mamertins de Messine.

**1 pt**

**6-Suite à quel événement Carthage reconnaît-elle sa défaite dans la 1<sup>re</sup> GP ?**

a) La révolte des mercenaires.  
b) La bataille navale des îles Égates.  
c) La peste venue de Libye.

**2 pts**

**7-Où se situait l'État barcide fondé par Hamilcar ?**

a) En Sardaigne - b) en Macédoine -  
c) en Andalousie.

**2 pts**

**8-D'où part la campagne d'Hannibal au début de la 2<sup>e</sup> GP ?**

a) Des Alpes - b) De Beaucaire - c) De l'Èbre.

**1 pt**

**9-Que sont les « quatre glorieuses » d'Hannibal ?**

a) Les victoires du Tessin, de la Trébie, de Trasimène, de Cannes.  
b) Les quatre princesses de Capoue qui le clouent au lit au moment fatidique.  
c) Les quatre villes alliées d'Italie du Sud, Capoue-Tarente-Naples-Brindisi.

**2 pts**

**10-Qui sont les deux consuls romains qui commandent à Cannes ?**

a) Fabius et Terron - b) Aemilius Paulus et Varron - c) Catilina et Hanon.



Trois exemples de soldats italiens alliés de l'armée romaine pendant les guerres puniques : un cavalier campanien, un fantassin lourd samnite (à gauche) et un fantassin lourd lucanien (à droite).

**1 pt**

**11-Pour financer la 2<sup>e</sup> GP, quelle nouvelle monnaie Rome se donne-t-elle ?**

a) Le denier - b) Le sou - c) Le sequin.

**1 pt**

**12-Qui est le vainqueur d'Hannibal ?**

a) Fabius Cunctator - b) Scipion l'Ancien -  
c) Scipion l'Africain.

**1 pt**

**13-Quelle bataille donne la victoire à Rome dans la 2<sup>e</sup> GP ?**

a) Le Métaure - b) Baecula - c) Zama.

**1 pt**

**14-Qui répétait sans cesse « Delenda est**

**Cartago » dans ses discours ?**

a) Scipion Émilien - b) Caton -  
c) Aemilius Paulus.

**2 pts**

**15-Qui commande les Carthaginois dans l'ultime bataille ?**

a) Hasdrubal le Boétharque -  
b) Phameas - c) Hannon de Byrsa.

Réponses : 1b ; 2b ; 3a ; 4a ; 5c ; 6b ; 7c ; 8c ; 9a ; 10b ; 11a ; 12c ; 13c ; 14b ; 15a.

**Total : /20 points**

Si vous avez eu moins de 10 points, nous vous conseillons *Histoire militaire des guerres puniques*, de Yann Le Bohec aux Éditions du Rocher (2001).





## Suvorov, les paras et Staline

J'ai lu avec intérêt le dossier sur les paras (*G&H* n° 3). Moi qui suis cavalier et non para (je ne prêche donc pas pour ma paroisse), je ne peux m'empêcher de penser que quand on utilise un couteau suisse pour enfoncer un clou, ça ne donne pas les meilleurs résultats ; en d'autres termes, si l'on emploie une troupe spécialisée à contre-emploi, il ne faut pas en blâmer l'outil mais le chef qui fait des choix absurdes... Mon attention a été attirée par l'article sur les paras soviétiques. J'ai deux remarques. Premièrement, le seul livre traduit (incomplètement) en français de la série que Viktor Suvorov a consacrée au plan soviétique d'invasion de l'Europe, en l'occurrence *Le Brise-glace* (éd. Olivier Orban, 1989) traite entre autres des paras. Il indique le nombre d'un million d'hommes brevetés parachutistes au début de la guerre, par les moyens que vous indiquez dans votre article. Les paras étant une arme offensive et pas défensive, cela explique leur emploi minimal au début du conflit

et donc ce gâchis (qu'il illustre en disant qu'utiliser des paras comme de simples fantassins équivaut à faire une soudure de plomberie avec de l'or). Deuxièmement, votre encadré « Une infanterie d'élite » va dans le sens de l'ouvrage de Suvorov *Stalins verhindern Erstschlag : Hitler ertickt die Weltrevolution* (Pour le Mérite, 2000), en révélant que cet inépuisable réservoir de troupes d'élite a été « reconverti » en corps d'armée de la Garde et injectés comme « pompiers du front » aux moments critiques de la guerre. Ce qui explique grandement les retournements de situation ou « miracles » de l'époque. Vous parlez du cas de Stalingrad, mais Suvorov cite les batailles de Moscou, Stalingrad et Koursk. Enfin, je vous indique la série des livres de Suvorov, qu'un éditeur français serait bien inspiré de traduire, surtout ceux qui ne sont pas encore parus en allemand ou en anglais. Ils permettent de voir la Deuxième Guerre mondiale sous un tout autre angle, qui explique pourquoi « ce fou d'Hitler » a déclenché une guerre sur deux fronts, et qui

laisse entrevoir le tour qu'aurait pris l'histoire si Barbarossa n'avait pris l'offensive soviétique de vitesse : sans Barbarossa, l'Armée rouge aurait tout balayé, sans doute franchi dans la foulée la Manche et les Pyrénées, et probablement Gibraltar. [...]

**Arno Bohner (Schiltigheim)**  
*Concernant les ouvrages de Suvorov, Ledokol, traduit en français sous le titre Le Brise-glace, n'a pas été réédité. Ses autres ouvrages n'apportent rien de vraiment neuf par rapport au premier. Je note que Suvorov ne possède d'audience qu'en Allemagne et en Russie. En Allemagne parce que sa thèse fournit à certains milieux nationalistes une justification à l'attaque de l'Union soviétique ; en Russie, parce que, dans leur haine du système soviétique, un groupe d'historiens en rajoute dans la duplicité et la malignité de Staline (point n'est besoin !). Tout ceci n'est pas de l'histoire. Mais je reconnais que Suvorov a eu le mérite de soulever un point largement passé inaperçu avant lui : comment se fait-il que l'Armée rouge ait été en posture plutôt offensive le 22 juin 1941 ? Nous avons donné*

quelques éléments de réponse dans notre dossier *Barbarossa* (*G&H* n° 2). En gros, les Soviétiques n'ont, depuis la guerre civile, d'autre doctrine qu'offensive. Leurs plans de guerre, révisés trois fois depuis 1938, prévoient une contre-offensive quasi immédiate en cas d'attaque allemande, de façon à porter la guerre sur le territoire de l'ennemi. Ce choix de doctrine, devenu un vrai dogme, repose sur des prémisses fausses. À savoir, un : qu'il faudra quinze jours à la Wehrmacht pour produire son effort principal APRÈS l'ouverture des hostilités. Deux : que l'Armée rouge est capable d'attaquer avec succès. La thèse de Suvorov selon laquelle Staline s'apprêtait à attaquer quand Hitler l'a devancé ne repose sur rien – pas une seule archive. Elle ne fait que tordre l'interprétation de certains faits pour les faire coller à l'interprétation sensationnaliste de son auteur. Néanmoins, à la lecture de votre lettre, je me suis demandé s'il n'y avait pas là matière à un article fouillé dans notre rubrique « À la chasse aux mythes ». À réfléchir. ■ J.L.

## Paras rhodésiens, un fait peu connu

Merci pour cette excellente analyse du mythe et de la réalité des paras. Toutefois, il existe aussi une documentation technique et une littérature historique (1965-1980) abondante (mais surtout en anglais) sur les forces de réaction rapide aéroportées rhodésiennes qui auraient mérité une mention de votre part, et ce, à plusieurs titres. 1° S'inspirant de l'expérience française en Indochine et en Algérie, les Rhodésiens perfectionnèrent avec grand talent le concept de l'enveloppement vertical

en combinant simultanément l'héliportage et le largage de paras et, en outre, en plaçant le chef de ces opérations d'intervention, non pas au sol, mais à bord de l'hélicoptère-canon. 2° Cette formule (« Fire Force ») connut un grand succès dans la lutte anti-insurrectionnelle. 3° Le 1st Battalion Rhodesian Light Infantry (RLI), un (petit) régiment de commandos, détient le record du plus grand nombre de sauts opérationnels de toute l'histoire des troupes aéroportées (jusqu'à trois largages par jour au pic du conflit). 4° Le RLI est aussi (à ma connaissance) le seul régiment au monde ayant été entièrement converti en quelques mois (en 1977) en unité parachutiste en brevetant tous ses membres. 5° Un autre record – rendu « nécessaire » par le déploiement de sticks paras aux côtés de sticks héliportés – détenu par le RLI, est celui de l'altitude moyenne de largage (entre 100 et 150 m à partir de vieux Dakota) afin d'éviter la dispersion des sticks au sol. Il y aurait d'autres détails à citer sur cette histoire peu commune et mal connue du public francophone. Entrez les mots « Fire Force », « Counter insurgency in Rhodesia », « Rhodesian Light Infantry » sur Google et vous comprendrez ce dont je parle.

**Jean-Michel Caffin (ancien du RLI et des Rhodesian SAS)**

**Amazones du Bénin, injustement omises**  
 J'ai découvert le n° 1 de *G&H* à Québec, où j'habite. Une des brèves publiées dans les Questions-Réponses a retenu mon attention : « Quelles armées ont utilisé des femmes dans les troupes combattantes ? » J'ai été étonnée de l'absence de référence provenant du



continent africain, notamment les Amazones du Dahomey, actuel Bénin. Elles étaient les gardes du corps du roi puis elles ont formé des bataillons de fantassins. Leur existence remonterait au XVIII<sup>e</sup> siècle. Celles-ci ont résisté, entre autres, à l'invasion coloniale française même si elles ont finalement été battues. Rares sont les écrits sur ce sujet. C'est d'ailleurs un bataillon d'Amazones qui a défilé le 14 juillet 2010 sur les Champs-Élysées pour représenter le Bénin. Elles sont un

*Amazones africaines, et nous en sommes désolés. Les Anglo-Saxons, dans le cadre des Gender Studies, ont pas mal publié sur cette question. Voir le très récent Amazon of Black Sparta: The Women of Dahomey, par Stanley B. Alpern ou Warrior Women: The Amazons of Dahomey, de Robert B. Edgerton. G&H reviendra en détail sur la question des femmes combattantes. En attendant, Laurent Henninger nous livre p. 99 une chronique sur le sujet. ■ J.L.*

Pourriez-vous éclairer ma lanterne ?

**Dominique Vignau**  
Le Timsah (« crocodile ») a été construit par l'ingénieur turc Ibrahim Effendi en 1719. Il s'agissait d'un engin à rames, mu par cinq (courageux) marins. Pas assez étanche, semble-t-il, le Timsah a pris l'eau lors de son premier test à Constantinople et a coulé. Heureusement, il était, pour ce que l'on en sait, doté d'une sorte de snorkel (un tuyau en communication avec la surface) qui a permis à l'équipage de sauver sa peau. À noter que le premier essai d'un sous-marin est généralement attribué à l'ingénieur naval néerlandais Cornelius van Drebbel (un tuyau à Londres, en présence du roi Jacques I<sup>er</sup>. Si les essais et les accidents de sous-marins vous passionnent, lisez Disasters of the Deep, a comprehensive survey of submarine accidents & disasters, Edwyn Gray, Pen&Sword, 2003. ■ P.G.

définie par son caractère catholique, ce pays comprenant à l'époque sur le plan religieux trois groupes d'importance à peu près égale : sans confession, catholiques et protestants. N'auriez-vous pas confondu avec le Vatican ? (je plaisante....) Quant à l'emploi d'anciens nazis, d'autres pays se sont montrés aussi peu regardants.

**Francis Marec (Pologne)**  
Bien entendu, la RFA ne peut pas être définie juridiquement par son caractère catholique puisque la constitution de 1949 reconnaît la liberté de culte. Ceci dit, il n'en demeure pas moins que la RFA accueille, du fait de la division de l'Allemagne (la RDA étant majoritairement peuplée de luthériens), une nette majorité de catholiques ; son fondateur et chancelier, Konrad Adenauer, est profondément catholique ; son parti dominant (CDU, et sa filiale bavaroise, la CSU) se définit explicitement par son attachement aux valeurs du catholicisme romain. Il est aussi notoire qu'une des principales filières d'exfiltration des nazis vers l'Amérique du Sud était animée par des catholiques proches du Vatican, avec la bénédiction de Bonn. Quant à l'emploi massif des

## Erratum

Dans l'article « Le chevalier, un missile au guidage... aléatoire » (G&H n° 4, p. 86), nous avons commis une erreur... de taille ! Par deux fois, dans les légendes p. 87 et p. 90, nous avons écrit « arme d'estoc » au lieu « d'arme de taille ». Le chevalier du XI<sup>e</sup> siècle se sert bien de son épée surtout comme arme de taille – pour trancher – alors que celui du XVI<sup>e</sup> siècle utilisera son épée comme arme de pointe (ou d'estoc) – pour percer – et non plus de taille. Toutes nos excuses pour cette confusion.

nazis en RFA, il tient bien entendu à la Realpolitik – qui n'a pas de passeport – et aux contraintes de la guerre froide. Il n'en a pas moins représenté un grave problème pour ce pays, dont le virage vers la social-démocratie en 1969 a été une des conséquences. On ne peut contester que les bontés qu'a eues l'Allemagne noire (schwarze) pour l'Allemagne brune (braune) ont posé des problèmes à la génération allemande d'après-guerre. ■ J.L.



symbole et une fierté nationale. Je trouve dommage qu'elles n'aient pas été mentionnées. **Aurore Adinisi (Québec, Canada)**  
Le format des réponses ne nous a pas permis de faire référence aux

## Le croco de 1719

Dans le n° 4, de votre revue, page 27, l'encart « Saviez-vous que... » parle du naufrage d'un sous-marin turc, le Timsah... en 1719. Je suis très surpris de cette date.

## RFA, la catholique

En lisant votre n° 4, j'ai été extrêmement surpris de lire une brève (au bas de la p. 17) mentionnant « les services secrets de la très catholique Allemagne fédérale ». J'ignorais que l'ex-RFA pouvait être

Une publication du groupe **MONDADORI FRANCE** Président : **Ernesto Mauri**.

**RÉDACTION** – 8, rue François-Ory, 92543 Montrouge Cedex. Tél. 01 46 48 48 48. Pour joindre la rédaction : [courrier.SVGH@mondadori.fr](mailto:courrier.SVGH@mondadori.fr)

Rédacteur en chef : **Jean Lopez**, assisté de **Silvi de Almeida** • Rédacteur en chef adjoint : **Pierre Grumberg** • Directeur artistique : **Pascal Quehen**

Première secrétaire de rédaction : **Guillemette Echalié** • Service photo : **Stéphane Dubreil** • Documentaliste : **Virginie Briffaut**.

Comité éditorial : **Benoist Bihan**, **Laurent Henninger**, colonel **Michel Goya**, **Yacha MacLasha**.

Ont collaboré à ce numéro : **Benoist Bihan**, **Isabelle Delpéch**, **Alan Franck**, **Nicolas Gavet**, **Michel Goya**, **Pascal Guy**, **Laurent Henninger**, **Yacha MacLasha**, **François Malys**, **Jean-Dominique Merchet**, **David Molony**, **Maurin Picard**, **Frank Stora**, **Joanne Taaffe**, **Eric Tréguier**, **Charles Turquin**.

**DIRECTION ÉDITION** - Direction Pôle : **Jean-Luc Breyse** • Directeur délégué : **Vincent Cousin**.

**DIFFUSION** - Site : [www.vendezplus.com](http://www.vendezplus.com) • Directeur : **Jean-Charles Guérault** • Responsable diffusion marché : **Siham Daassa**.

**MARKETING** - Directeur : **Sébastien Petit** • Responsable : **Claire Leprovost** • Chargée de promotion : **Michèle Guillet**.

**ABONNEMENTS** - Responsable : **Johanne Gavarini** • Chef de produit : **Clara Billand**.

**PUBLICITÉ** - Tél. 01 41 33 50 15. Directrice exécutive : **Valérie Camy** • Directrice commerciale : **Francesca Colin** • Directrice de la publicité : **Valérie Leclère**

Commerciaux : **Lionel Dufour**, **Virginie Commun** • Assistante : **Sylvie Angerville** • Planning : **Stéphanie Guillard**, **Sabrina Rossi-Djenidi** • Trafic : **Véronique Alex**

Opérations spéciales : **Jean-Jacques Benezech**, **Anne-Sophie Chauvière**, **Grégory Gounse**.

**FABRICATION** - Chefs de fabrication : **Gregory Cervantes** et **Christophe Mestdach**.

Directeur financier : **Carmine Perna** • Finance manager : **Géraldine Pellerin-Faux**.

**ÉDITEUR** - Mondadori Magazines France. Siège social 8, rue François-Ory, 92543 Montrouge Cedex. Président et directeur de la publication : **Jean-Luc Breyse**

Actionnaire principal : Mondadori France SAS • Imprimeur : Mondadori Printing SpA, via Luigi e Pietro Pozzoni, 11 - 24034 Cesano Bergamasco - Italie

**N° ISSN** : 2115-967X • **N° de Commission paritaire** : 0513 K 90842 • Dépôt légal : février 2012.

Relations avec les **ABONNÉS** Par courriel : [relations.clients@mondadori.fr](mailto:relations.clients@mondadori.fr)

**Tarifs d'abonnement France 1 an (6 numéros)** : 29 euros • Relations clientèle abonnés par téléphone : 01 46 48 48 96 de 9h à 12h et de 13h à 17h30 (mercredi et vendredi 16h30) ; par courrier : Service Abonnements, TSA 10005, 8, rue François-Ory, 92543 Montrouge Cedex. Vous pouvez aussi vous abonner sur [www.kiosquemag.com](http://www.kiosquemag.com).



# Arthur, où t'as mis le corps?

## (grave question de Boris Vian)

Par Charles Turquin

**Au pays d'Avalon, nous dit-on. Mais qui était Arthur ? Et où situer Avalon ? D'érudits celtisants en disputent furieusement. Pour les mettre d'accord, j'ai cru bon d'interroger Merlin qui vit actuellement dans un chêne creux, en forêt de Brocéliande.**

**E**clairiez-nous, Merlin. Vous avez bien connu Arthur, roi des Bretons ?  
 — Chef de guerre plutôt que roi. Fils d'un mercenaire sarmate et d'une Bretonne romanisée.  
 — Ce cavalier, c'était Uther Pendragon ?  
 — Lui-même. Pen Drach' signifie « tête de dragon », allusion à l'espèce de manche à air qui servait d'étendard aux cavaleries eurasiatiques. Quand les légions ont quitté l'île de Bretagne,

Uther est resté. Les vieilles structures claniques prenaient le relais de l'ordre romain, mais ça ne le gênait pas : de par son mariage avec Ygerne, Uther était bretonnisé.

— Et donc, son fiston Arthur...

— ... a pris la suite. Uther, déjà, avait combattu les envahisseurs saxons.

Arthur s'en fit une spécialité, recrutant une cavalerie légère dont les charges terrifiaient la piétaille barbare.

Une préfiguration de la chevalerie médiévale. Par maintes victoires, dont celle du mont Badon, Arthur parvint à contenir les Saxons. C'est ainsi qu'il devint chef de guerre des Bretons.

— Et bientôt roi !

— Plus ou moins. Super-chef, si vous voulez, présidant une assemblée de roitelets tribaux : Gauvain, Keu, Perceval, Lancelot et les autres. En principe, égaux autour d'une Table ronde, invincibles parce qu'unis. Puis survint l'éternelle malédiction des Celtes : rivalités claniques, rapt de femmes ou de bétail, trahison de Mordret, etc. D'où le désastre de Camlann et la mort d'Arthur.

— Ses derniers fidèles ont voulu l'enterrer dignement ?

— Oui, mais en quel lieu ? Chez les païens saxons ? Chez les Pictes détestables ?

— Et la Petite Bretagne ?

— L'Armorique ? C'était le fief de Lancelot, ce félon qui lui avait piqué Guenièvre !

Impensable. Ne restait que la Galice espagnole, dernier réduit celte et chrétien, bien connu des navigateurs bretons. Donc ils ont embarqué Arthur et son épée, traversé la Gascogne, atterri près du cap Villano...

— Villano... Avalon !

— Précisément. Doublant le Finistère ibérique, ils ont débarqué dans la ria d'Arosa où la reine Lupa, une notable du coin, offrit un site convenable. Belle cérémonie avec chants funèbres, lamento de Morgane, torchères autour du tumulus.

— Mais alors, la tombe d'Arthur, c'est tout simplement...

— Santiago, oui. Compostelle : le « campo d'estrellas », allusion aux torchères des funérailles.

— Mais, mais... c'est la tombe de saint Jacques, voyons !

— Foutaise ! À la rigueur, l'apôtre Jacques aurait pu évangéliser Mérida ou Cordoue. Mais que serait-il venu f... dans ce bout du monde galicien ? Notez que la légende l'y fait arriver dans une barque de pierre, sans voiles ni gouvernail. Or ça, c'est du mythe celte à l'état pur !

— Mais, comment se fait-il... ?

— Trois siècles plus tard, les Maures envahissaient l'Espagne. Pour leur résister, il fallait des hommes, de l'argent, l'attraction d'un saint sépulcre. La tombe d'un vieux Breton n'allait pas enflammer les guerriers francs

et autres alliés potentiels ! Mais c'est alors qu'un moine nommé Pélage eut en l'an 814 une vision fort opportune : saint Jacques lui apparut pour lui signaler sa tombe. L'évêque d'Iria Flavia (l'actuelle ville de Padrón) s'empressa d'authentifier cette sainte vidéo. Alphonse II le Chaste, roi de León, se chargea de la promotion touristique. Le tombeau d'un apôtre – et pas n'importe lequel ! Avec ça, on aurait des renforts et le nerf de la guerre sainte ! Un pèlerinage permanent, toujours populaire à ce jour. Les éléments d'une croisade et d'une reconquista. Le calife de Cordoue ne s'y est pas trompé, lui qui par deux fois vint flamber ce nid de pieux frelons.

— Donc, le pays d'Avalon c'était la Galice !

— Oui, et Arthur s'y est mué en saint Jacques. Excalibur devint l'épée de l'apôtre combattant : Santiago Matamoros, exterminateur des païens !

— Mais qu'en est-il des autres traditions ? L'épée dans l'enclume, par exemple ?

— Élémentaire. Vous savez bien que les cavaliers d'Eurasie avaient pour seul objet de culte une épée plantée dans le sol. Seul le chef, chaman ou roi, avait le droit d'y toucher. Indice évident des origines sarmates de notre Arthur.

— Et le saint Graal, c'était quoi ?

— C'est le chaudron des sorcières, où l'on recueillait le sang des vaincus sacrifiés.

On le retrouve partout, de l'Atlantique

à l'Oural. Le fameux vase de Vix, par exemple, à Châtillon-sur-Seine. Ou encore les crânes montés en coupes, à même usage pour les banquets. Toute cette vaisselle païenne fut dévotement christianisée : le Graal avait contenu le sang du Christ !

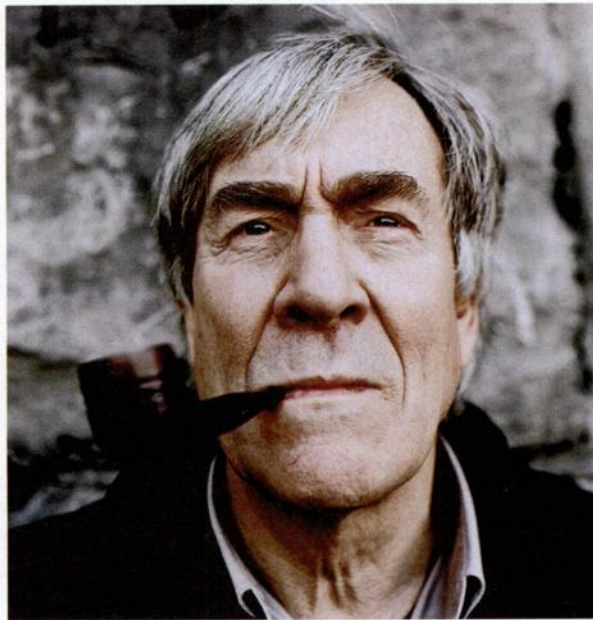
— Mais vous, Merlin, qui étiez-vous au juste ? Un devin ? Un mage ? Un druide mal converti, pas très catholique ?

*Dans sa barbe blanche, un sourire de chat :*

— Oh, moi... C'est sans importance ! Je suis une histoire ancienne, une vieille souche. Un ancêtre du Père Noël, si vous voulez.

*Il se lève et, d'une brindille, vide les cendres de sa bouffarde.*

— Maintenant faut m'excuser mais y'a le feu au Lac, avec un bon graal qui mijote dessus. Viviane va me jeter un sort si je rate le souper ! ■



*« En Galice, Arthur s'est mué en saint Jacques.*

*Pour résister aux Maures, la tombe d'un vieux Breton n'allait pas enflammer les guerriers francs ! »*